



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172421 7



18. 10. 19

18. 10. 19

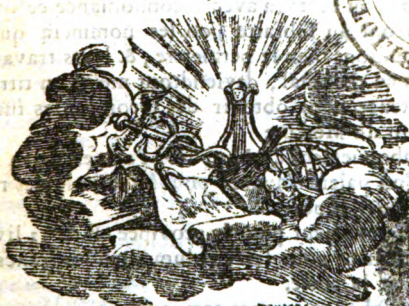
4

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

A O U S T , 1776.

Mobilitate viget. VIRGIL



A P A R I S ,

Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans , port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12 , 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉE OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 13 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, pour Paris & pour la Province,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES , des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,	30 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an, à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in-12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abon- nement,	1 l. liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 22 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire,

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	14 l.
Dict. de l'Industrie, 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie, 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles, in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes, in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre, in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme, dans son être & dans ses rapports, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour, in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique, in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique, fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie, in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts, rel.	2 l. 10 s.
Dict. Iconologique, in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique, 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts, in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist. du Nord, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Ecclésiastique, 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal, 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
— de l'Hist. Romaine, in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix, nouvelle édition, 3 vol. brochés,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry, vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de M ^{de} de Sévigné, in-12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes, pet. format,	1 l. 10 s.
Poème sur l'Inoculation, vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contre-faits, in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine, par M. de la Harpe, in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br.	1 l. 10 s.
Les Odes Pythiques de Pittidate, in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches br. en carton,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec fig. br. en carton,	12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens, nouvelle édition, in-4°. br.	7 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes, vol. in-12. broché	1 l.



MERCURE DE FRANCE.

A O U S T , 1776.

PIÈCES FUGITIVES.
EN VERS ET EN PROSE.

ORVAL & LISE.

Conte moral.

ORVAL & Lise, au printemps de leurs jours,
Brûloient tous deux de l'ardeur la plus tendre ;
Mais, sans fortune, Orval n'osoit prétendre

A iij

MERCURE DE FRANCE.

De voir l'hymen couronner leurs amours.

La Belle étoit sous la férule austère

D'un vieux Barbon, entier dans ses desseins,

Traitant toujours la vertu de chimere,

Et par l'or seul estimant les humains :

Ce pere avare alarmoit leur tendresse.

Quand le vautour se suspend dans les airs,

Semant par-tout la crainte & la tristesse,

Tous les oiseaux finissent leurs concerts,

Pléine d'effroi, la tendre tourterelle

Ne songe alors qu'au péril qui la suit :

Au bois en vain sa compagne l'appelle,

L'amour se tait & l'instinct la conduit.

Le pere inspire une même épouvante,

Le jeune couple à peine osoit se voir :

Mais, dans l'excès de son vil désespoir,

La raison vint au secours de l'Amante.

« Pourquoi, dit-elle, en effrayant ses pleurs,

« Nous pénétrer d'un chagrin inutile ?

« L'Amour me dicte un remède facile,

« Propre sans doute à finir nos malheurs.

« Qu'oppose-t-on au penchant qui nous lie ?

« Le seul défaut d'un bien trop inégal ?

« Combattez donc cette avare folie,

« En devenant plus riche qu'un rival ?

« Quittez ces lieux témoins de l'injustice

« Que la fortune envers vous a commis ;

« Cherchez au loin un destin plus propice :

« De vos travaux ma main sera le prix.
 « Un lustre au plus suffit à l'entreprise :
 « Ce terme échu , revolez sur ces bords ,
 « De vos malheurs je répare la crise ,
 « Ou je jouïs du fruit de vos efforts.
 « Tant de dangers essuyés pour me plaire ,
 « Justifiant l'excès de mon ardeur ,
 « Désarmeront la rigueur de mon pere :
 « Jai , malgré l'or , une place en son cœur »

De ce conseil , dicté par la sagesse ,
 Orval sentit l'utile vérité.
 Le moindre avis que donne une Maîtresse ,
 Est un arrêt toujours exécuté.
 Il fallut donc souscrire à cette absence ,
 Non sans gémir de son sort odieux ;
 Plus d'un soupir balança sa constance ,
 Plus d'un baiser prolongea ses adieux.
 Même on prétend que la Belle attendrie ,
 Maudit son zèle au moment du départ ;
 Elle eût voulu n'être pas obéie :
 Mais , par malheur , ce regret vint trop tard.
 Orval partoît : déjà l'onde écumante
 Sous son vaisseau s'ouvroit en gémissant ;
 L'espoir d'aller mériter son Amante ,
 Rendit enfin son chagrin moins pressant.
 Il aborda dans ces riches contrées.

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Où le travail est sûr d'un prompt succès ;
Soins assidus , démarches mesurées ;
Il n'omit rien pour hâter ses projets.
L'événement surpassa son attente ;
Au bout du terme il devint opulent.
Hélas ! malgré sa fortune brillante ,
On lui jouoit le tour le plus sanglant.

Fille à vingt ans , aussi riche que belle ,
Ne manque pas de Galans empressés ;
Plus d'un s'offrit : mais Lise étoit fidelle ,
Et repoussoit leurs vœux intéressés.
Cette conduite ouvrit les yeux du pere.
Un bon Mentor n'est pas long temps surpris.
Il réfléchit sur l'horreur singulière
Que Lise avoit contre tous les maris ,
Du coin de l'œil il observe sa fille ,
Il interroge & Suivante & Valet :
Bref, le peu d'or que notre homme éparpille
(En soupirant) arracha leur secret.
Il apprit donc que la sensible Lise
Du tendre Orval attendoit le retour :
Et que la Belle alors s'étoit promise
De voir céder la nature à l'amour.

Notre Vieillard goûta peu la promesse :
Il résolut d'éteindre leur ardeur.

Mais contre Life, objet de sa tendresse,
 Comment pouvoir employer la rigueur ?
 De quel Tyran, au cœur dur & farouche,
 N'eût elle pas obtenu des égards ?
 La vertu seule animoit ses regards,
 Et la raison s'exprimoit par sa bouche.
 D'un pere âgé, les restes languissans
 N'avoient d'appui que cette main chétive.
 Ce pere enfin ne tenoit à la vie
 Que par la fille & ses soins caressans.

Tous ces motifs l'armoit contre lui-même ;
 Life à ses yeux faisoit un mauvais choix :
 Plus sa tendresse étoit pour elle extrême,
 Moins il devoit relâcher de ses droits.
 Mais l'amitié par la crainte s'altère,
 Autre danger pour son cœur alarmé :
 En exerçant son pouvoir trop sévère,
 Il avoit peur de n'être plus aimé.

Il crut enfin qu'un léger artifice
 L'affranchiroit de ce double embarras ;
 Que, sans prescrire un formel sacrifice,
 Life à ses vœux ne résisteroit pas.

Ce dessein pris, il n'est besoin de dire
 Que notre Argus eut soin d'intercepter

A V.

40 MERCURE DE FRANCE.

Tous les billers qu'Orval pouvoit écrire ;
Il fut plus loin : il sut les imiter.
Le tendre Amant , dans ses lettres à Lise ,
Parlant d'amour & cachant son état ,
Vouloit jouir de toute sa surprise ;
Il eût mieux fait d'être moins délicat ;
Plus de candeur eût détrompé le pere :
Un simple mot l'eût rendu son appui.
Tant il est vrai que le moindre mystere
Traîne toujours le malheur après lui.

Lise bientôt reçut plus d'une épître ;
Dont aisément on devine l'auteur :
Toutes rouloient sur le même chapitre ,
Et n'annonçoient qu'inconstance & froideur.
Le faux Orval y mandoit sans scrupule ,
Que du destin constamment maltraité ,
Il renonçoit à l'espoir ridicule
De voir finir leur hymen projeté ;
Que détestant le lieu de sa naissance ,
Où du malheur il fit l'essai cruel ,
Il abjurait une folle constance ,
En s'imposant un exil éternel.

Que devient Lise à ce contraste horrible ?
Le désespoir forme-t-il dans son sein
Pour elle Orval cesse d'être sensible ,
La mort peut seule adoucir son destin.

Elle veut fuir dans la retraite austere,
Y consacrer le reste de ses jours.
Quel autre, hélas ! pourra jamais lui plaire,
Après qu'Orval a trahi ses amours ?
D'un pere aimé l'image renaissante,
De cet arrêt suspendit la rigueur.
La fille enfin triompha de l'Amante,
Et l'amitié désarma la douleur.
Par ce motif tendrement asservie,
Dans son projet Life n'insista pas :
Son cœur lui dit que l'auteur de sa vie
Avait le droit de mourir dans ses bras.

Poinr de soupçons ; Life franche & naïve
N'en respira jamais le souffle impur.
C'est la noirceur qui rend l'ame craintive ;
La bonne-foi ne trouve rien d'obscur.
D'ailleurs la ruse étoit trop bien tissue
Pour que la Belle échappa de l'erreur.
Life dès-lors croit sa flamme déçue,
Et del'amour elle passe à l'horreur.
Mais quels regrets à sa vive tendresse
Ne coûta pas cet affreux changement ?
Son pere même, ému de la tristesse,
Fut prêt vingt fois d'excuser son Amant.
L'oubli cruel de ses bontés passées
Rendit enfin le calme à ses esprits.
Life songit de ses larmes versées

A v j

12. MERCURE DE FRANCE.

Pour un ingrat, objet de ses mépris.
Elle voulut, par un aveu sincère,
De son amour réparer tous les torts ;
Son cœur s'ouvrit entre les bras d'un père,
Dont les bontés augmentoient les remords.

Lorsqu'un rocher, luttant contre Neptune,
Suspend le cours d'un fleuve impétueux,
Pour renverser cette masse importune,
L'eau réunit ses flots tumultueux.
En vains efforts le torrent se consume ;
Il est forcé de diviser les eaux,
Qui, s'échappant sous son épaisse écume,
S'en vont au loin former divers ruisseaux.
Mais l'onde livre un assaut plus utile,
En soulevant le roc de toutes parts :
La masse tombe, & le fleuve tranquille
Regagne alors tous ses ruisseaux épars.
Orval éprouve un traitement semblable :
Long-temps du père il brava le pouvoir ;
Mais l'art survient ; l'imposture l'accable,
Et son malheur rendit Lise au devoir.

Malgré le tour que prenoit l'aventure,
Notre Vieillard n'étoit pas sans effroi :
Un rien pouvoit découvrir l'imposture ;
La crainte naît de la mauvaise foi.
Il en veut donc presser la réussite,

Et, surchargé du soin qui l'agitoit,
Il associe au projet qu'il médite
Un vieux Richard, gendre qu'il convoitoit.

Mondor (c'étoit le nom du personnage)
Possédoit moins de talens que d'écus ;
Mais le Vicillard l'en aimoit davantage :
Il mettoit l'or au-dessus des vertus.
Le Confident se rendit chez la Belle,
Sans que son rôle offrit rien d'affecté :
Là, d'un air simple, il porte pour nouvelle
Qu'Orval mandoit son hymen arrêté ;
Qu'il épousoit une riche héritière,
Bonheur réel pour un homme sans bien ;
Mais, qu'en dépit d'une allégresse entière,
Tous regrettoient ce charmant Citoyen,

Des sens alors prête à perdre l'usage,
Lise ne put dévorer sa douleur :
Des pleurs amers inondent son visage,
Tant le cœur tient à sa première ardeur.
Mondor feignit d'en être inconsolable ;
Il condamna son propos indiscret :
Puis, saisissant le moment favorable,
Il avoua qu'il brûloit en secret.

Lise reçut l'aveu sans répugnance :
Soit par égard pour l'auteur de ses jours,

14 MERCURE DE FRANCE.

Soit qu'elle crut devoir à la prudence
Le choix d'un homme instruit de ses amours.
Le fourbe obtint l'espérance formelle,
De voir un jour récompenser ses feux :
Mais à sa foi Life toujours fidelle,
Lui prescrivit un terme pour leurs nœuds.
(Délai dicté par la délicatesse).
Orval rompoit en vain l'engagement;
Un lustre entier enchaînoit leur promesse;
Life voulut acquitter son serment.

Le temps s'écoule, & la moisson fertile
Avoit cinq fois enrichi les mortels:
Epoque fixe, où Life trop facile
Flatta Mondor de le suivre aux autels.
De sa parole esclave infortunée,
Et de son pere exauçant le desir,
Life consent à ce triste hymenée,
Où la raison tenoit lieu du plaisir.
Le pere actif précipite la fête :
Life en tremblant va nommer son époux;
Sa bouche s'ouvre... Un bruit confus l'arrête...
Orval s'élance & tombe à ses genoux.

Sur le rivage il descendoit à peine,
Il nomme Life, il s'instruit de son sort :
Il va la perdre ; il court tout hors d'haleine
Chercher au Temple ou sa main ou la mort.

Dès ce moment la fête est suspendue :

Mondor honteux , le pere consterné ,

Orval en pleurs , son Amante éperdue ,

Rend à la fois tout le cercle étonné.

On se sépare ; & , dans tout ce murmure ,

Jusques à Lise Orval parvient encor.

« Volez , dit-il , dans les bras de Mondor ,

« Si c'est l'amour qui vous force au parjure.

« Plein de respect pour l'objet de mes feux ,

« J'excuse tout : le serment qui nous lie

« N'est plus un droit , si votre cœur l'oublie ;

« Je ne me plains que d'être malheureux.

« Mais si quelqu'un a lancé dans votre ame

« Des traits cruels qui noircissent mon cœur ,

« Que le reproche accable ici ma flamme ,

« Dites le crime , ou connoissez l'erreur.

Orval prouva qu'il fut toujours fidèle ;

Lise au pardon recourut à son tour ;

Lise l'obtint , & leur tendre querelle

Finit bientôt par un surcroît d'amour.

Sûr de la fille , Orval courut au pere ,

Qu'il trouve en proie au plus mortel ennui :

« Hélas ! dit-il , que de vous aujourd'hui

« J'obtienne au moins un regard moins sévère !

« Tant qu'il languit sans bien & sans espoir ,

« Vous réprochiez Orval pour votre gendre ;

« A vos refus Orval devoit s'attendre :

16 MERCURE DE FRANCE:

- » Votre rigueur devenoit un devoir.
- » Lise & l'amour m'ont valu l'opulence :
- » De leurs conseils ma fortune est le prix.
- » Partagez-là : la triste jouissance
- » N'est rien pour moi , sans être votre fils ».

Un porte-feuille instructif & solide,
 Acheve alors de gagner le Vicillard.
 Il le parcourt d'un aïde regard ;
 Sa crainte passe & son front se déride ;
 Mais ce transport fait place à l'embarras :
 Le souvenir du passé le désole.
 Il balbutie une excuse frivole,
 Qu'Orval étouffe en volant dans ses bras.
 Orval enfin est déclaré son gendre ;
 Le jour d'après vit cimenter ces nœuds :
 Et l'on conçoit qu'une Amante si tendre
 Rendit Orval l'époux le plus heureux.

*Par M. Rouillac de Cluzan ,
 à Limoges.*



*ÉPÎTRE adressée à l'Auteur du Philosophe
sans prétention , par un Dervis sans
prétention.*

TA morale philosophique ,
Cher *Ormasis* , plaira toujours :
Quand on voit les tendres Amours
En folârrant parler physique ,
Disserter sur le phlogistique ,
Oublier leurs arcs , leurs flambeaux ,
Pour décomposer un fluide ,
On cesse alors d'être timide :
On s'approche de leurs fourneaux.

Ici , braqué sur la lunette ,
L'un suit les pas d'une comète ,
Là , tenant *Géber* à la main ,
L'autre explique son art divin ;
Quand on les voit , je te le jure ,
On veut s'enrôler avec eux
Pour étudier la nature
Et l'art de devenir heureux.

Comme ce *Sangiac* aimable ,
On devient bientôt avec toi
Philosophe doux & traitable ;

12 MERCURE DE FRANCE.

Et l'on fait son acte de foi :
J'aime Dieu , mon Prince & les femmes.
 Pour toi , c'est fort bien dit ; pour moi ,
 On m'interdit les douces flammes.
 On défend à mes yeux de voir.
 Mon cœur , il faut être insensible
 Plus qu'un tigre , dur , inflexible ;
 Il le faut : c'est votre devoir
 Vous raisonnez... Qui vous écoute ?
 Vous l'avez promis autrefois.
 Si maintenant il vous en coûte ,
 De la plainte étouffez la voix.

Il me faut , cher D. L. F. ,
 De ta douce philosophie
 Oublier les premiers feuillets.
 Cependant ton charmant système
 Paroit destiné pour qu'on l'aime ;
 Que dis-je ? il est rempli d'attraits.
 D'ailleurs il est des points de science
 Qu'on ignore si l'on n'est deux
 Puis l'infailible expérience
 Dit que pour produire des feux ,
 Il faut deux corps en concurrence.

Je voudrois donc être *Nadir* ;
 Mais , hélas ! *Nadir* sans *Perfanne* !
 Regret superflu ! vain soupir !
 Point de *Mirza* , tout m'y condamne .

Eh bien ! Censeurs trop rigoureux ,
 Il faut respecter votre envie.
 Je n'aurai point de douce Amie ,
 J'aurai des Amis généreux.

Exilé loin de ma patrie ,
 Placé dans de nouveaux climats ,
 Sur la route de ton génie
 Voudrois-tu conduire mes pas ?
 D'une ame je sens l'existence
 Tu la démontres clairement.
 De plusieurs corps en mouvement
 Ce n'est point une effervescence.
 Ce n'est point l'air en s'agitant
 Qui me fait , dans ce même instant ,
 Te marquer ma reconnoissance.

Par M. D. M. B.

*VERS à Madame DE T. . . sur l'origine
 des plumes.*

Au retour d'un pèlerinage ,
 Sous un berceau de fleurs l'Amour dormoit en
 paix ,
 Une Nymphé du voisinage
 Sous le même berceau venoit chercher le frais :
 Le bel enfant , dit-elle ; approchons. . . Il som-
 meille ! . .

20 MERCURE DE FRANCE.

Elle avance un pied doucement,
 Pose l'autre légèrement,
 Dans la crainte qu'il ne s'éveille :
 La feuille qu'agitoit l'haleine du zéphyr
 Faisoit un bruit insupportable :
 Son sommeil est si doux ! la cet enfant aimable
 Entre les bras pouvoit ainsi dormir ;
 Essayons... D'une main elle soutient sa tête,
 Et de l'autre, en tremblant, elle va l'enlever,
 Quand tout à-coup elle s'arrête :
 Une aile, qui s'étend, l'a faite-frissonner.
 Ah ! c'est l'Amour ; que de peines cruelles
 Vont être, hélas ! le fruit de mon erreur !
 L'Amour aussi peut faire mon bonheur...
 Pour le garder, si je coupois ses ailes,
 Si je pouvois... Je les tiens : les voilà.
 L'Amour alors se réveilla,
 Menace, voit Zulmé, se calme & lui pardonne :
 Prends mes ailes, dit-il, je te les abandonne,
 Je ne les chérissais que pour suivre tes pas :
 Viens, ma Zulmé, je veux que ma main t'en
 couronne ;
 Soyons unis, ne nous séparons pas.
 De ses plumes aussi tôt il décora sa tête ;
 Zulmé, depuis, s'en para chaque jour,
 Ce fut le prix de la conquête
 Et l'étendard que se choisit l'Amour.

*RONDEAU à Monsieur... sur la Ville
de Dijon.*

QUE j'aime, Ami, cette charmante Ville !
Dans son enceinte en grands hommes fertile *,
Est-il un art aujourd'hui négligé ? **

* Dijon est la patrie des Saumaïse, Fevret, Auteur du *Traité de l'abus*, de Bossuet, Crébillon, Rameau, Piron, Bouhier, la Monnoie ; elle a encore eu des hommes qui ont paru avec distinction dans le genre qu'ils cultivoient ; Michel, pour la musique d'Eglise ; Dubois, pour la sculpture ; Vennevault, pour la peinture ; & plusieurs célèbres Avocats, MM. Varenne, Melenet, Davot, Bannelier.

** Il se trouve actuellement à Dijon, en 1776, une Faculté de Droit en corps d'Université, un Collège où l'on enseigne les humanités, où se trouvent des Chaires de philosophie, de physique, de mathématiques, de théologie, des Professeurs en langue grecque & allemande. Il y a une Académie des Sciences & des Arts, où l'on a fondé des prix de morale, de physique & de médecine. Pour suppléer au défaut d'une Faculté en cette science, on y jouit de l'avantage que procure un cours d'anatomie & un autre d'accouchement, remplis par des Chirurgiens dont l'habileté est éprouvée ; d'un cours de botanique qui se fait dans un très-beau jardin de plantes ; & enfin d'un cours de chimie dans un laboratoire magnifique, où rien n'est à

22. MERCURE DE FRANCE.

Le goût ailleurs , à fixer difficile ,
Aime y paroître & s'y voit protégé.

Plus d'un beau lieu de verdure ombragé *
Y fait trouver à mon ame tranquille
La solitude , un air pur , dégagé
Que j'aime.

désirer pour remplir les opérations si variées de cette belle science. On y a joint un cours de matière médicale & une démonstration adaptée d'une collection complète de minéraux , partie d'un cabinet d'histoire naturelle qui appartient à l'Académie , & que vient encore d'enrichir S. A. Monseigneur le Prince de Condé.

Enfin , pour les Arts agréables , Dijon possède une Ecole de dessin , protégée par la Province ; une Ecole de musique dans un Concert public , & deux excellens Organistes.

* Il n'y a peut-être point de Ville en France où il y ait des promenades en plus grand nombre , & des dehors où le champêtre offre plus de diversité ; parmi ces derniers , il y a sur-tout à remarquer le vallon de Plombière , la côte & le parc naturel de Gouxville ; mais dans les ouvrages de l'art & d'une nature cultivée , on y distinguera toujours le parc de la Colombière , un des plus beaux lieux qu'ait créés la main du fameux le Nôtre ; il est précédé d'un cours qui y conduit. On regrettera long-temps le Château & les Jardins de Montmusard , dont un Particulier est devenu l'acquéreur , & qui les a fermés pour jamais au Public ; il ne reste plus que les avenues , qui sont plusieurs cours magnifiques.

Si la sagesse y rencontre un asyle ,
Le gai plaisir s'y trouve aussi logé *.
L'esprit s'y montre agréable & facile ;
Et ses Beautés ? Ah ! le cœur partagé
Y dit sans cesse : « Il en est mille... mille
» Que j'aime ».

LUCILE. Conte moral.

DANS cet âge où la raison devient une nécessité, & fait éprouver à une jolie femme tous les désagréments que laisse après soi la perte des grâces, que d'inutiles regrets voudroient envain rappeler, & qui fuyent sur l'aîle légère du plaisir ; la Marquise de Béreinville ne possédant plus ces moyens de plaire, si flatteurs pour la vanité, forma la généreuse résolution de quitter un monde qui ne lui offroit plus que le vuide & l'ennui, & de donner tous ses soins à l'éducation d'une fille charmante qu'elle ne connoissoit point encore, mais qu'elle alloit apprendre à connoître.

* Une Salle de Comédie, un Waux-Hall.

14 MERCURE DE FRANCE.

La jolie Lucile avoit quinze ans : la fraîcheur du printemps, les grâces du premier âge, une de ces physionomies enchanteuses qui peignent aux yeux le bonheur, & en offrent au cœur la puissante image; l'ensemble le plus séduisant, une taille divine, & qui ne laissoit rien à désirer; des yeux que le sentiment même animoit; une bouche rosée, qu'embellissoit le plus séduisant sourire; tels étoient les charmes dont se paroît l'aimable Lucile, & qu'un prestige encore plus grand surpassoit & sembloit effacer : un seul mot prononcé de cette voix touchante faisoit disparaître tous ses agrémens; le cœur voloit au devant de ce qu'elle disoit, oublioit sa figure, & ne songeoit plus qu'à l'aimer. Le moindre de ses mouvemens étoit une grâce; elle faisoit une impression vive que le cœur aimoit à conserver, & dont il faisoit ses délices.

Lucile à cinq ans perdit son père. Ce moment fit époque & décida son sort : la Marquise encore jeune, réunissant la folie des plaisirs aux prétentions les plus décidées, ne pouvant soutenir la gêne la plus légère, le mot même de contrainte, s'abandonna à toute l'ardeur de son imagination.

gination. Lucile devint bientôt un objet importun : son éloignement fut décidé , & malgré tous les chagrins que son absence alloit causer au cœur d'une mère , on se déterminâ à la mettre dans l'Abbaye de St. *** maison célèbre , où il étoit du bon ton d'avoir reçu son éducation. On donna à la jeune Lucile une Gouvernante qui n'avoit aucune des qualités nécessaires pour bien remplir cet emploi ; mais elle étoit exempte des défauts qui trop souvent les accompagnent. Simple , sans prétention , elle aima son élève sans ambitionner de la conduire. Ce choix fut heureux , il préserva Lucile d'être assujettie au caprice d'une femme peu faite pour former une âme délicate , un cœur sensible. L'usage vouloit une foule de Maîtres ; Lucile eut tous ceux qui peuvent donner des talens brillans ; elle les aima malgré l'usage , voulut & fut en profiter ; & son goût aidé d'heureuses dispositions , lui fit acquérir de nouveaux moyens de plaire , & des ressources dans tous les temps. L'enfant tient à tout ; le déplacer l'afflige ; Lucile plus sensible , fut plus vivement affectée qu'une autre : elle ne quitta pas sans regret la famille & ces lieux qui l'avoient vu naître. Elle

B

26 MERCURE DE FRANCE.

entra dans sa nouvelle demeure les yeux gros de larmes qu'elle versoit ; sa sensibilité prévint en sa faveur ; & elle lui dû l'avantage d'intéresser une femme charmante que la perte d'un mari adoré avoit conduit dans cette retraite. L'enfance intéressante de Lucile la toucha : elle voulut la consoler , calma ses pleurs , se promit de l'aimer toujours & de lui être utile. Cette bonne volonté fut une faveur pour Lucile , dont le tendre naturel confirma & rendit ses premières impressions chères à sa protectrice , qui devint son amie , & ne s'occupa que des moyens de la rendre heureuse. Madame de Célicourt , d'une figure agréable , du caractère le plus aimable , avoit eu l'éducation la plus soignée ; de la douceur , une sensibilité extrême l'avoient rendue chère au Chevalier de Célicourt , jeune homme , dont la délicatesse & le sentiment formoient le caractère. Il plût , & bientôt leurs cœurs se cherchèrent , s'aimèrent , & formèrent une union qui pût assurer leur bonheur. Ils en jouissoient depuis cinq ans , quand la mort du Chevalier de Célicourt le troubla , & le fit fuir pour jamais du cœur de la plus tendre épouse. Ce moment fut affreux pour

l'âme sensible de Madame de Célicourt : Elle éprouva tous les déchiremens d'un cœur qui se voit enlever tout ce qu'il aime.

Revenue des premiers momens du désespoir, ayant repris la liberté de penser, elle se détermina à quitter un monde, où elle ne pouvoit plus trouver le bonheur, & qui lui rappeloit sans cesse le souvenir accablant de celui dont elle avoit joui, & qu'elle avoit perdu pour toujours.

Six années s'étoient écoulées ; Madame de Célicourt les avoit employées à s'instruire. L'étude étoit le seul adoucissement à ses peines ; elle allégeoit ses maux, ornoit son esprit, formoit sa raison, & donnoit à sa mélancolie cette teinte douce qui dispose le cœur à la tendresse, & devient un attrait si puissant pour tous les êtres sensibles. Telle étoit la situation de Madame de Célicourt, quand l'innocente Lucile offrit à sa vue l'image touchante de la sensibilité. Les âmes tendres ne sont vraiment heureuses qu'en aimant. Madame de Célicourt saisit avec empressement l'occasion qui sembloit lui être offerte ; Lucile étoit faite pour intéresser un cœur comme le sien ; elle l'aima,

28 MERCURE DE FRANCE.

comme elle eût fait sa fille , lui prodigua les mêmes soins , & connut encore le charme d'exister en jouissant de celui d'aimer. Ce fut cette femme estimable , cette amie de Lucile , qui se chargea du soin d'éclairer son esprit & de former son cœur ; souvent elle fut effrayée de le trouver si tendre : cette femme sensible étoit persuadée que du cœur seul dépend le bonheur ; mais combien cette grande sensibilité ne lui cause-t-elle pas de maux ! Madame de Célécourt vouloit en préserver sa jeune amie , lui former du moins une ame forte qui lui apprit à les supporter. Déjà elle s'applaudissoit du succès. Lucile étoit charmante , son bonheur étoit tout dans son amie. Comme elle savoit aimer , & comme elle peignoit sa tendresse ! Mon cœur , disoit cette aimable enfant , mon cœur , ma bonne amie , n'a pas un sentiment qui ne soit à toi , pas une pensée qu'il ne te doive. Me promets-tu de l'aimer toujours , d'avoir toujours cette bonté touchante qui fait son bonheur ? Ah ! si ta Lucile cessoit d'être chère , si jamais tu pouvois oublier combien son cœur t'aime ; songe , ma bien aimée , songes que le plus léger changement dans ta façon de penser , feroit

son malheur. Et tu es si bonne que tu l'aimeras toujours. C'est ainsi que , sans le secours de l'autorité, sans jamais s'être prévalu de la moindre supériorité, cette femme charmante étoit devenue le meilleur ami de Lucile, le dépositaire de tous ses secrets, & le maître de tous ses vœux. Souvent elle rappeloit à sa jeune élève le souvenir d'une mère qu'elle devoit toujours aimer. Cette idée arrachoit des larmes à Lucile ; elle les répandoit dans le sein de l'amitié. Madame de Célicourt consoloit sa douleur & plaignoit la Marquise d'avoir pu abandonner des jouissances si pures, & que nous offre la nature, pour courir après ces chimères que nous décorons du faux nom de plaisirs. Lucile, en sortant des bras de son amie où elle avoit goûté tous les charmes de la confiance, reçut l'ordre d'aller trouver la Marquise. Je ne dépeindrai point ses chagrins ; on la connoît sensible, on sent assez tout ce qu'elle dût éprouver. Elle alloit perdre la plus tendre, la meilleure des amies, le seul être qu'elle eût aimé ; se transporter dans une sphère nouvelle, trouver une mère qu'elle ne connoissoit point, & sur la tendresse de laquelle elle n'osoit pas compter. Cepen-

dant il étoit nécessaire ce sacrifice douloureux : il fallut y souscrire ; & la triste Lucile baignée de larmes, quitta son amie après lui avoir promis de lui écrire , & avoir reçu l'assurance de lui être toujours chère. Lucile arriva bientôt chez la Marquise ; un cercle nombreux l'y attendoit ; elle en devint plus triste : le chagrin veut être partagé ; l'œil satisfait qui le contemple l'augmente & en rend le sentiment plus vif. Lucile eût voulu trouver la Marquise seule , sa tendresse en eût été plus libre ; la vue des indifférens l'embarrassoit. Sa mère étoit l'objet de ses sentimens : elle seule devoit les partager , les contempler ; & puis il falloit renoncer à ces épanchemens que son cœur s'étoit promis , & avoir regardé comme l'adoucissement & l'oubli de ses peines. Lucile ne parvint à l'appartement où elle étoit attendue , qu'avec la plus grande agitation ; elle étoit tremblante & se soutenoit à peine. Une grande femme sèche s'avança pour la recevoir ; elle devoit passer pour sa mère , tandis que la Marquise , tranquille spectatrice , se réservait la jouissance d'un spectacle qu'alloit lui ménager la sensibilité de sa fille. La pauvre Lucile effrayée de l'air froid de la pié-

rendue Marquise, s'écria, *Maman*, & perdit connoissance. La beauté ne perdit point ses droits. Lucile étoit touchante; la Marquise, pour la première fois, fut émue, l'embrassa & lui prodigua les noms les plus tendres. Les soins les plus pressés rendirent bientôt à Lucile le mouvement qu'elle avoit perdu; les bontés de la Marquise la flattèrent. — Que je suis sensible, Madame, à l'intérêt que vous me témoignez! Mais je ne vois plus *Maman*: aurois-je eu le malheur de lui déplaire? — Non mon enfant, console-toi, & pardonne à la mère la plus tendre, si elle a trop exposé ta sensibilité. Je vous aime Lucile: reconnoissez votre mère, & ne lui refusez pas un nom si doux, & dont elle s'est vue privée si longtemps. Ah! dit Lucile, avec toute l'expression du sentiment, si vous ne me trompez pas, que mon cœur est heureux, & qu'il aime à trouver en vous l'objet qu'il aima & respecta si long temps sans le connoître! Ce discours, que la tendresse seule avoit dicté, parut un reproche à la Marquise, lui déplut dans sa fille, & dissipa bien vite l'étincelle du sentiment qu'un premier mouvement avoit fait naître. On donna à

B iv

Lucile quelque moment pour se remettre; ensuite chacun voulut la regarder, examiner son air de couvent. Les hommes applaudirent à ses grâces; les femmes enragèrent, & la Marquise triompha en voyant le dépit de toutes ces agréables, qui le moment d'auparavant se plaisoient à l'humilier. Lucile étoit on ne peut plus déconcertée: l'incarnat des roses embellissoit ses joues, & lui prêtoit de nouveaux agrémens.

Mais bientôt tout le monde eut jugé la jolie recluse; on voulut bien lui faire la grâce de l'oublier. On fit des parties, & Lucile commençoit à penser & mettre un peu d'ordre dans ses idées; quand un très-jeune homme, qui seul n'étoit pas occupé, approcha d'elle. Il avoit cet air doux, honnête que Lucile aimoit, & qui la prévint en sa faveur. Pourrois-je, Mademoiselle, lui dit-il de ce ton sensible, sans m'exposer à vous déplaire, jouir du bonheur de vous entendre? Tant que j'ai crain de augmenter votre embarras, j'ai su résister au desir de mon cœur, & respecter la plus touchante timidité: mais, Mademoiselle, votre ame, qui dans tous vos mouvemens se montre si délicate, ne sauroit-elle point distinguer

le desir qui naît de l'intérêt, & que le cœur inspire, de celui qui n'a que la curiosité pour objet? Lucile embarrassée & pressée de répondre, le fit d'une manière simple, modeste, mais qui n'étoit pas prude. Elle avoua avec ingénuité que cette honnêteté la flattoit plus que tous les éloges qui lui avoient été prodigués; qu'elle y trouvoit une certaine délicatesse qui lui rappeloit celle d'une amie qu'elle aimoit beaucoup. En parlant de ce qu'on aime, on est si vite à l'aise! Lucile l'éprouva: elle parla avec cette aisance & cette grâce que donne le desir de plaire, quand un sentiment plus noble que la vanité l'inspire. Lucile trouva le soir beaucoup moins long qu'elle ne l'eût imaginé, & vit avec regret venir l'instant où il fallut quitter un objet qui déjà l'intéressoit; elle ignoroit son nom, & c'étoit une grande affaire que de s'en instruire; la moindre question pesoit à Lucile; heureusement, qu'une femme en appelant le Comte de Lozans, la satisfit sans l'embarrasser. Il sortit, prit congé de Lucile, lui dit des choses honnêtes, qu'il accompagna de cet air triste de quelqu'un qui regrette, en s'éloignant, la perte du bonheur dont il a joui. Reste seule avec

la Marquise, Lucile eut à essuyer tous les avis, toutes les réprimandes dont le tour froid l'intimida au point qu'elle n'osoit déjà plus caresser sa mère, qu'on lui ordonna d'appeler Madame; rien n'étant si gauche que d'entendre toujours ce nom de Maman. Lucile fut désolée; elle sentit bien que ce n'étoit pas une amie qu'elle étoit venue trouver: elle alloit se retirer, quand on lui dit de faire préparer ses malles, & d'être prête pour partir le lendemain; elle hasarda une simple question sur l'objet du voyage. — Est-il besoin de vous l'apprendre? Vous êtes si gauche, qu'il faut bien aller à la campagne travailler à vous former; à Paris vous me feriez honte. Retirée dans son appartement, Lucile s'occupa à écrire à son amie; elle lui rendit la conversation qu'elle venoit d'avoir avec la Marquise, la crainte qu'elle lui inspireroit, & les chagrins qu'elle prévoyoit; elle lui demandoit ses conseils; sa lettre fut courte. Lucile desiroit d'être libre de se livrer à ses pensées. Elle étoit agitée d'un nouveau trouble, & son cœur lui sembloit plus plein: mais, sans vouloir l'interroger, Lucile imagina que rien n'étoit plus simple, après l'agitation qu'elle avoit éprouvée.

Le lendemain, Lucile en ayant reçu la permission, passa dans l'appartement de sa mère. Un bonjour froid, quelques mots à demi prononcés sur la mal-adresse de sa coëffure, fut la seule distraction dont pût être susceptible la Marquise, que l'objet intéressant de sa toilette occupoit toute entière. Il étoit tard : l'heure du départ approchoit, Lucile regrettoit Paris, il lui sembloit préférable à la campagne; & sans vouloir se rendre compte des motifs de cette préférence, elle imagina les connoître assez, puisqu'elle s'éloignoit de Madame de Célécourt, & perdoit l'espoir de la voir. Lucile ne conserva pas long-temps une erreur qui lui étoit chère : on vint annoncer le Comte de Lozane. L'émotion la plus vive, une rougeur subite, cette agitation violente du cœur, qui semble s'élancer au-devant de ce qu'il aime; tout fut un trait de lumière pour Lucile, & l'éclaira sur le véritable objet de ses regrets, de ses inquiétudes; elle en gémit : craignit d'être seule à aimer, & se promit bien de cacher à tous les yeux un sentiment qu'elle chérissoit déjà, & dont elle eût regretté la perte : heureusement pour son secret la Marquise

B vj

se trouva d'humeur à causer. D'honneur, Lozane, vous êtes charmant, & votre exactitude m'enchanté. = Comment, Madame, m'en feriez-vous un mérite? Cela seroit bien généreux; car il m'en eût sûrement beaucoup coûté pour y manquer, & vous n'en doutez pas. = Honnête, aimable, délicieux, & vous consentez donc à partager, avec quelques amis, l'ennui de ma solitude? = L'ennui, Madame, hé, ne savez-vous pas qu'il n'est plus où vous êtes; on est si sûr de n'y trouver que le plaisir, que si vous me le permettez, je ne quitterai le charmant séjour que vous allez habiter, que pour vous ramener à la Ville. = Et mais on vous prendroit bien vîte au mot; on vous aime, on est heureux de vous posséder. Mais vous ignorez toute l'étendue de l'engagement que vous semblez prendre. Ce pauvre enfant, montrant Lucile, est si gauche! Il y auroit de la cruauté à la laisser ainsi exposée aux critiques de ce Paris. Il faut bien la tenir éloignée, & je me doute que cela pourroit bien être un peu long. = Quoi, Mademoiselle! dit-il vivement, convenez donc, belle Dame, que ce titre de Maman impose souvent des loix coûteuses. Il n'est pas

possible qu'avec le goût exquis qu'on vous connoît, vous ne sentiez tout le prix des charmes de l'aimable Lucile, & vous craignez d'en convenir ! Pour moi, j'oserois vous l'assurer ; huit jours passés sous l'œil d'un aussi bon Maître, & la charmante Lucile réunira toutes les grâces à tous les moyens de plaire. — En vérité, dit la Marquise, en se levant, vous avez ce matin un si joli caquet, qu'on ne se lasse point de vous entendre. Mais j'ai une toilette à finir ; tenez, lisez cette brochure pendant que je serai dans mon cabinet ; car pour Lucile, tout votre esprit la déconcerte, & je prévois qu'elle ne sauroit pas y répondre. Voyez comme vos honnêtetés la font rougir. La Marquise avoit raison ; le moindre regard, le plus petit mot dit en faveur de Lucile lui causoit une émotion que son ame simple & vraie ne savoit pas dissimuler.

La Marquise sortit, & Lozane s'approcha de Lucile avec ce tendre embarras, si flatteur pour l'objet qui l'inspire. Il s'informa de sa santé, de ce ton touchant qui semble nous faire une loi d'y répondre. Lucile étoit tremblante, le souffle seul de son amant suffisoit pour la faire frissonner, & bientôt elle n'eut

38 MERCURE DE FRANCE.

plus la force de cacher des larmes que de pénibles efforts retenoient depuis long-temps. Les pleurs sont le langage de la tendresse. Quelle impression ne font-elles pas sur le cœur qui fait aimer ! Lozane, né sensible, sentoit depuis long-temps ce besoin d'aimer ; mais délicat, il ne trouvoit point l'objet qu'il cherchoit avec ardeur. La première vue de Lucile lui avoit causé cette joie vive du cœur qui voit ses desirs remplis. Il reconnut l'image qu'il chérissoit ; il se trouva l'habitude de l'aimer , & connut dès-lors que sans Lucile il ne pouvoit plus être heureux. La conversation qu'il eut avec elle, son esprit délicat & fin, cette sensibilité qui paroît la moindre de ses actions ; tout confirma Lozane dans ses sentimens, & plaire à Lucile, ou trouver le bonheur, ne fut plus pour lui qu'une même chose. Il est aisé d'imaginer combien ses pleurs le touchèrent, il ne fut pas résister aux mouvemens de sa tendresse. Que je suis malheureux, dit-il, avec cet élan de l'ame ! Vous souffrez, Mademoiselle, vous avez des peines, mon cœur les sent, il en est accablé, & il ne peut pas prétendre de les partager, au bonheur de les adoucir. Pourquoi, charmante

Lucile , pourquoi ne connoissez vous pas toute la sincérité de mes sentimens ! Votre ame sensible se laisseroit toucher , elle ne me refuseroit pas le titre de votre ami. — Mais vous ne me repondez pas , ma jeunesse vous intimide , & vous ne voyez en moi que l'homme trompeur qu'on vous apprend à craindre. Peut être l'aveu de ma tendresse vous déplaît ; la condamneriez-vous ? Oui , votre silence me le confirme , & j'y vois mon malheur ; mais , Lucile , je suis vrai , & ce n'est pas vous , le seul objet que j'aie aimé , que je voudrois tromper. Ne me le donnez pas ce titre , que j'osai demander : il est trop foible pour mon cœur , il ne sauroit pas s'y borner : il veut vous aimer , vous adorer comme le plus tendre des amans. Que cet aveu ne vous-effraye pas , divine Lucile ; je saurai me soustraire au malheur de vous déplaire , dissimuler mes sentimens , & ne vous laisser voir que ceux de la simple amitié ; mais , par pitié , cachez-moi ces pleurs , ils coulent dans mon cœur , & il n'a pas la force de les supporter. Je puis être malheureux ; mais votre bonheur m'est nécessaire. Si mon voyage vous déplaisoit , si vous souffriez :

40 MERCURE DE FRANCE.

de me voir, dites un mot, Lucile, & je peux l'éviter. — Il me semble, dirai-je, rendre Lucile, qu'on me blâmera de ne pas condamner ce que vous venez de me dire ; les préjugés sont contre moi ; mais mon cœur ne les connoît pas, & il sent au contraire tout le prix d'une tendresse vraie. Si la vôtre est sincère, si vous aimez Lucile, qu'a-t-elle besoin de se parer d'une fausse délicatesse, & de faire valoir un aveu que son cœur consent à vous faire ? Mais Lozane, si vous avez le moindre des sentimens que j'aime à vous supposer, songez que ce cœur sensible mourroit de douleur si vous pouviez le tromper. N'augmentez pas mon embarras ; laissez-moi fuir & cacher un secret que vous seul devez connoître, & duquel va dépendre tout mon bonheur.

Lozane resté seul se livra à tout le charme de ses idées. Lucile aimoit : c'étoit lui qu'elle aimoit. Combien il alloit être heureux ! Quelle sensibilité, quelle délicatesse dans l'aveu qu'elle lui avoit fait ! Lozane étoit délicat, & il sentit bien tout le prix d'un cœur susceptible d'une pareille conduite. Qu'elle lui parut supérieure à toutes ces minauderies qu'em-

ployent les femmes, & qu'elles croient nécessaires pour se faire valoir ! comme si le sentiment étoit susceptible d'une parure étrangère. Lucile m'aime, se disoit Lozane; c'est ainsi qu'est la vraie tendresse. L'honnêteté, la vertu lui sont chères, mais elle méprise également, & le ménage de la coquette, & la fausse modestie de la prude. Et quel cœur est plus modeste, plus vertueux que celui de ma Lucile ; un seul mot la fait rougir ; mais l'amour est un sentiment qu'elle embellit de tous les charmes de la vertu. Quelle noblesse dans cette manière simple & vraie de dire qu'elle aime ! Quelle ame seroit assez barbare pour oser la trahir ? Non, Lucile, ne le crains pas, ne le crains jamais. Toujours chérie de ton amant, tu seras sa divinité. C'est dans son cœur qu'est ton image, & c'est là que tu recevras l'hommage d'une ame qui ne fait plus que t'aimer, qui ne veut vivre que pour toi. La Marquise en rentrant priva Lozane d'une solitude précieuse. Hé bien, Comte, vous me semblez triste, vous repentiriez-vous... = Peut-on jamais se repentir de ce qui nous rend heureux ? — Bien, bien, je suis contente, & je vous ménage une surprise

charmante. Vous êtes seul dans votre voiture, laissez-la pour mes femmes, & prenez place dans la mienne; j'y serai seule avec Lucile. Que Lozane se fût trouvé heureux d'accepter cet arrangement! Mais Lucile en eût souffert, il fut ménager sa délicatesse & lui sacrifier son plaisir. Lucile en partant entendit ses excuses, elle en devina le motif, & lui en tint compte : rien n'est perdu avec de certaines ames.

La terre de la Marquise étoit un lieu délicieux : des eaux, du couvert, le plus joli petit réduit. La société y fut nombreuse. Lucile s'en occupa peu : elle la quitta bien vite pour aller s'entretenir avec son amie, lui peindre ses nouveaux sentimens, & lui rendre un compte exact de sa conduite. Elle attendoit depuis ce moment une lettre & des conseils de l'amitié. Lucile apprenoit tous les jours à connoître Lozane & à s'applaudir de son choix. Depuis son séjour à la campagne, elle ne l'avoit pas vu seul ; ce n'est pas qu'elle l'évitât ; elle l'estimoit trop pour le craindre, mais le grand monde avoit toujours fait obstacle. Un matin, Lucile entra dans un cabinet de compagnie, Lozane y étoit

seul ; il avoit un gros paquet de lettres qu'il lisoit avec intérêt. Mon Dieu ! lui dit Lucile , que vous êtes heureux de recevoir des lettres ! J'en attends depuis huit jours , & c'est huit siècles pour l'amitié. = Huit siècles pour l'amitié , adorable Lucile ! Comment les compteriez-vous pour l'amour ? Hé ! mais , dit-elle , baissant les yeux ; c'est à-peu près le même calcul ; il est mille façons de plaire , il n'en est qu'une de bien aimer. Aussi comme je la fais ! Avoir la meilleure des amies , un amant dont mon cœur est content Sans ce silence je serois heureuse. = Vous seriez heureuse ! Ah ! soyez-le , Lucile , & laissez-moi jouir du charme inexprimable d'assurer ce bonheur pour lequel je donnerois mille vies ; prenez cette lettre , elle m'est adressée pour vous être remise avec sûreté. Ah ! Lucile , si j'en crois mes pressentimens , que nous allons être heureux ! Lucile lut cette lettre avec un battement de cœur continuel : elle étoit de Madame de Célécourt : quelle tendresse dans ses reproches , quelle bonté dans ses avis ! Elle ne désapprouvoit pas la conduite de Lucile , mais elle lui démontrait les risques qu'elle eût courus si son cœur se fût laissé

44 MERCURE DE FRANCE.

surprendre à des apparences d'honnêteté, de délicatesse. Quelle émotion n'éprouva pas Lucile en lisant cet endroit de la lettre, où après lui avoir peint les malheurs auxquels elle s'étoit exposée, Madame de Célicourt dit, avec toute la vivacité de l'amitié : « Heureusement, » ma Lucile n'éprouvera pas ces maux ! » Son amant m'est connu ; il est digne » d'elle, il saura l'aimer, & déjà je » tiens de sa tendresse l'aveu des sentimens qu'elle lui inspire. Heureux aveu ! » quelle joie pure tu me fais goûter ! » Lucile, ma chère Lucile, oublie, s'il » est possible, que tu es amante, & peins-toi le bonheur de ton amie, si elle peut » te nommer sa fille, en t'unissant au » Comte de Lozane, au fils le plus tendre & le plus soumis. » — Lucile, emportée par le sentiment, s'écria, vous, son fils ! Elle se tut, & bientôt des larmes inondèrent ses joues. Lozane vouloit la calmer, essuyer ses pleurs. Ah ! laissez-les couler, lui dit-elle, ces larmes précieuses ! Elles sont douces comme le sentiment qui les inspire. Mais lisons cette lettre, que je m'instruise des circonstances de mon bonheur. Madame de Célicourt justifioit les motifs de son silence. Son fils devoit

être peu riche, & sa délicatesse eût souffert d'inspirer à son amie des sentimens qu'eût désapprouvé sa famille; le bonheur de Lozane exigeoit cette précaution. Il n'eût pu la connoître sans l'aimer, & cette tendresse eût fait son malheur; mais la mort d'un oncle qui lui avoit légué tous ses titres & ses biens, lui donnoit l'espoir de le faire agréer à ses parens, & remplissoit tous les vœux de son cœur, puisque Lozane savoit également & l'aimer & lui plaire. Madame de Célicourt l'instruisoit des moyens qu'elle alloit employer pour le succès d'un projet qui devoit assurer leur bonheur. Ces deux amans se livroient à toutes les douceurs de l'espérance, quand ils entendirent le bruit d'un équipage. C'étoit Madame de Célicourt; elle venoit avec un parent de la Marquise, lui demander Lucile. Le désintéressement de Madame de Célicourt, joint au desir qu'avoit la Marquise de se défaire d'une fille, que des attraits touchans pouvoient rendre une dangereuse rivale, fit disparoître toutes les difficultés; leur hymen fut arrêté, & le jour fixé pour la célébration. Cette nouvelle transporta Lozane; la joie de Lucile fut plus modérée, sans être

46 MERCURE DE FRANCE.

moins sentie. Cette nuance délicate plut à Madame de Célicourt. L'heureux amant de Lucile sut se prêter à son modeste embarras, & l'en aima davantage. Lucile devint la femme de Lozane, sans cesser d'être son amante; ils s'aimèrent toujours, & leur union fut celle de la vertu & des grâces. Madame de Célicourt vécut avec eux. Lucile eut des enfans aussi bons que leur père; elle les nourrit, les aima, s'en occupa uniquement, & connut tout le bonheur d'être épouse & mère.

Par Mademoiselle Nély, de Nantes.

LE PHILOSOPHE SYRIEN.

BAGDAD étoit soumis au Trône des Califes :

Malec-Azor, au rang de ses Aïeux,
Comptant plusieurs Visirs de ces Princes Pontifes,
Lui même étoit pourvu d'emplois très-glorieux.
Sa prudence infinie & son esprit sublime,
L'avoient fait, tour à-tour, Ministre, Ambassadeur.

Turcs, Persans, Syriens, d'une voix unanime,
Offroient à ses vertus l'encens le plus flatteur.

Sur les bords enchantés du Tigre & de l'Euphrate,

Malce fuyant le fracas de la Cour ,
 D'un champêtre palais éliſoit le ſéjour ;
 Sans s'aſſervir aux dogmes d'Hippocrate ,
 Sans ſupporter le joug d'une Maîtrefſe ingrate ,
 En d'innocens plaiſirs il y paſſoit le jour.

Par ſon aſpect la campagne embellie ,
 S'orne d'attraits nouveaux pour flatter ſes deſirs ;
 Les côteaux décorés d'orangers , d'ambroſie ,
 Le concert des oiſeaux , le parfum des zépbirs ,
 Charment ſes ſens des douceurs de l'Asie.

Ici paroît le Tigre impétueux ,
 D'une flèche , en ſa courſe , imitant la vîteſſe ;
 Et là , l'Euphrate , au cours majeſtueux ,
 Semblant quitter à regret ces beaux lieux ,
 Pour les mieux contempler ſerpente avec molleſſe.
 Deux canaux détachés dans des boſquets char-
 mans ,

Après s'être joués ſur la verte prairie ,
 Courent dans la rivière , ainſi que deux enfans
 Cherchant le ſein d'une mere chérie.

Virgile harmonieux qui chantaſt autrefois
 L'Hèbre & le Simois , ou l'Oronte & le Gange ,
 L'Euphrate vagabond dans les prés & les bois ,
 Mieux que l'Hèbre & qu'eux tous méritoit ſa
 louange.

Malec en ſes jardins , dignes d'Alcinoüs ,
 Cultive de ſes mains l'œillet , la tubéreuſe ,

48 MERCURE DE FRANCE.

Taille des espaliers les rameaux superflus ,
Et la plante qu'il soigne en est plus vigoureuse.
Parmi ces doux travaux , il avoit chaque jour
Des légions d'amis accourans de la ville ,
Pour goûter avec lui la paix de son asyle.
Fusse-t-il dans un entre , un riche auroit sa cour :
Malec apprécioit un encens si futile.
Il faisoit , tous les soirs , un mémoire secret
D'amis ou gens liés au char de sa fortune ;
Aux loix de l'amitié si quelque'un dérogeoit ,
Sans lui marquer ni chagrin , ni rancune ,
Malec du livre aussi-tôt l'effaçoit.

Muzul , son Intendant , sur la liste nombreuse
Jetait par fois un coup d'œil en passant :
Ses virents sont de race alerte & curieuse ;
Ce travail singulier offusquoit l'Intendant :
Du desir d'être instruit il suoit sous le linge.
Il faut , dit-il en soi , qu'Azor soit bien constant !
Ecrire & puis rayer , c'est ouvrage de singe.

Cédant un jour au transport curieux ,
Seigneur , s'écria-t-il , des humains le plus sage ,
Vous , dont le temps est précieux ,
Qui ne vous occupez que d'objets glorieux ,
Pourquoi biffer ce livre à chaque page ?

Cet immense recueil , lui répondit Azor ,
Formé depuis dix ans , d'amis offre un registre.

— Que

— Que vous êtes heureux ! — Oui , si ce vain
trésor

Ne m'offroit pas des noms biffés à juste titre.

Tel que je crus un ami généreux ,
Me prenoit pour sa dupe , il fallut le proscrire ;
Tel avoit de l'humeur & visoit au délire ;
L'un m'a ravi l'objet dont j'étois amoureux :
L'autre , mon protégé , trompa ma confiance ;
Discret Muzul , pouvois-je en conscience
Profaner mon recueil de leurs noms odieux ?

Je crus que ma famille offroit plus de ressource ,
Et que le sang cimentoit l'amitié :
De mes proches , hélas ! moins chéri qu'envié ;
L'un convoitoit mes biens , l'autre épuisoit ma
bourse ;

Presque tout cet essaim de ma liste est rayé.
Il n'est donc , dit Muzul , plus d'amis sur la terre ?

— Tu juges mal ; il s'en présente assez ,
Qui semblent même aussi francs qu'empressés :
Mais , légers comme vent , aussi frêles que verre ,
Au moindre choc leurs liens sont brisés.

Tel ami nous retrace une terre mouvante
Que les Chasseurs n'osent presque effleurer ,
Tant ils ont peur d'y demeurer ;
Sa bienveillance est assez engageante ,
Mais gardons-nous de trop la pénétrer.

Deux amis que pour moi je crus remplis d'estime ,

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Se trouvoient dans un cercle où l'on me déchiroit ;
L'un souffroit la satire & l'autre sourioit.

Dans l'un c'est lâcheté , dans l'autre c'est un crime.

Des deux amis l'un doit être rayé ,
Reprend Muzul , & le second noyé.

Apprends un trait plus cruel & plus traître ;
Osman que , par malheur , j'ai tiré du néant ,
Qui sembla si zélé tant qu'il fut mon client ,
Fait Bacha par mes soins , ose tout se permettre.
Lui de qui je crus faire un ami bien constant ,
Envieux de mon poste , altéré de mon sang ,
Aigrissoit contre moi le Calife , mon Maître.

Il m'a fallu dévorer mon chagrin.

Pour m'amuser , j'usai d'un stratagème ;
Depuis vingt ans je cultivois Sélim ,
Et le traitois comme un autre moi même.

Je feins un jour de verser dans son cœur

Le poids cruel d'une affreuse disgrâce.

« J'ai perdu , m'écriai-je , une éminente place ;

» Sans appui , sans argent , je pérís de langueur »

Je vis soudain s'allonger son visage ;

Des rides fillonnoient son front de toutes parts ;

Il dit , en me lançant de farouches regards :

« Le ciel , en ses arrêts , ne peut qu'être fort sage ;

» Ton inconduite a causé ton naufrage ;

» Je ne puis rien pour toi , je te blâme & je pars »

L'épreuve , cher Muzul , ainsi fut bien cruelle.

Un autre eût immolé cet homme au cœur d'acier ;
D'un stoïque mépris j'aimai mieux le payer :

Combien d'amis sont faits sur son modèle !

Beaucoup d'humains sont des loups dangereux ;
Je crains , je fuis leurs traits ; mais je vis avec eux.
Il me reste , au surplus , trois amis pleins de zèle :

L'un , que j'aimai dès mes plus jeunes ans ,
Après quarante hivers est demeuré fidèle ;
L'autre , dans un combat embrassa ma querelle ;

Et l'autre enfin , comblé de mes présens ,
Loin de vouloir , par une lâche absence ,
Briser le joug de la reconnoissance ,

Pour moi s'épuise en soins très-obligeans.
Mais qui peut pénétrer le caprice des hommes !
Peut être ce trio , dont j'osai me flatter ,
Si mon crédit vacille , est prêt à me quitter.
L'attrait seul nous conduit , aveugles que nous
sommes !

Enfin le voile tombe , il nous faut décompter.

Parmi les noms rayés de ma légende ,
Il en est un d'un équivoque ami ;
N'ayant pour le bannir nulle cause assez grande ,
Il n'est encor effacé qu'à demi.
Fait Visir depuis peu , sans un rare mérite ,
Il laisse voir un air froid envers moi ;
Peut être aussi n'est-il pas sans effroi
Que de son poste on ne le précipite.

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

De son emploi l'éclat trop radieux,
Intercepte à ses yeux le profane vulgaire ;
Il croit qu'un air abstrait , un ton mystérieux ,
Doivent marquer son nouveau caractère :
Mais s'il cessoit un jour d'être Visir ,
A nos antiques nœuds il pourroit revenir ;
La disgrâce aux gens fiers est par fois salutaire.

Tel ami trop connu , nous oblige souvent ,
Si nous voulons conserver la tendresse ,
A lui désirer tout , excepté la richesse ;
Nous le perdons , s'il devient opulent

Par M. Flandy.

TYRCIS & ÉGLÉE.

Idylle.

LE soleil se plongeoit au vaste sein des mers ;
Du tranquille Océan la surface brillante
Réfléchissoit au loin la lumière éclatante ;
Et le calme régnoit sur l'onde & dans les airs.
Une antique forêt , non loin de ces rivages ,
Etend aux environs ses fortunés ombrages.
Une grotte , en ce lieu charmant ,
Offre un asyle frais , tapissé de verdure ,

D'où l'œil , admirant la nature ,
S'égare avec plaisir sur l'humide élément.
Là , près de son Eglé , guidé par sa tendresse ,
Tyrcis , qui redoutoit le plus grand des malheurs ,
L'inconstance de sa Maîtresse ,
Exprimoit en ces mots ses naïves douleurs.

T Y R C I S.

Le Seigneur du canton vous offre son hommage :
Je n'ai pas , comme lui , l'art de séduire un cœur ;
Mon amour est timide ainsi que mon langage...
Mais Eglé d'un regard peut faire mon bonheur.

É G L É.

Il est vrai que Lindor auprès de moi s'empresse ;
Dans ses yeux j'ai lu son amour :
Mais croyez-vous qu'il m'intéresse ,
Et que ses vœux enfin soient payés de retour ?

T Y R C I S.

Lindor est riche , il est aimable ;
C'est un jeune Seigneur , je ne suis qu'un Berger ;
Lindor n'est-il pas préférable ?
Dis-moi , le vois-tu sans danger ?
Je connois bien ton cœur ; mais...

É G L É.

Crains de l'outrager
C ii j

94 MERCURE DE FRANCE.

La douce égalité, la paix & la tendresse,
Des vertus & de la candeur,
Bien mieux que l'or & la grandeur,
Feroient magloire & ma richesse.
Mon cœur ne se vend point : mais le rien , ah !
Tyrçis !
Entre l'amour & l'or resteroit indécis.

T Y R C I S.

Pardonne , je me suis défié de moi-même ;
Sans doute j'ai dû m'alarmer.
Eglé , tu fais combien je t'aime !
Que ne puis-je aussi te charmer !
Le vain éclat de l'or ne sauroit me séduire ;
Ton cœur est tout pour moi : c'est le bien où
j'aspire.
Sous ces feuillages toujours verts ,
Du fond de cette grotte où l'Amour nous attire ,
Que j'aime à contempler , dans un tendre délire ,
Le charme de tes yeux & la plaine des mers !

É G L É.

Ne m'offense donc plus par tes injustes plaintes ,
Et bannis à jamais les soupçons & les craintes.
Près de toi qu'il est doux de voir dans ce lointain ;
Sur le bord des rochers nos chevres suspendues !
Regarde nos brebis ensemble & confondues ,
Errer parmi l'herbe & le thim !

T Y R C I S.

Ces objets sont charmans ; que la nature est belle !
Mais mon Eglé lui prête encore des attraits ;
Tes graces , tes vertus , ton cœur tendre & fidele ,
De ces rians tableaux animent tous les traits.

É G L É.

Tyrcis , quand je te vois près de ton digne pere ,
Lui prodiguer tes soins , consoler ses vieux ans ,
Heureuse , dis je alors , heureuse ta Bergere !
Tous les brillans parfums qui parent le printemps ,
La fraîcheur d'un beau soir flattent bien moins
mes sens ,
Que mon cœur n'est charmé de ta vertu sincere.

Près de la grotte assis , dans ce bois solitaire ,
J'écoutois à loisir les discours ravissans
De Tyrcis & d'Eglé , qui ne s'en doutoient guère ;
Tandis que les échos , trahissant le mystere ,
Attendris , enchantés , répétoient leurs accens.

Par M. Marteau.



Civ

LA VERTU TRIOMPHANTE DE L'ENVIE.

Poëme.

FILLE de Jupiter, la Vertu sur la terre
Descendit autrefois du séjour du tonnerre ;
Et guidant les mortels à la félicité,
Deviât bientôt l'objet d'un culte mérité.

L'Univers la voyoit du vrai sage adorée ;
Et même du pervers, malgré lui révérée,
Loin de s'approprier leur encens précieux,
Avec son propre encens, le renvoyer aux Dieux.
Au milieu des travaux, des soins, des sacrifices,
Comblant ses sectateurs d'innocentes délices,
Du timide indigent prévenir les souhaits,
Sur les ennemis même étendre ses bienfaits ;
Et l'œil toujours fermé sur sa gloire suprême,
Applaudie en tous lieux, s'ignorer elle-même.

Son éclat, que ne peut contenir l'Univers,
Pénètre un antre obscur & voisin des enfers ;
Et frappe d'une atteinte accablante & subite,
Et les yeux & le cœur du monstre qui l'habite.

Dieux ! quel monstre ! son corps livide, décharné,
Son front pâle, hideux, de serpens couronné,

Ses cheveux hérissés, son œil sombre & farouche,
 Le venin qui toujours distille de sa bouche,
 Son immortel ennui, que la lumière aigrit,
 Tout marque en lui le fiel dont son cœur se nourrit.
 Jamais des noirs soucis la troupe meurtrière,
 Ne permit au sommeil de fermer sa paupière.
 Il soupire à l'aspect des ris & des plaisirs,
 Et lorsqu'il voit pleurer, il suspend ses soupirs.

Le ciel, par un arrêt aussi juste que sage,
 Lui laisse en châtiment sa malice & sa rage...
 Il en connoît la honte & cherche à la voiler;
 Mais ses maux sont trop grands pour pouvoir les
 scéler.

Au maintien consterné dont sa peine est suivie,
 Les yeux les moins perçans reconnoissent l'Envie.

Au lumineux aspect de la Fille des cieux,
 Une nouvelle rage étincelle en ses yeux.
 Les serpens ranimés sur son front se hérissent;
 Dans son cœur ulcéré d'affreux transports se
 glissent.

Quoi ! jusques dans ce gouffre où me cache la nuit,
 Trop odieux objet, ta gloire me poursuit !
 C'en est trop : à l'affront mesurons la vengeance.
 Frémissante à ces mots, du gouffre elle s'élance,
 Sous un masque imposteur déguise son courroux

Cv

58 MERCURE DE FRANCE.

(Et quel masque jamais déguisa l'œil jaloux !)
Suit , presse , persécute , obsède l'Immortelle ,
La frappe chaque jour d'une atteinte cruelle.
Témoin lâche & malin de l'éclat glorieux
Qui sur ses actions attire tous les yeux ,
Dans ses fougueux accès sans relâche elle exhale
Contre ce vif éclat son haleine infernale ;
Si l'on croit ses discours , par la haine dictés ,
D'un fantôme brillant nos yeux sont enchantés ;
La Vertu doit sa gloire à l'art qui la déguise ;
C'est le masque imposteur qui seul la divinise ;
Le génie & l'esprit , les plus rares talens ,
Ne sont dans son rival que des dons apparens :
Le zèle , la douceur , la bonté , la droiture ,
Qu'humeur , que trahison , qu'amorce , qu'im-
posture.

Ainsi parle l'Envie ; ainsi dans ses portraits ,
Dont l'Enfer lui fournit les couleurs & les traits ,
L'Immortelle est noircie avec tant d'artifice ,
Qu'à peine l'œil humain la distingue du vice.

Grands Dieux ! de vos autels les autels sont l'appui :
Son culte va s'éteindre & le vôtre avec lui.
Vain effroi : Jupiter , son vengeur & son pere ,
Lance sur l'Euménide un regard de colère ,
La foudre de ses mains est prête à s'échapper...
Non , de tes propres coups j'aime mieux te frapper.

Celle que tu poursuis est ma vivante image.
Tremble, monstre, dit-il ; qui l'outrage m'ou-
trage.

Dans l'éternelle nuit tu voudrois la plonger.
Ta rage à mon courroux suffit pour la venger.
Tu seras à jamais, te trahissant toi-même,
Le ministre forcé de sa gloire suprême.

Il dit : l'Olympe tremble, & l'Envie en fureur ;
Du supplice nouveau ressent toute l'horreur.
Contre l'auguste objet de sa coupable haine,
Plus acharnée encor sa rage se déchaîne ;
Imprudente faveur, aveugle acharnement,
Qui, d'un nouveau triomphe, est pour lui l'in-
strument.

D'un plus brillant éclat, la Vertu couronnée,
La traîne sur ses pas en esclave enchaînée :
Tel tu vis tes Héros, maîtresse des cités,
Traîner après leur char leurs ennemis domptés.

La modeste Vertu souvent marche voilée.
Son voile à nos regards l'eût peut-être célée :
L'Univers la connoît au monstre frémissant,
Qui dévore à ses pieds son courroux impuissant.
Lâche Fille d'Enfer, tes attentats damnables,
Tes assauts, aussi vains qu'ils semblent redouta-
bles,

Ajoutent chaque jour à son sort glorieux,

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

L'honneur de pardonner , vrai partage des Dieux.
De ton œil attentif l'inflexible censure ,
Affermit tous ses pas que ta haine mesure ;
Et si quelque surprise un instant l'égaroit ,
Soudain ton ris amer de l'erreur l'instruiroit ;
Enfin ce souffle infect , cette vapeur fatale ,
Que contre elle ta rage incessamment exhale ,
Ces nuages impurs , sans cesse renaissans ,
Les Dieux , les justes Dieux les changent en encens.

Rassurons-nous , mortels , des fureurs de l'Envie :
La Vertu sans relâche est en vain poursuivie.
Le Héros vertueux est toujours respecté :
Il court , malgré l'Envie , à l'Immortalité.

*Par M. l'Abbé Amphoux , de Marseille ,
Aumônier des Galeres du Roi. Il est l'Au-
teur de l'Ode intitulée la Sagesse , insérée
dans notre premier Mercure d'Avril 1776.*

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Coq* ; celui de la seconde est *Souris* ; celui de la troisième est *l'Enseigne*. Le mot du premier Logogryphe est *son* (de farine), où se trouve *on* ; celui du second est

Cordeau, où se trouvent *cor & eau* ; celui du troisième est *Brosse*, où on trouve *rosse*.

É N I G M E.

Je suis long chez la jeune Iris,
 Et beaucoup plus court chez Damis :
 Mon frere en tous points me ressemble ;
 Nous voyageons presque toujours ensemble,
 Tantôt vuides, tantôt remplis :
 La farouche Clarice avec nous est traitable ;
 Nous caressons sa belle main ;
 Elle nous est si favorable,
 Qu'elle nous place sur son sein.
 Elle nous mene au bal : mais nous quitte soudain,
 Quand elle veut se mettre à table :
 Nous n'avons ni soif, ni faim,
 Nous devons même fuir le vin, la bonne chere :
 Car une fois sommes nous gras,
 Adieu Philis, adieu Glicere,
 Nous ne voyons plus vos appas :
 Et la vicillesse avançant à grands pas,
 Nous enfonce dans la misere.
 Alors on nous sépare indignement ;

62 MERCURE DE FRANCE.

On nous traite cruellement ;
Nous sommes battus comme plâtre :
Couverts de pus , couverts de sang ,
Notre corps n'est plus qu'un emplâtre...
Mais , chut. . . . Enfin , Lecteur , peut-être qu'à
l'instant
Tu me tiens , même en me cherchant.

Par Mademoiselle Namys de Saint-Aubin.

A U T R E .

Nous sommes , cher Lecteur , deux sœurs en
tout pareilles ,
Si bien qu'en notre choix on se trompe aisément ;
Et quoique nous n'ayons point d'yeux & point
d'oreilles ,
On nous consulte assez souvent.
Nous sommes toutes deux d'une structure ronde ,
Notre usage est connu presque de tout le monde.
Nous servons de symbole à la Divinité
Qui , pour guide , eut toujours la simple vérité.
Commence , Ami , par nous suspendre ,
Si tu veux de nous te servir ,
Et... Mais il est temps de finir ,
Car c'est aussi te faire trop attendre.

Par M. L. D. M. , de Nantes.

*A U T R E.**A Madame B... en son Château d. B...*

A DEVINER le mot de mainte énigme obscure ,
Vous trouvez donc quelques plaisirs ?
Permettez qu'avec le Mercure
Je partage l'honneur d'amuser vos loisirs.

Vous trouverez aux champs , & jamais à la ville ,
Ce dont je vous cache le nom :
Souvent dans un terrain fertile
On le détruit avec raison ;
C'est donc qu'il est nuisible ? Non :
Mais c'est qu'il est fort inutile ,
Et qu'un cultivateur habile
Chez lui ne veut rien que de bon.

De fleurs assez souvent la nature le pare ,
Et quoique ces fleurs soient sans prix ,
La nature en paroît avare :
Car si quelqu'imprudent brusquement s'en empare ,
Par mille traits piquans il se trouve surpris.
C'est-là que le gibier souvent trouve un asyle
Contre les armes du Chasseur ;
Mais, hélas ! de ce lieu tranquille
Le terrible Biffaut vient troubler la douceur.

64 MERCURE DE FRANCE.

Aux traits déjà tracés , vous connoissez peut-être
Ce que je cherche à vous cacher.

Quoi ! vous prenez encor la peine de chercher ?
Ç'en est trop , en deux mots faisons-le donc con-
noître :

C'est le nom d'un séjour que le ciel a béni ,
Séjour heureux , digne d'envie ,
Où des Sages ont réuni
Tout ce qui peut former le bonheur de la vie.

*Par M. D. St. G. Chevalier de Saint
Louis.*

LOGOGYPHE.

JE suis doublement nécessaire ,
Pendant ma vie , après ma mort ;
Sur la terre j'ai plus d'un frere
Qui doit subir mon triste sort.
Sans respecter mon innocence ,
On m'assomme cruellement ,
On me déchire impitoyablement :
De mes travaux passés voilà la récompense.
Cinq pieds forment mon tout , Lecteur :
Si tu coupe mon chef , je t'offre de bon cœur
Un aliment fort en usage ,

Facile à digérer ; l'opposé du mot sage ;
 Tu trouveras de plus dans ma combinaison
 Un élément chéri dans la froide saison ;
 Enfin mon exacte analyse
 Te fourniras, charmante Life ,
 Ce qu'en hiver , chemin faisant ,
 Sous tes pas tu foules souvent.

A Angers. Par M. Lepiniere.

A U T R E.

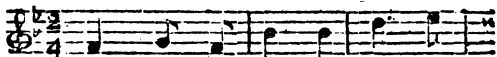
UTILE à tes jardins , souvent dans son loisir ;
 Le sage fait de moi son unique plaisir.
 Six pieds armés de dents font toute ma structure.
 Ne mets pas ton esprit si fort à la torture ,
 De mon tout fais deux parts , réfléchis un instant ,
 L'une offre un animal qui va toujours rongeur ;
 L'autre , d'un grand buveur n'a jamais fait l'envie.
 T'en dire plus , Lecteur , ce seroit bien folie.

Par M. Langlet , petit Clerc de Notaire.

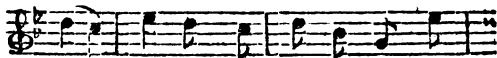


*AIR des Mariages Samnites.**

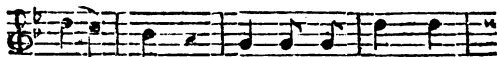
UNE JEUNE SAMNITE.



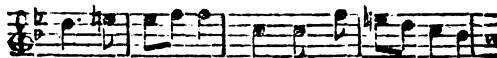
POUR les pla-cer dans mes che-



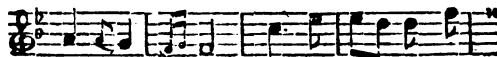
veux, Zéphir, je te vo-le ces



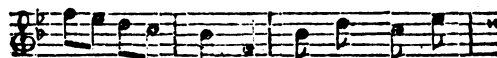
ro-fes ; Je les dé-robe à



peine é-clo-fes, C'est un emblè-me

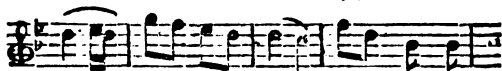


de mes vœux : La pa-ru-re la

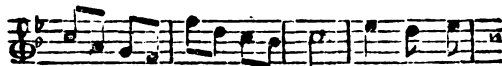


plus mo-deste parle mieux à

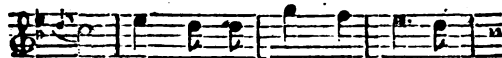
** Musique de M. Grétry.*



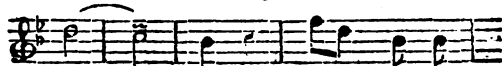
l'œil du dé- fir ; Aux fleurs je



puis joindre un sou- pir , Et mon re-



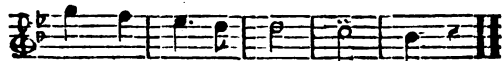
gard , Et mon re- gard di- ra le



ref- - - te. *Chœur.* Aux fleurs je



puis joindre un sou- pir , Et mon re-



gard di- ra le ref- - - te.

Si jeune encor , comment savoir
 D'où peut naître une heureuse flamme ?
 J'entends déjà parler mon ame :
 Le desir s'unit à l'espoir.
 Ne peut-on , coquette modeste ,
 Réunir tout ce qui séduit.
 Formez mon cœur & mon esprit , (*bis*)
 Mon jeune cœur fera le reste.

C É P H A L I D E.

Toute fleur naît avec son fard ;
 Telle on doit être quand on aime ;
 La Beauté , c'est l'Amour lui-même ;
 Aimer peut-il donc être un art ?
 Le sentiment , ce don céleste ,
 Suffit lui seul pour embellir ;
 Si mon cœur m'apprit à sentir , (*bis*)
 Le tendre Amour fera le reste.

E L I A N E.

Si pour enchaîner des Guerriers ,
 Il ne faut que l'œil d'une Belle ;
 Des myrthes sont trop peu pour elle ,
 Il lui faut encor des lauriers :
 Notre sort est un joug funeste.
 Que n'avons-nous l'honneur du choix ?
 La gloire assureroit nos droits , (*bis*)
 Et la beauté feroit le reste.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

- * *Suite de l'Extrait des différens Ouvrages publiés sur la vie des Peintres ; par M. D. L. F. A Paris , chez Ruault , Libr. rue de la Harpe.*

C'EST à la plus parfaite intelligence du clair obscur , à un pinceau moëlleux , & à l'art d'unir savamment les couleurs , que l'Ecole Flamande doit sa réputation.

On lui reproche une imitation servile dans les objets de son choix , dont souvent la bassesse exclurait les grâces , si la naïveté ne les rappelait.

Rubens & Vandick sont les principaux soutiens & la gloire de l'école Flamande.

« *Pierre-Paul Rubens* , qu'on a nommé le Prince des Peintres Flamands ,
» naquit à Cologne , d'une famille noble ,
» en 1557. Sa première jeunesse fut soigneusement cultivée , & il fit de rapides
» progrès dans l'étude des belles-lettres.

* *Article de M. de la Harpe.*

70 MERCURE DE FRANCE.

» Après la mort de son père , il se li-
» vra à la forte inclination qu'il avait
» pour la peinture , & entra chez Adam
» Van-Oort , qu'il quitta peu de temps
» après , pour se mettre sous la conduite
» d'Otto Vœnius , qui passait alors pour
» le Raphaël des Fiamands. Vers l'âge
» de 22 à 23 ans , *Rubens* ayant fait con-
» naître les talens qu'il avait acquis sous
» un aussi bon maître , l'Archiduc Albert
» l'envoya à Vincent de Gonsague , Duc
» de Mantoue , qui le reçut favorable-
» ment , & se l'attacha en qualité de
» Gentilhomme ; il s'appliqua , pendant
» un séjour de sept années dans cette Cour,
» à copier les ouvrages de Jules-Romain,
» & à faire plusieurs grands tableaux de
» composition, qui lui attirèrent l'estime &
» l'amitié du Duc. Il fut nommé par ce Prin-
» ce son Envoyé auprès de Philippell, Roi
» d'Espagne , dont il obtint la bienveil-
» lance par les portraits qu'il fit de lui &
» des Seigneurs les plus distingués de sa
» Cour. Il y fit aussi plusieurs tableaux
» d'histoire , dans lesquels on connut
» son érudition & ses talens pour la pein-
» ture.

» Le Duc de Bragance , depuis Roi de
» Portugal , & ami des arts , fit engager

» *Rubens* à le venir trouver à Villa-Vi-
 » ciosa , où il faisait sa résidence ; & ce
 » Prince fut aussi satisfait de sa personne
 » que de ses talens.

» De retour à Mantoue , le Duc l'en-
 » voya à Rome pour étudier les ouvra-
 » ges des grand Maîtres ; il se rendit
 » ensuite à Venise , où les travaux du
 » Titien & de Paul Véronèse l'arrêtèrent.
 » Ce fut dans cette excellente école du
 » Coloris , qu'il a puisé les règles sûres
 » de cette partie , la plus agréable de la
 » peinture , & dans laquelle il s'est mon-
 » tré si supérieur. Il retourna à Rome ,
 » où il fit plusieurs tableaux d'autels ,
 » dans lesquels on remarqua les progrès
 » qu'il avait fait pendant son séjour à Ve-
 » nise. Il passa à Gênes , où il fit pour
 » les Jésuites différens tableaux d'his-
 » toire.

» Une maladie qui survint à sa mère ,
 » l'engagea à se rendre à Bruxelles , &
 » peu de temps après il forma le projet
 » de retourner à Mantoue ; mais l'Archi-
 » duc informé de ce dessein , lui dit qu'il
 » ne souffrirait pas qu'on enlevât à la
 » Flandre son plus précieux Artiste. Tou-
 » ché des bontés de ce Prince , il se fixa
 » dans sa Patrie , où il fit bâtir une belle

72. MERCURE DE FRANCE.

» maison, dans laquelle il fit une collec-
» tion de tableaux des plus grands Maî-
» tres des différentes écoles d'Italie, & une
» suite considérable de statues antiques.

» *Rubens* commença alors à jouir tranquil-
» lement de sa réputation & de sa fortune,
» continuant toujours de peindre pour ses
» amis, avec la même assiduité qu'il
» avoit fait dans ses premières études.

» La gloire de ce fameux Artiste parut
» dans tout son éclat en 1620, lorsque
» Marie de Médicis, de retour à Paris,
» le choisit pour peindre, dans une gale-
» rie du Palais du Luxembourg, les princi-
» paux événemens de sa vie, depuis sa
» naissance, jusqu'à l'accommodement
» qu'elle fit à Angoulême avec son fils,
Louis XIII.

» *Rubens* vint à Paris, composa les
» esquisses de ces différens sujets, & re-
» tourna à Anvers pour les exécuter, ex-
» cepté cependant deux tableaux qui fu-
» rent faits à Paris; la Reine ayant mar-
» qué autant de plaisir à s'entretenir avec
» lui qu'à le voir peindre.

» L'heureux succès de ce grand ou-
» vrage avait déterminé cette Princesse à
» faire représenter dans la seconde galle-
» rie, les événemens du règne de son Au-
» guste époux; mais les troubles surve-
» nus

» venus en France empêchèrent l'exécution de ce projet ; néanmoins il nous reste heureusement les esquisses que *Rubens* en avait faites par l'ordre de la Reine. Ce Peintre fit dans le même temps le portrait de cette Princesse.

» L'Infante Isabelle voulut bien lui confier une négociation secrète auprès du Roi d'Espagne. Il eut plusieurs conférences avec Sa Majesté, qui le fit traiter avec la plus grande distinction, & loger au Palais de l'Escorial, où les tableaux d'Italie fixèrent toute son attention. Il copia, pendant son séjour, les ouvrages du Titien. Quelque temps après le Duc d'Olivarez chargea *Rubens* de commissions secrètes, & lui donna de la part du Roi un diamant d'un grand prix, six beaux chevaux, & la Charge de Secrétaire du Conseil privé, avec le Brevet de la survivance de cette Charge pour son fils.

» De retour en Flandre, il fut chargé par l'Infante Isabelle d'une autre commission particulière pour la Hollande.

» Le Duc d'Olivarez fit entendre au Roi d'Espagne que *Rubens* étoit propre à traiter des conditions de la paix

D

74 MERCURE DE FRANCE.

» avec le Roi d'Angleterre , par l'amitié
 » qui régnait entre lui & le Duc de
 » Buckingham ; il passa à cette Cour , &
 » trouva le moyen de réussir dans sa com-
 » mission. Le Roi d'Angleterre , à qui
 » sa négociation avait été très-agréable ,
 » le décora, dans le Parlement, du Cordon
 » de son Ordre & d'un riche diamant. Il
 » lui donna la même épée avec laquelle il
 » avoit fait la cérémonie, & joignit à cette
 » marque de distinction le présent d'un
 » service complet de vaisselle d'argent ,
 » de la valeur de 12000 florins, Pendant
 » son séjour à cette Cour , malgré les
 » occupations indispensables de sa négo-
 » ciation , il ne négligea pas la peinture ;
 » il fit nombre de plafonds pour Witchal,
 » où il représenta l'histoire & l'apothéose
 » de Jacques I , & plusieurs tableaux
 » particuliers qu'il ne put refuser à la sol-
 » licitation de ses amis.

» *Rubens* de retour dans sa Patrie , au
 » milieu des honneurs & des richesses ,
 » fatigué par ses nombreux travaux , sen-
 » tit de bonne heure les infirmités de la
 » vieillesse , & finit ses jours à Anvers
 » en 1640 , âgé de 63 ans , également
 » regretté des Souverains qu'il avoit ser-
 » vis , des Artistes , dont il étoit le père,

„ l'ami & le bienfaiteur , ayant rassem-
 „ blé & formé dans sa nombreuse école
 „ tous ceux dont les commencemens an-
 „ nonçoient des dispositions pour la
 „ peinture.

„ *Rubens* a écrit plusieurs ouvrages en
 „ latin , les uns sur les règles de son art ,
 „ d'autres sur le costume des anciens.
 „ Il parlait & écrivait sept sortes de lan-
 „ gues différentes. Il joignait l'étendue
 „ du génie aux plus vastes connoissances
 „ dans l'histoire. Il fut , avec une imagi-
 „ nation aussi juste que brillante , unir
 „ l'allégorie à la fable.

„ On ne peut trop admirer dans ses
 „ compositions , l'industrie avec laquelle
 „ il a lié & distribué ses groupes ; il en
 „ a varié les attitudes , & les a rendues ,
 „ quoique contrastées , aussi simples que
 „ naturelles. Exact dans les expressions ,
 „ noble dans ses caractères , il a donné
 „ de la grandeur & de la dignité à ses
 „ personnages , suivant leur qualité & leur
 „ caractère. S'il a quelquefois manqué
 „ au choix de la plus belle nature , & à
 „ une exacte correction , il y a été en-
 „ traîné par le goût de son Pays ; & mal-
 „ gré ses études , il n'a pu entièrement
 „ le surmonter. Son coloris , qui a toujours

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

„ fait la principale partie de son talent, l'a
 „ distingué & élevé au-dessus de tous les
 „ Artistes. On ne peut s'empêcher d'ad-
 „ mirer la fraîcheur de ses carnations, la
 „ beauté de ses teintes, où il semble
 „ que l'on apperçoive la circulation du
 „ sang, à travers l'épiderme. Il savait
 „ donner la vie à ses ouvrages, par sa
 „ touche animée & pleine de feu; une
 „ fonte douce & légère sans altérer ses
 „ couleurs, en conserve tout l'éclat & la
 „ vivacité,

„ Ses draperies sont convenables aux
 „ sujets; les étoffes sont jetées avec art
 „ & sans affectation, les plis en sont
 „ amples, & l'œil néanmoins y dessine
 „ aisément le nud. On y reconnaît dis-
 „ tinctement la soie & la laine. Le bro-
 „ card d'or & les pierreries y font autant
 „ d'effet qu'il est possible à la peinture
 „ d'en donner à leur éclat naturel.

„ Tous ces talens réunis, qui distin-
 „ guaient si particulièrement *Rubens* dans
 „ les grands sujets d'histoire, ne lui
 „ avaient point fait négliger le portrait;
 „ il y excellait aussi bien que dans le
 „ paysage, les animaux, les fleurs & les
 „ fruits.

„ Les ouvrages de ce célèbre Artiste

„ sont en si grand nombre , qu'à peine
 „ peuvent-ils être connus. La Flandre ,
 „ l'Italie & la France en sont remplis.
 „ Anvers, sa Patrie , renferme nombre
 „ de ses chefs-d'œuvres , entre lesquels
 „ sont un crucifiement , & une descente
 „ de croix , qui fixent toujours l'admira-
 „ tion des étrangers & des amateurs.

„ La ville de Paris possède le plus
 „ grand objet de la gloire de cet Artiste ,
 „ dans la nombreuse suite de la gallerie
 „ du Luxembourg , composée de 24
 „ tableaux , représentans les principaux
 „ événemens de l'histoire de Marie de
 „ Médicis. Les plus considérables sont le
 „ couronnement de la Reine , l'apothéose
 „ d'Henri IV , & son gouvernement pen-
 „ dant la régence. Un de ceux pour lequel
 „ on a toujours paru prendre un inté-
 „ rêt particulier , c'est la naissance de
 „ Louis XIII , où l'on admire sur le
 „ visage de cette Princesse , la double ex-
 „ pression de la joie qu'elle ressent d'avoir
 „ donné le jour à un Dauphin de France ,
 „ & celle des douleurs indispensables des
 „ suites de l'enfantement.

„ Ses tableaux sont trop connus pour
 „ qu'il soit besoin d'en répéter les éloges ,
 „ tous répondant aux grands talens & à

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

» la juste réputation que ce grand Artiste
» a si justement méritée.

» *Antoine Vandick*, né à Anvers en
» 1599, eut pour premier maître Van-
» Balen, bon Peintre Flamand, & ne
» tarda guères à le surpasser.

» *Rubens* le reçut ensuite dans son
» école, & connut si bien la supériorité
» de *Vandick* sur tous ses autres élèves,
» qu'il ne se faisait point de difficulté de
» lui faire terminer des tableaux qu'il
» n'avoit fait qu'ébaucher, & de lui en
» faire recommencer d'autres qu'il re-
» touchait. Mais le bruit s'étant répandu
» que *Vandick* faisoit la plus grande par-
» tie des ouvrages de son maître, *Ru-*
» bens détermina le jeune Artiste à quit-
» ter son école, en lui faisant néanmoins
» présent de deux de ses meilleurs ta-
» bleaux, & du plus beau cheval de son
» écurie.

» Le genre du portrait auquel Van-
» dick se livra, lui fournit beaucoup
» d'occupation. Rubens lui ayant con-
» seillé d'aller en Italie, il entreprit ce
» voyage à l'âge de 20 ans. Il resta long-
» temps à Venise pour y étudier les ou-
» vrages du Titien & de Paul Véronèse.
» Il passa ensuite à Gênes, où il fut ex-

» très-occupé ; de-là il se rendit à
 » Rome ; mais les Peintres de son pays
 » qui y étaient alors furent jaloux de son
 » mérite , & s'efforcèrent de décrier ses
 » ouvrages ; c'est ce qui le détermina à
 » quitter cette Ville pour retourner à
 » Gênes & ensuite en Flandre, où l'amour
 » de la Patrie le ramena. Le premier
 » tableau que l'on vit de lui dans ce pays,
 » fit connaître combien l'Italie l'avait
 » perfectionné. Son goût s'était épuré ;
 » il employait plus d'art , & terminait
 » davantage ses productions. Bientôt sa
 » réputation égala ses talens , *Vandick*
 » fut surnommé le *Prince de la peinture* ,
 » particulièrement dans le genre du por-
 » trait. Les grâces , l'expression , la fi-
 » nesse , une touche légère & spirituelle ,
 » un pinceau plus coulant & plus fondu
 » que celui de son maître , des teintes
 » transparentes , & qui semblaient laisser
 » appercevoir dans ses clairs le mouve-
 » ment du sang , le firent regarder comme
 » supérieur à tous ceux qui s'étoient exer-
 » cés dans ce genre de peinture , aucun
 » n'ayant dessiné les têtes , & particulié-
 » rement les yeux , avec autant d'esprit ,
 » de finesse & de vérité. Ses ajustemens
 » sont grands & nobles ; il rend parfai-

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

» tement la diversité des étoffes. Ses
» draperies sont légères, vraies & faites
» avec une facilité qui annonce un Ar-
» tiste supérieur à ces détails. Ses attitu-
» des régulières & conformes au sujet
» qu'il traitait, font reconnaître dans tous
» ses ouvrages les mêmes principes qu'il
» avait retenus de Rubens; mais quoi-
» qu'il n'y mit pas autant de feu & de
» chaleur que lui, il n'en étoit pas moins
» propre aux grandes compositions,
» comme il l'a prouvé par plusieurs ta-
» bleaux que l'on admire dans les Eglises
» de Flandre, dans les galeries & les
» plus beaux cabinets des Souverains de
» l'Europe. On vante surtout son Béli-
» faire.

» Il avoit voyagé en France & en An-
» gleterre, avant que ses talens fussent
» assez connus; il avoit eu même l'espé-
» rance de peindre la grande galerie du
» Louvre, pour laquelle on avoit aussi
» fait venir Poussin.

» Charles I, Roi d'Angleterre, en-
» tendant vanter le mérite de cet Artiste,
» eut regret de l'avoir si peu connu, lors-
» qu'il vint à Londres. Il lui fit faire des
» propositions par le Chevalier Digby,
» qui l'engagea à faire un second voyage

» dans ce pays. Le Roi le fit Chevalier
 » du Bain , lui fit présent de son portrait
 » enrichi de diamans , avec une chaîne
 » d'or , lui donna une pension considé-
 » rable & un logement. Ce Prince venait
 » souvent le voir , s'asseyait auprès de
 » lui , & l'honorait d'une amitié singu-
 » lière, Toute la Cour voulant l'imiter ,
 » les Dames & les plus grands Seigneurs
 » se disputaient le plaisir de lui faire des
 » présens.

» Il était dans l'usage de commencer
 » ses portraits le matin , & de les finir
 » dans la même journée ; il retenait les
 » personnes à dîner , & après il les retou-
 » chait , & donnait à ses élèves à terminer
 » ses ajustemens , & les draperies sur ses
 » dessins.

» *Vandick* eût fait une fortune confi-
 » dérable , si la grande dépense de sa
 » table & de ses équipages , & même un
 » nombre de musiciens qu'il tenait au-
 » tour de lui , n'eût absorbé la plus grande
 » partie de ce que lui produisait la pein-
 » ture. Il eut outre cela le malheur de se
 » laisser séduire par les vaines recherches
 » de l'alchimie ; ce qui ne contribua pas
 » peu à l'épuisement de sa fortune. Il
 » répondit un jour au Roi, qui s'informoit

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

» de l'état de ses finances, *qu'un Artiste*
» *qui tient table pour ses amis, & qui a sa*
» *bourse ouverte pour ses maîtresses, ne sent*
» *que trop souvent le vuide de son coffre-*
» *fort.*

» Ce grand homme mourut à Londres
» en 1641, âgé de 42 ans.

Les Hollandais, peuples flegmatiques & laborieux, incapables de distraction dans ce qui les mène à leur but, amateurs dès l'enfance de la plus excessive propreté, ont eu des Peintres dont les ouvrages ont participé de toutes ces qualités originelles.

Leur mérite le plus éminent, est ce travail opiniâtre qui leur a fait rechercher avec une patience infatigable tous les moyens que l'art emploie pour tromper les yeux & les ravir par la magie du clair-obscur.

Mais sans noblesse, sans dignité, sans finesse, ils ont ignoré le grand secret de remuer l'ame, & de mettre en ressort les passions.

Ce sont des défauts sans doute; cependant on les oublie en voyant un tableau de Rembran.

» *Paul Rembran Van-Rin*, fils d'un
» *Meunier*, naquit en 1606, dans un

» village sur le bras du Rhin qui va à
 » Leyde. Il eut pour maître Jacob Vauz-
 » wanenburg, & fit des progrès éton-
 » nans sous lui. Il passa ensuite six mois
 » à Amsterdam, chez Pierre Alsteman,
 » Peintre d'histoire assez estimé, & au-
 » tant chez Jean Pinas; mais il se fraya
 » une route toute différente de celle des
 » Artistes de son pays. Frappé de tout ce
 » qu'il voyoit, il devint grand Coloriste
 » & grand Peintre, sans se mettre fort
 » en peine du beau idéal, & de la cor-
 » rection du dessin. Il se mocquoit même
 » de ceux qui s'appliquaient à l'étude des
 » statues Grecques & Romaines, & des
 » grands-Maîtres d'Italie.

» La manière de ce Peintre est bien
 » différente de celle des Artistes de son
 » pays. Ses tableaux, touchés avec force
 » & peu agréables à regarder de près,
 » sont soutenus par un coloris vigoureux
 » & un ton suave qui leur donne autant
 » de relief que de vérité. On lui repro-
 » che d'avoir mis des fonds noirs à ses
 » tableaux, pour éviter les défauts de
 » perspective, dont il n'avait jamais
 » voulu étudier les principes. Il était
 » peu correct & singulier dans ses pen-
 » sées; mais toujours original, suivant

84 MERCURE DE FRANCE.

» une route particulière qui lui était pro-
» pre , & qu'il ne devait qu'à la nature &
» à son génie.

» Ses compositions sont aussi simples
» que vraies , & caractérisent singulière-
» ment bien les scènes qu'il a voulu re-
» présenter. Chaque figure concourt à
» l'action principale , autant par son
» attitude que par son expression. Il fut
» par quelques uns nommé le Roi du co-
» loris ; il aurait dû l'être encore plutôt du
» clair-obscur ; personne n'ayant entendu
» aussi bien que lui cette magie , qui
» doit être regardée comme une des pre-
» mières parties de la peinture.

» *Rembran* cherchait avec scrupule
» l'imitation de la nature, sans vouloir en
» aucune façon l'embellir. Peu de Peintres
» se sont mieux pénétrés que lui de tout
» ce qu'un sujet peut fournir de vrai &
» d'intéressant. *Rembran* excelloit dans
» le portrait ; les sujets d'histoire qui
» sont sortis de son pinceau sont quel-
» que fois inférieurs à ses portraits , étant
» trop simples , & souvent traités avec
» bassesse ; mais ses têtes de vieillards le
» font toujours admirer.

» Ses premiers ouvrages furent plus
» terminés que les derniers. L'amour

» du gain, & le desir de satisfaire tous
 » ceux qui voulaient avoir de ses ta-
 » bleaux, lui fit prendre une manière ex-
 » péditive, qui les rendit alors plus nom-
 » breux & moins précieux.

» Amsterdam perdit ce grand Peintre
 » en 1674, âgé de 68 ans. Rembran a
 » beaucoup gravé, & ses estampes font
 » autant d'honneur à sa mémoire que ses
 » tableaux.

» *Gerard Dow* fut le plus célèbre de ses
 » disciples. *Philippe Wouwermans*, qui
 » doit être regardé comme un des pre-
 » miers Maîtres de l'école Hollandoise,
 » né à Harlem en 1620, apprit les prin-
 » cipes de son art de Jean Winauts,
 » Peintre célèbre de la même Ville. Il
 » prit toute la manière de son Maître;
 » mais il le surpassa dans le dessin.

» *Wouwermans* a su se choisir un
 » genre qu'il ne dût qu'à lui seul, &
 » & qui lui devint particulier. Il prit ses
 » sujets dans une classe au-dessus de celle
 » qu'adoptaient ses contemporains Hol-
 » landais. Il fit des altes, des chasses &
 » des foires. Il les ornait de figures riche-
 » ment habillées, représentant de grands
 » Seigneurs & des Dames de distinction,
 » auxquelles il donnoit autant de grâces

26 MERCURE DE FRANCE.

» dans les attitudes, que de finesse dans
» l'expression & dans le caractère des
» têtes.

» Comme il peignoit les chevaux
» mieux qu'aucun Peintre de son temps,
» il en a fait l'objet principal de ses ta-
» bleaux, sans que les figures qui les
» accompagnent en paraissent moins ter-
» minées. Son génie facile lui faisait éga-
» lement imaginer les plus grandes com-
» positions. On voit de lui des marches
» d'armées, des campemens, & princi-
» palement des batailles, où l'imagina-
» tion la plus vive exprime tout le feu,
» dont ces scènes sont susceptibles. La cou-
» leur de Wouwermans est claire, légère
» & transparente; son pinceau, pour
» parler en termes de l'art, est flou &
» moëlleux, & rend parfaitement le lui-
» sant des étoffes, & celui du poil des
» animaux. La plus grande partie des
» scènes de ses tableaux, se passe dans
» des payfages qu'il a toujours su rendre
» intéressans par le choix des sites, & par
» la variété des fabriques, aussi ingé-
» nieuses que nécessaires à l'effet général
» de ses compositions. On distingue dans
» ce Maître deux manières; la première
» est d'une plus belle couleur que la se-

» conde, à laquelle on reproche d'être un
 » peu grise & médiocrement colorée. Il
 » mourut à Harlem en 1668, à l'âge de
 » 68 ans.

» Harlem fut aussi la Patrie de *Nicolas*
 » *Berghem*, né en 1624. Après avoir reçu
 » les premières leçons de son père, Pierre
 » Van-Haerlem, Peintre médiocre, il entra
 » successivement chez Van Goyen, Ni-
 » colas Mojaert, Pierre Grelber, Jean Wils
 » enfin chez Jean-Baptiste Veeninx.
 » Assidu au travail, *Berghem* se fit une
 » manière aussi expéditive que facile; ses
 » ouvrages sont de la plus belle exécu-
 » tion, & d'une couleur fraîche & trans-
 » parente. On trouve autant de variété
 » dans ses compositions, que d'intelli-
 » gence & de goût dans l'exécution.
 » Chaque chose est caractérisée par une
 » touche ferme & spirituelle, qui lui est
 » propre. Ce Maître a excellé dans le
 » paysage. Il faisoit avec finesse le ca-
 » ractère propre de chaque animal, &
 » particulièrement celui des vaches &
 » des chevres qu'il a rendues plus par-
 » faitement qu'aucun autre Artiste.

» Ses tableaux sont considérés, à juste
 » titre, comme les premiers & les mo-
 » dèles de ce genre de peinture.

88 MERCURE DE FRANCE.

» Il travailla long-temps dans le Châ-
» teau de Bentheim, dont l'agréable si-
» tuation, ainsi que les environs, ont
» souvent servi à orner les fonds de ses
» tableaux.

» Berghem mourut à Harlem en 1683,
» âgé de près de 60 ans.

L'école Françoisse termine cet ouvrage,
& doit terminer cet article. La souplesse
du génie des François les a rendus pro-
pres à l'imitation, & capables de se plier
à tous les genres.

La gaieté & les grâces qui, chez eux,
sont en quelque sorte des qualités terri-
toriales, semblent avoir déterminé leur
goût vers les sujets agréables.

Ils ont néanmoins traité l'histoire avec
une gravité bien propre à démentir le carac-
tère de frivolité qu'on a lieu de repro-
cher à la nation en général, & ils ont
fait voir que l'éducation de l'Artiste peut
quelquefois effacer les impressions de la
nature & de l'exemple.

En considérant les ouvrages de le
Sueur & ceux de le Brun, on est tenté
de croire que les bords du Tybre, ou
les rives de l'Arno leur ont donné la
naissance.

Les Peintres Français rassemblent assez

généralement les qualités qui distinguent ceux des autres nations ; leur dessin est correct , leur coloris est vigoureux.

Ils ont une ardeur & une fécondité qui afflurent à l'école Française une réputation durable, tandis que les autres écoles paraissent décheoir de l'estime qu'elles s'étaient universellement acquise.

On place ordinairement le Pouffin à la tête de l'école Française.

» Nicolas Pouffin , d'une famille noble , mais appauvrie par les services militaires , naquit à Andeli en 1594. » Il vint étudier à Paris sous différents Maîtres , auxquels il dû moins ses premiers succès qu'à son heureux génie , » & aux dispositions qu'il avait reçues de la nature. Il s'occupa long-temps à la » géométrie , à l'architecture , à la perspective & à l'anatomie.

» Le desir de se perfectionner le conduisit à Rome. Entre tous les Maîtres Italiens qu'il se proposa pour modèle , » le Dominicain fut celui qui le fixa davantage, quoiqu'il cherchât néanmoins » à réunir ce qu'il trouvait de plus beau dans les autres grands Artistes. Son heureux discernement en fut faire un si » bon usage , qu'il mérita d'être appelé

90 MERCURE DE FRANCE.

» par les Savans , le Peintre des gens d'es-
» prit , & les Italiens le nommèrent le
» Raphaël des Français.

» *Le Poussin* , en Artiste sublime anno-
» blissait, par la grandeur de ses idées, tou-
» tes ses compositions , & les traitait
» toujours avec dignité. Son génie élevé
» se portait naturellement à choisir les
» sujets héroïques les plus pathétiques &
» les plus susceptibles de sentiment &
» d'expression. Il réunissait l'imagination
» la plus poétique à la connaissance la plus
» exacte de l'histoire. Un jugement solide
» éclairait & dirigeait ses travaux , ayant
» toujours eu pour maxime de méditer
» long-temps avant d'exécuter.

» Le Cardinal de Richelieu engagea
» Louis XIII à faire venir le *Poussin* à
» Paris , pour peindre la gallerie du Lou-
» vre. Il s'y rendit en 1640. Le Roi lui
» fit un accueil très gracieux , & lui
» donna peu de temps après la qualité de
» son premier Peintre , avec une pension
» de trois mille livres , & son logement
» au Louvre ; mais les tracasseries qu'il
» éprouva par la jalousie des Artistes mé-
» diocres , lui firent regretter le séjour
» de Rome , où il retourna en 1642 ,
» après avoir fait pour le cabinet du

» Roi, un plafond représentant le temps
 » qui fait triompher la vérité.

» Personne n'a plus examiné que *le*
 » *Poussin* les différens effets de la nature,
 » n'a mieux senti & exprimé les pas-
 » sions, les sentimens & les mouvemens
 » de l'ame, ni plus sçavamment disposé
 » les scènes de ses tableaux. Fidèle ob-
 » servateur du costume des anciens, il
 » en a fidèlement représenté les mœurs
 » & les usages, & il a su faire dis-
 » tinguer les différentes nations qui ont
 » ont été l'objet de son pinceau.

» L'étude particulière qu'il a fait des
 » figures & des bas-reliefs antiques, en
 » lui acquérant un dessin très-correct &
 » de beaux contours, lui en a donné le
 » caractère & la sévérité. Plus appliqué
 » à cette première partie de la peinture
 » qu'à celle du coloris, ses ouvrages se
 » sont quelquefois sentis de cette préfé-
 » rence, quoique souvent ils puissent
 » être comparés à ceux des meilleurs co-
 » loristes.

» Il dispoisoit chacune de ses compo-
 » sitions avec de petites figures qu'il
 » modelait & qu'il drapait, & ensuite il
 » les réunissoit ensemble, pour en ob-
 » server le clair-obscur. Lorsque la

92 MERCURE DE FRANCE.

» scène étoit intérieure , il avait soin de
» les couvrir, & de ne laisser entrer la
» lumière que par les ouvertures qu'il
» croyait convenables à leur effet. Les
» fonds de ses tableaux étaient ornés par
» une architecture noble , ou par de
» riches paysages qu'il a toujours faits
» avec une supériorité qui le distingue
» entre les plus excellens artistes de ce
» genre. Personne n'a donné plus de
» grandeur à ses sites, & de noblesse à
» ses fabriques; ce qui a fait dire qu'elles
» représentaient les temps héroïques,
» comme celles du Titien représentaient
» les siècles gothiques.

» La réputation de ce savant Peintre
» le fit choisir pour faire un tableau dans
» l'Eglise de Saint-Pierre de Rome , où
» il a représenté le martyr de St. Erasme,
» d'une manière digne de lui.

» Ce grand Artiste mourut à Rome
en 1663 , âgé de 69 ans.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter
sur *Claude le Lorrain* , & *Sébastien Bour-*
don; mais nous nous hâtons de parler
d'*Eustache le Sueur* , l'un des grands
Maîtres de l'école Française , né à Paris
en 1617.

» Ses parens qui découvrirent ses heu-

» reuses dispositions, les fécondèrent au-
 » tant qu'il leur fut possible, & le placè-
 » rent dans la célèbre école de Simon
 » Vouet. Né pour parvenir au rang le
 » plus distingué de son art, il ne tarda
 » pas à devenir l'émule de son Maître,
 » & à partager avec lui les entreprises
 » qui se présentoient alors. Il commença
 » par huit grands tableaux, destinés à être
 » exécutés en tapisseries, dont les sujets
 » étaient tirés des songes de Polyphile.
 » Ce premier ouvrage fit connaître l'éten-
 » due de son génie & la sagesse de ses
 » compositions. Il lui procura successive-
 » ment des ouvrages considérables, & le
 » fit nommer Peintre de la Reine-mère,
 » qui le chargea de faire les tableaux du
 » Cloître des Chartreux, ouvrage im-
 » mortel, & qui a mérité à cet Artiste,
 » l'avantage d'être comparé à Raphaël.
 » Quoique tous ces tableaux ne soient
 » pas entièrement peints par lui, leur
 » nombre étant trop considérable pour
 » qu'il ait pû les faire seul, ils sont tous
 » exécutés sur ses dessins; avantage ce-
 » pendant qui ne peut les mettre en com-
 » paraison avec ceux qui sont absolument
 » de sa main, entre lesquels on remar-
 » que particulièrement le septième, le

94 MERCURE DE FRANCE.

» treizième, & la mort de St. Bruno,
» dont l'expression & le pathétique font
» passer, à juste titre, ce morceau pour
» une des plus belles productions de la
» peinture.

» Lors de la création de l'Académie,
» il fut nommé un des douze anciens de
» cette Compagnie, & choisi pour pein-
» dre un des tableaux que les Orfèvres
» présentaient tous les ans à l'Eglise de
» Paris; celui qu'il fit, est St. Paul prê-
» chant & convertissant à Ephèse les
» Gentils, qu'il porte à brûler leurs
» livres.

» On voit aux Capucins de la rue
» St. Honoré, un Christ expirant sur la
» croix.

» L'Eglise de St. Gervais possède plu-
» sieurs de ses ouvrages. On y voit une
» descente de croix, un portement de
» croix, deux sujets aux vitrages, repré-
» sentans le martyre des Patrons de cette
» Paroisse, peints sur ses dessins par
» Perrin, & les mêmes martyrs conduits
» devant le Proconsul pour adorer les
» Idoles. Ce morceau est celui de ce
» Maître, où l'on reconnaît plus parti-
» culièrement qu'il a imité l'école Ro-
» maine, & sur-tout Raphaël.

» Au petit Séminaire de St. Sulpice ,
 » il y a une présentation au Temple ,
 » qu'on regarde comme un de ses plus
 » beaux ouvrages.

» Dans la salle des Maîtres de St. Luc ,
 » on voit encore un beau tableau de le
 » *Sueur*, représentant St. Paul entouré
 » de plusieurs malades , & guérissant un
 » possédé.

» Dans le plafond de la troisième
 » chambre de la Cour des Aides de Paris ,
 » cet Artiste a peint quatre bas-reliefs ;
 » l'un est le jugement de la femme adul-
 » tère, celui de Susanne & des deux vieil-
 » lards, le jugement de Salomon & l'aveu-
 » gle de Jéricho.

» Exact observateur du costume & des
 » actions des hommes, il sut rendre non-
 » seulement les effets extérieurs , mais
 » exprimer aussi les plus secrets mouve-
 » mens de l'ame.

» *Le Sueur*, rempli de la noblesse &
 » de la grandeur de son art, s'était pé-
 » ntré du beau idéal, de cette perfec-
 » tion dont la nature présente rarement
 » les exemples, & que l'on remarque
 » dans les statues antiques, Les Auteurs
 » de ces chefs-d'œuvres, par un choix
 » judicieux, rassemblaient les parties des

96 MERCURE DE FRANCE.

» corps les mieux formés , pour produire
» par cette heureuse réunion un ensemble
» digne de caractériser la majesté des
» Dieux & des Héros.

» Sans avoir vu l'Italie , & les fameux
» exemples de l'antiquité , il se forma
» sur les grands modèles. Il semblait que
» Raphaël eût été son Maître , & lui eût
» montré le chemin par lequel il est par-
» venu au suprême degré de son art. En
» effet , quoiqu'il n'ait point été son
» élève , aucun Artiste n'a plus approché
» de sa manière ; soit par le jet & les
» plis de ses draperies , par le caractère
» de ses têtes & par leurs expressions ,
» soit par la disposition de ses figures &
» l'ensemble de ses compositions.

» Son coloris est clair & lumineux ;
» ses teintes bien fondues , & la touche
» de son pinceau ferme & variée , selon
» la forme & le caractère particulier de
» chaque objet. Il savait orner ses fonds
» de beaux paysages , & de morceaux
» d'une architecture aussi correcte que bien
» imaginée. La perspective linéale &
» aérienne est dans tous ses ouvrages
» exactement observée. Aucune partie
» de la peinture n'aurait échappé à cet
» habile Artiste , s'il avait pu joindre le
» coloris

» coloris de l'école Vénitienne ou Fla-
 » mande, à toutes les autres parties qu'il
 » possédoit au suprême degré.

» La France perdit ce grand Artiste
 » en 1655, à l'âge de 38 ans.

» *Charles le Brun*, l'un des excellens
 » Peintres Français, naquit à Paris en
 » 1619. La vue des ouvrages de son
 » père qui était Sculpteur, lui inspira
 » dès l'enfance une forte inclination pour
 » le dessin.

» Le Chancelier Séguier, protecteur
 » des arts, le plaça à 11 ans dans l'école
 » de Simon Vouet, qu'il surprit par la
 » rapidité de ses progrès. A 12 ans il fit
 » le portrait de son aïeul. On voit dans
 » la collection du Palais Royal, deux
 » tableaux qu'il peignit dans sa quinz-
 » zième année; l'un représente Hercule
 » domptant les chevaux de Diomède,
 » l'autre, le même héros vêtu en sacri-
 » ficateur.

» Il copia à Fontainebleau plusieurs ta-
 » bleaux de la collection du Roi, &
 » entre autres la sainte famille de Raphaël,
 » dont M. le Chancelier fut si satisfait,
 » qu'il l'envoya en Italie, & le mit en
 » pension chez l'illustre Poussin, où il
 » se fixa pendant six années.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» Ce ſçavant Peintre l'imita dans les
» plus ſecrets myſtères de ſon art. Le
» Brun ſeul ſut ſi bien profiter de ſes
» leçons , qu'il fit , pendant ſon ſéjour à
» Rome , pluſieurs tableaux dans le goût
» du Pouſſin , dont quelques uns paſſèrent
» pour être de la main de ce grand Ar-
» tiſte.

» Le Brun , de retour à Paris en 1648 , fit
» conſaître par pluſieurs grands tableaux
» qu'il expoſa en public , combien il
» s'étoit perfectionné dans ſon voyage
» d'Italie. La conſidération & l'eſtime
» générale qu'il s'étoit acquiſe à la Cour ,
» lui firent obtenir les Privilèges de l'Aca-
» démie Royale de peinture , & contri-
» buèrent à ſon établifſement. Le Brun
» en fut élu le premier Directeur.

» Louis le Grand , dont l'hiſtoire ne
» pouvoit être confiée qu'aux mains du
» plus ſçavant Artiſte , choiſit le Brun ,
» & le chargea de repréſenter les princi-
» paux événemens de ſon règne : une
» diſtinction ſi flatteuſe éleva ſon génie ,
» & le rendit digne de ce noble choix ,
» Sous d'ingénieuſes allégories il fut réu-
» nir la fable à l'hiſtoire , & par cet af-
» ſemblage heureux , former une ſorte
» de poëme épique , des actions glorieuſes

» ses de ce grand Monarque , dont il a
» enrichi la superbe galerie de Ver-
» sailles.

» Le Roi connoissant les talens de
» *le Brun* propres à traiter les plus grands
» sujets , le chargea d'orner la galerie du
» Louvre des plus beaux traits de l'his-
» toire d'Alexandre. Un heureux succès
» ayant couronné cette grande entreprise,
» ce Monarque annoblit le Brun ; le
» nomma son premier Peintre , & lui
» donna son portrait enrichi de diamans,
» avec un logement & une pension con-
» sidérable.

» Personne n'a plus parfaitement pos-
» sédé la poétique de son art , que
» *Charles le Brun*. Une étude suivie de
» l'histoire , de l'allégorie & de la fable,
» jointe à une recherche exacte du cos-
» tume des anciens & des différentes
» nations, lui méritèrent , à juste titre, la
» réputation d'un des plus grands Pein-
» tres de l'école Française.

» Les statues antiques , autant que les
» ouvrages de Raphaël , de Michel-Ange ,
» & des Carraches , furent les sources où
» il puisa les profondes connaissances
» qu'il avait acquises dans le dessin , &
» dirigèrent cette intelligence avec la-

Eij

400 MERCURE DE FRANCE.

» quelle il sut joindre la vérité & la
» simplicité de la nature, à la grandeur
» & à la majesté que l'on trouve dans
» les monumens de la Grèce & de Rome.
» La fécondité de son génie, éclairée par
» ses lumières littéraires, produisit ces
» superbes & riches compositions, où
» l'on reconnoît le grand Poète autant que
» le grand Peintre.

» Toujours attentif à mériter de nou-
» veaux suffrages, il ne négligeait rien
» de ce qui pouvait les lui faire accorder ;
» soigneux dans les moindres parties de son
» art, autant que dans les principales, il
» en étudiait tous les détails, dessinant
» toutes ses figures sur le naturel, pour
» en assurer la correction & l'ensemble,
» avant de les draper & de les habiller.

» Quoique très-grand admirateur de
» l'école Romaine, *le Brun* parut s'atta-
» cher au Carrache, & imiter sa manière,
» autant dans la couleur ferme & vigou-
» reuse, que dans le caractère du dessin.
» Heureux s'il avait pu, par un plus long
» séjour à Venise, réunir à tous ses ta-
» lens les beautés & la fraîcheur du coloris
» de cette fameuse école.

» Après de long travaux, toujours cou-
» ronnés, la France perdit ce grand Pein-

« tre en 1690, âgé de 71 ans. Il fut in-
 « humé à St. Nicolas du Chardonnet ,
 « dans une chapelle qu'il avait conf-
 « truite , où sa veuve fit élever un tom-
 « beau , sur lequel est placé son buste , de
 « la main de Coysevaux.

« Ses disciples ont été , son frère , Ga-
 « briel le Brun , Claude Audran , Verdier ,
 « Houasse , Vernansat , Viviani , Charles
 « de la Fosse , & autres.

« Parmi les ouvrages publics de Char-
 « les le Brun , l'on remarque une gloire
 « très-lumineuse, environnée de plusieurs
 « Anges , au-dessus du maître-autel de la
 « Sorbonne. Entre les plus beaux tableaux
 « à Notre-Dame, le martyr de St. Etienne,
 « & celui de St. André , sont extrême-
 « ment distingués , & peuvent être com-
 « parés aux meilleurs ouvrages des pre-
 « miers Peintres d'Italie. Les Carméli-
 « tes de la rue St. Jacques ont dans leur
 « Eglise plusieurs chefs-d'œuvres de ce
 « Maître , premièrement la Madelaine
 « aux pieds du Sauveur , chez Simon le
 « Pharisien : J. C. servi par les Anges
 « dans le désert ; une représentation de
 « Ste. Geneviève ; & dans la chapelle de
 « St. Charles , une Madelaine pénitente ,
 « dans laquelle ce célèbre Artiste s'est sur-

302 MERCURE DE FRANCE.

» passé, autant par la noblesse & la digni-
 » té, que par la force du sentiment &
 » de l'expression. La Paroisse de St. Paul.
 » à Paris, conserve avec soin un tableau.
 » de sa main, qui est connu sous le nom.
 » de *Bénédicté*. La résurrection de J. C.
 » que l'on voit dans l'Eglise du St. Sé-
 » pulchre, rue St. Denis, est encore de
 » ses meilleurs ouvrages. M. Colbert,
 » son protecteur & son ami, est repré-
 » senté à genoux dans ce tableau. Les
 » Capucins du Fauxbourg St. Jacques pos-
 » sèdent dans leur Eglise, une présenta-
 » tion au temple fort estimée. Les Pères
 » de Nazareth, rue du Temple, une an-
 » nonciation. La voûte de la chapelle du
 » Séminaire de St-Sulpice, est regardée
 » comme un de ses plus beaux ouvrages.
 » Elle représente l'Assomption de la Sainte
 » Vierge élevée par les Anges dans la
 » gloire du Père éternel, qui lui tend les
 » bras pour la recevoir. Le Couvent des
 » Religieux des Picpus possède le fameux
 » tableau où Moïse présente aux Is-
 » raélites le serpent d'airain. *Le Brun* a
 » peint pour une des chapelles de Saint-
 » Germain l'Auxerrois, un St. Jacques;
 » un St. Jean dans l'Isle de Pathmos, pour
 » le Collège de Beauvais, & une charité

» personnifiée, pour les Frères de la Cha-
 » rité dans le fauxbourg Saint-Germain.
 » A St. Nicolas du Chardonnet, il a re-
 » présenté St. Charles à genoux, implorant
 » la clémence divine pour la délivrance de
 » la ville de Milan ; le caractère de fer-
 » veur & de piété qui distingue ce grand
 » Saint, est si bien exprimé dans ce ta-
 » bleau, qu'il a toujours été considéré
 » comme un de ses plus beaux ouvrages.
 » Dans la troisième Chambre des Enquê-
 » tes du Parlement de Paris, on voit en-
 » core de ce même Artiste, Suzanne de-
 » vant ses Juges, & le jeune Daniel qui
 » la justifie.

» *Le Brun* a beaucoup travaillé pour
 » différens particuliers à Paris & dans les
 » environs. Il a peint, pour M. Fouquier,
 » Sur Intendant des finances, plusieurs
 » plafonds, & une galerie dans son Châ-
 » teau de Vau-le-Vicomte. Pour le Prési-
 » dent Lambert, l'Apothéose & les travaux
 » d'Hercule dans la voûte de la galerie
 » de son hôtel.

» L'Académie royale de Peinture con-
 » serve un tableau de moyenne gran-
 » deur, représentant la mort de Sé-
 » neque.

» Le plafond de la grande galerie de

E iv

104. MERCURE DE FRANCE.

» Versailles, qui est de ce grand Peintre,
 » représente l'histoire de Louis XIV, de-
 » puis la paix des Pyrenées, jusqu'à celle
 » de Nimégue. Les différens sujets de
 » cette histoire, représentés sous d'ingé-
 » nieuses allégories, sont renfermés dans
 » neuf grands tableaux, & dans dix-huit
 » petits. Cette galerie est terminée aux
 » deux bouts par deux salons connus
 » sous les noms de la guerre & de la paix.
 » Les quatre grands morceaux de l'his-
 » toire d'Alexandre, qui sont dans la ga-
 » lerie d'Apollon, à Paris, & le ta-
 » bleau de la famille de Darius, qui est à
 » Versailles, sont des tableaux générale-
 » ment admirés, sur tout celui de la fa-
 » mille de Darius, où il semble que le
 » *Brun* se soit surpassé dans l'expression &
 » dans la variété des caractères.

» Le grand tableau de *Rorus* sur un
 » éléphant, n'a pas été achevé de sa
 » main. Il n'a aussi que dessiné la bataille,
 » & le triomphe de Constantin. Il a peint
 » un grand portrait de Louis XIV, re-
 » présenté à cheval.

» Il y a encore quatre morceaux de
 » lui au vieux Louvre, dans la galerie
 » d'Apollon, dont nous venons de par-
 » ler; l'un est le triomphe de Neptune &

» d'Amphitrite ; les autres repré-
 » sent le triomphe de Flore, celui de
 » Diane, & le Sommeil avec ses at-
 » tributs.

» On voit encore de *le Brun* une des-
 » cente de croix, dont les figures sont de
 » grandeur naturelle, l'entrée dans Jérusalem, une nativité, St. Michel foudroyant les Anges rebelles, & un portement de croix.

Nous étendrions trop cet article, s'il fallait parler en détail des deux Mignard, des de Troy, des Jouvenet, des Coypel, des Santerre, des l'Argillière, de Nattier & de Rigaud, si renommés dans le portrait ; d'Oudery, de Jean Raoux, de Vateau, de Boucher, des Vanloo, &c. ; mais nous ne pouvons pas nous dispenser de transcrire ici les détails qui regardent le célèbre & malheureux le Moine, l'un de nos Artistes le plus remarquable par ses talens & par les infortunes de sa vie.

» *François le Moine*, né à Paris en
 » 1688, travailla d'abord sous la con-
 » duite de Robert Tournière, son beau-
 » père, ensuite chez Louis Galoche,
 » dont il fut même à profit les leçons,

E v

106 MERCURE DE FRANCE

» & fit connaître ses progrès par le prix
» du dessin qu'il remporta en 1707 ,
» & le grand prix de peinture , en
» 1711.

» Il ne fut point envoyé à Rome, parce que
» l'on fut dans ce temps quelques années
» sans y nommer de Pensionnaires; il
» chercha particulièrement à étudier la
» fraîcheur & les airs de tête du Guide,
» & de Carlo Maratti ; & se proposa pour
» modèle dans ses compositions , Pierre
» de Cortonne & Paul Véronèse.

» Ses talens s'étant développés, il fut
» reçu à l'Académie en 1718. Son tableau
» de réception , qui représente Hercule
» combattant Cacus, est regardé , à juste
» titre , comme un des plus précieux de
» l'Académie , autant pour la finesse du
» dessin , que pour la fraîcheur & la
» beauté du coloris. Le desir de faire pa-
» raître ses talens par quelques grands
» ouvrages , lui fit chercher les occasions
» d'en avoir. Il entreprit de peindre la
» voûte du chœur des Jacobins de la rue
» St Dominique ; Fauxbourg St Germain,
» où il représenta la transfiguration de N.S.
» sur le mont Tabor. Pendant qu'il était
» occupé à cet ouvrage , un ami , grand
» amateur de la peinture , lui proposa le

» voyage d'Italie; il fit autant de progrès
 » dans le peu de temps qu'il y fut, que
 » s'il y eût employé plusieurs années. La
 » supériorité de ses talens le mettait en
 » état de distinguer le mérite particulier
 » de chacun des Maîtres des différentes
 » écoles que l'on admire en ce pays. Il
 » fit pendant le court espace de ce voya-
 » ge, qui dura six mois, deux tableaux,
 » auxquels il travailla dans les Villes où
 » il faisait quelque séjour; l'un repré-
 » sente Vénus descendant dans le bain,
 » soutenue par une des grâces, l'autre
 » Hercule filant pour Omphale.

» Toujours occupé de son art, il ne
 » laissoit échapper aucun instant qui ne
 » lui fût utile. Il dessinait tout ce qui se
 » présentait à ses yeux d'intéressant.
 » Il faisait même arrêter quelquefois
 » sa chaise dans la route, pour saisir
 » des points de vue dont il examinoit les
 » sites.

» De retour en France, il termina le
 » plafond qu'il avait commencé dans le
 » chœur des Jacobins. Cet ouvrage peu
 » chargé de figures, & ne représentant
 » que la scène du mont Tabor, avec quel-
 » ques groupes d'AnGES, produit le plus
 » grand effet par la couleur lumineuse du

Evj

108. MERCURE DE FRANCE.

» ciel, & la légèreté des nuages. Les
» figures y sont dans une action qui ca-
» ractérise parfaitement la dignité du
» sujet.

» En 1727, le Roi ayant ordonné un
» concours à plusieurs Peintres d'histoire
» de l'Académie, *le Moins* choisit la
» continence de Scipion, qui lui fit mé-
» riter le premier prix, quoiqu'il ait été
» partagé avec M. de Troy.

» Il fut élu dans ce temps, par l'Aca-
» démie, Adjoint à Professeur, & chargé
» par M. le Duc d'Antin d'un tableau pour
» le dôme de l'Assomption. Ce morceau
» est un de ceux où ce Maître a le plus
» fait sentir la grande manière qu'il avait
» acquise dans le court espace de son
» voyage d'Italie.

» En 1727, M. le Duc d'Antin le
» chargea encore de faire un tableau pour
» le salon de la Paix, qui termine la
» galerie de Versailles, du côté de l'ap-
» partement de la Reine. Ce morceau
» qui est placé au-dessus de la cheminée,
» & dont les figures sont de grandeur na-
» turelle, représente le Roi donnant une
» branche de laurier à l'Europe, caracté-
» risée par ses attributs. Minerve qui est
» au-dessus, donne ordre à Mercure de

» chasser la Discorde, & de fermer le
 » Temple de la Paix; la Piété présente à
 » l'Europe deux enfans que la Fécondité
 » tient dans ses bras, symbole analogue
 » à la naissance des deux Princesses, filles
 » aînées de Sa Majesté; le devant du
 » tableau est occupé par les génies des
 » arts, enfans de la Paix.

» Au commencement de 1731, »
 » M. Languet, Curé de St Sulpice,
 » changea le *Moins* de peindre la coupole
 » de la chapelle de la Vierge de
 » son Eglise. Il y représenta son As-
 » somption. La Vierge s'élève au Ciel,
 » soutenue sur un nuage, & environ-
 » née d'Anges & de Saints, dont les
 » uns portent ses attributs, & les au-
 » tres forment des concerts de ses louan-
 » ges; St Pierre est du côté droit, &
 » St Sulpice à gauche. Ces beaux group-
 » pes, qui sont composés d'un grand
 » nombre de figures, sont des mieux
 » contrastés, & réunissent tous leurs ac-
 » tions vers le principal objet. D'un au-
 » tre côté sont les pères de l'Eglise &
 » les chefs d'ordres, qui publient les
 » louanges de Marie; & sur un autre,
 » les Vierges qui sont sous la protection,
 » reçoivent des palmes de la main d'un

110 MERCURE DE FRANCE.

» Ange. Le peintre, par une multitude
» de peuple à genoux, qu'il a placée sur
» un des Bords du plafond a voulu repré-
» senter les Paroissiens avec leur Pasteur,
» qui les recommande à la Sainte Vierge;
» les figures de ces groupes sont très-
» belles & très-variées. Ce morceau, qui
» l'occupa pendant trois années, mit le
» comble à sa réputation, & lui mérita
» l'honneur d'être choisi par le Roi pour
» peindre le grand salon de Versailles,
» qu'on nomme aujourd'hui *le salon*
» *d'Hercule*. Le Moine ayant été chargé
» d'y représenter l'apothéose de ce Héros,
» cet Artiste donna l'essor à son génie,
» & fit voir l'assemblage de la plus pré-
» cieuse machine qui se soit faite dans
» ce genre.

» Cette grande & magnifique compo-
» sition, rassemble plus de 140 figures,
» soutenues d'un socle, dans le milieu
» duquel sont placés les principaux tra-
» vaux d'Hercule, représentés par des
» figures peintes en stuc. Tout l'ouvrage est
» distribué en plusieurs groupes.

» Dans la parrie supérieure, Jupiter
» & Junon assis sur leur trône, présen-
» tent à Hébé, Hercule pour être son
» époux. A côté est Bacchus, appuyé sur

» le Dieu Pan, accompagné de deux
 » Sylvains. Amphitrite, Mercure, Vé-
 » nus, avec les trois Grâces & l'Amour,
 » ornent ce groupe. Mars, Vulcain
 » & des génies qui tiennent des armes,
 » forment celui qui lui est opposé. On
 » voit sous le char d'Hercule l'envie, la
 » colère, la haine & la discorde per-
 » sonnifiées & terrassées par ce Héros.
 » Cybèle paraît sur son char, traînée par
 » des lions; Minerve & Cérès, Neptune
 » & Pluton, avec leurs attributs, for-
 » ment un autre groupe. D'un autre
 » côté, Eole, Zéphire & Flore badinent
 » avec des fleurs, tandis que la Rosée
 » verse son urne sur Morphée endormie.
 » Iris s'élève sur l'arc-en-ciel, avec l'Au-
 » rore entourée de quatre étoiles person-
 » nifiées. Apollon avec les muses, dis-
 » tinguées par leurs attributs, occupent
 » la partie opposée à celle de Jupiter. Le
 » temple de mémoire s'élève au-dessus
 » & paraît ouvert; des génies y suspen-
 » dent les médaillons des grands hom-
 » mes. A côté paraît la constellation de
 » Castor & Pollux, au-dessus de Silène,
 » qui conduit une troupe d'enfans & de
 » femmes, formant une fête bachique
 » en l'honneur d'Hercule, tandis que

112 MERCURE DE FRANCE.

» l'Histoire & la Peinture s'occupent
» à éterniser les traits & la vertu des
» Héros.

» En 1736, après quatre années d'un
» travail assidu, cet ouvrage se trouva
» terminé. Il doit être regardé comme le
» plus grand qui soit en Europe, &
» comme un monument éternel des ta-
» lens de son Auteur, ainsi que des pro-
» grès de la peinture en France sous le
» regne de Louis XV.

» La première fois que le Roi vit ce
» salon, il'en parut si content, que pour
» témoigner sa satisfaction à son Auteur,
» il le nomma son premier Peintre, &
» lui accorda une pension de 3500 livres.

» La jalousie de quelques-uns de ses
» confrères, qui cherchaient toutes les
» occasions de le chagriner depuis qu'il
» était premier Peintre, déranger sa santé,
» & alluma en lui une fureur intérieure
» qui paraissait très peu au dehors. Co-
» pendant ses amis s'en apperçurent;
» mais par une condescendance & un mé-
» nagement peu raisonnables, ils n'osè-
» rent assez-tôt en prévenir les funestes
» effets. M. Berger, avec qui il avait été
» en Italie, & qui le voyait tous les
» jours, avait déterminé à passer quel-

« quo temps à la campagne, pour le faire
 « traiter d'une manière convenable à son
 « état. *Le Moine* avait déjà préparé plu-
 « sieurs choses pour son départ, quand il
 « entendit arriver son ami Troublé alors
 « par le sentiment subit de la crainte
 « qu'il avait depuis long temps, qu'on
 « ne cherchât à le faire enfermer, il pré-
 « féra la mort à la perte de sa liberté ;
 « & s'étant frappé de plusieurs coups
 « d'épée, il vint lui même, en expi-
 « rant, ouvrir la porte à M. Berger.
 « Ce fâcheux événement termina sa belle
 « carrière le 4 de Juin 1737, dix mois
 « après qu'il eut été nommé premier
 « Peintre du Roi, ayant alors 49 ans.
 « Ce célèbre Artiste, dont les talens
 « feront toujours honneur à l'école Fran-
 « çaise, réunissoit à la couleur la plus
 « suave & la plus harmonieuse, les grâ-
 « ces & la finesse du dessin, & un pin-
 « ceau tendre & moëlleux, aussi léger
 « que spirituel; ses compositions sont
 « nobles & ingénieuses, & aussi bien
 « imaginées qu'elles sont réfléchies.

Traité théorique sur les maladies épidé-
miques, dans lequel on examine s'il
est possible de les prévoir, & quels

114 MERCURE DE FRANCE.

seroient les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès; par M. le Brun, Docteur en Médecine à Méaux en Brie.

Spes incerta futuri.

VIRE. Æn. Lib. VIII. v. 580.

Volume in-8°. 1776. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire de la Faculté de Médecine, quai des Augustins.

La Faculté de Médecine de Paris, chargée de la distribution d'un prix fondé par M. Cu villiers de Champoyaux, Médecin de Melle en Poitou, avoir proposé l'année dernière, la question suivante: « Savoir s'il est possible de prévoir les » maladies épidémiques, & quels se- » roient les moyens de les prévenir & » d'en arrêter les progrès? » La Com- pagnie a trouvé dans plusieurs des Mé- moires qui lui ont été adressés, des vues sages, des réflexions utiles & des recher- ches précieuses, ce qui lui fait espérer que cet établissement deviendra de plus en plus avantageux aux progrès de l'art & au bien de l'humanité. Le prix a été adjugé dans le mois de Novembre 1772,

au Mémoire que nous venons d'annoncer. Depuis cette époque, l'Auteur a ajouté à son Traité théorique quelques observations relatives à la pratique. Ce bon Mémoire est divisé par paragraphes; la grande question qui en est l'objet, a été traitée d'après les principes les plus lumineux de la physique, de l'observation, de la chimie & de la politique. C'est le jugement qu'en ont porté les Commissaires mêmes de la Faculté, nommés pour examiner le manuscrit.

Lettre de Frère François, Cuisinier du Pape Ganganelli, sur les Lettres de ce Pontife, à un Parisien de ses Amis. Brochure in-12. Prix 12 s. A Paris, chez Monory, Lib. rue & vis-à-vis la Comédie Française.

Comme il n'y a point à Rome de maîtrise, & que chacun peut y exercer, sans payer, le métier qu'il veut, Frère François, depuis la mort du Saint Père, de Cuisinier qu'il étoit, s'est fait Littérateur. « Ces deux professions, ajoute-t-il » au commencement de sa Lettre, ne » sont pas si opposées qu'on le croiroit » bien. Elles exigent également du goût,

116 MERCURE DE FRANCE.

» & l'on retire de l'une & l'autre beau-
» coup de fumée ». Dans la suite de cet
écrit, Frère François, ou celui qui en
prend le nom, répond à quelques objec-
tions faites par ceux qui soutiennent les
Lettres de Clément XIV. supposées; &
se plaint de ce qu'il y a à Paris plus de
contestations à ce sujet, plus de chaleur
dans les esprits qu'il n'y en a jamais eu
dans les cuisines de Ganganelli. Si des
calembours ne sont pas des raisons, on
ne sera pas toujours satisfait des réponses
du Frère François; mais on approuvera du
moins le conseil qu'il donne à ceux qui se
sont intéressés à la lecture de ces Lettres,
d'agir comme celui qui mange d'un bon
plat, sans aller aux enquêtes pour savoir
d'où il vient & comment on l'a fait.

Satires de Perse, traduites en françois,
avec des remarques; par M. Sélis, an-
cien Professeur d'Eloquence, Docteur
aggrégé en la Faculté des Arts de
l'Université de Paris, de l'Académie
des Sciences, Belles-Lettres & Arts
d'Amiens. A Paris, chez Antoine
Fournier, Libr. rue du Hurpoix;
1 vol. in-8°.

• Tous ceux qui ont approfondi l'étude

des Auteurs anciens, connoissent l'obscurité de Perse, & savent que c'est peut-être, de tous les Ecrivains Latins, le plus difficile à bien traduire. Ce n'est pas seulement le tour singulier de son style, remplis d'hellenismes, d'ellipses, de transitions brusques & souvent imperceptibles, de métaphores & d'images recherchées, qui produit l'extrême difficulté qu'on a souvent à l'entendre, & qui a tant rebuté plusieurs de ses Lecteurs; c'est encore l'obscurité volontaire sous laquelle il a pris soin d'envelopper les traits de ses satires qui regardoient Néron, & qui a donné lieu à plusieurs Ecrivains de croire que Perse n'avoit jamais eu ce Prince en vue, opinion que M. Sélis s'attache particulièrement à combattre; c'est encore l'éloignement des temps où il écrivoit, & la licence avec laquelle le texte de son Ouvrage a été traité dans les premières éditions imprimées.

Le nouveau Traducteur examine, dans sa préface, les traductions de Perse qui ont précédé la sienne. Presque toutes ces traductions, au nombre de vingt, étoient très-peu propres à faire bien connoître Perse. On en publia, en 1765, à Berne

118 MERCURE DE FRANCE.

une traduction très élégante ; mais quelqu'un qui ne connoîtroit Perse que par elle , le regarderoit comme un Poëte élégant & fleuri jusqu'à l'affectation. Les idées poëtiques les plus hardies sont mises au ton de la prose : le style a partout de la rondeur , de la facilité , de la grâce même. Ce n'est pas-là Perse.

M. Sélis distingue avec raison la traduction de M. l'Abbé le Monnier , qui parut il y a environ trois ans , & fut justement accueillie. Ce nouveau Traducteur s'étoit attaché à rendre Perse tel qu'il est , en donnant une version exactement littérale. M. Sélis adopte son système , mais avec des modifications ; il reproche à M. le Monnier d'avoir toujours été littéral , pendant que dans bien des endroits , & sur tout dans ceux où le texte est métaphorique , il falloit cesser de l'être sous peine d'être quelquefois inintelligible. M. Sélis s'est attaché à éviter cet écueil ; & ayant ainsi profité habilement des fautes de ceux qui l'ont précédé , paroît enfin avoir saisi par tout le vrai sens de son Auteur. Nous croyons pouvoir assurer , d'après l'examen que nous avons fait de plusieurs endroits , même des plus difficiles , que toute per-

sonne un peu versée dans l'étude des Auteurs Latins, pourra facilement, à l'aide de cette traduction, parvenir à la parfaite intelligence de Perse. Pour mieux convaincre nos Lecteurs de ce que nous avançons, nous allons les mettre à portée de comparer quelques morceaux du texte & de la traduction. Nous commencerons par le Prologue :

*Nec fonte labra prolui caballino,
Nec in bicipiti somniasse Parnasso
Memini, ut repente sic Poeta prodirem.
Heliconiadasque, pallidiamque Pirenen
Illis relinquo, quorum imagines lambunt
Hederae sequaces; ipse semi-Paganus
Ad sacra vaturn carnem affero nostrum.*

*Quis expedit vit psittaco suum Kaipe?
Corvos quis olim concavum salutare,
Picasque docuit nostra verba conari?
Magister artis, ingenique largitor
Venter, negatas artifex sequi voces.
Quod si dolosi spes refulserit nummi,
Corvos poetas, & poetrias picas,
Cantare Pegaseium melos credas.*

« Je ne me suis point abreuvé à la source qu'un cheval a fait jaillir; je

120 MERCURE DE FRANCE.

» ne me souviens pas de m'être endormi
 » sur le mont à double cime, pour me
 » trouver Poète à mon réveil. J'aban-
 » donne & les Habitantes de l'Hélicon
 » & la pâle Déesse de Pirène à ceux dont
 » un lierre flexible caresse les images.
 » Je ne suis qu'un demi Villageois; &
 » pourtant j'ose apporter aussi des vers
 » dans le sanctuaire des Poètes.

» Qui a pu apprendre au perroquet à
 » prononcer facilement *bon jour*; aux
 » corbeaux à dire du fond de leur gosier
 » *enroué je vous salue*; aux pies à contre-
 » faire la voix humaine? C'est un grand
 » Maître, un Maître qui donne de l'es-
 » prit aux bêtes, & fait les faire parler
 » en dépit de la nature, la faim. Que
 » dis je? Si l'espoir d'un or séducteur
 » brille à leurs yeux; corbeaux & pies
 » deviendront Poètes; & vous enten-
 » drez, foyez-en sûr, des chants mélo-
 » dieux ».

Voici un autre morceau dont la tra-
duction renfermoit bien plus de diffi-
cultés.

*Scribimus inclusi, numeros ille, hic pede liber,
 Grande aliquid, quod pulmo anima praelargus
 anhelet.*

Scilicet

*Scilicet hac populo pexusque , togâque recenti ,
 Et natalitiâ tandem cum sardoniche albus
 Sede leges celsâ , liquido cum plasmate guttur
 Mobile collueris , patranti fractus oculo ?
 Hic neque more probo videas , neque voce serenâ
 Ingentes trepidare Titos , cum carmina lumbum
 Intran , & tremulo scalpuntur ubi intima versu.
 Tun' , vetute , auriculis alienis colligis escas ?
 Auricalis , quibus & dicas , cute perditus , ohe !*

« Nous nous enfermons , nous écri-
 » vons , l'un en prose , l'autre en vers ,
 » des choses d'un sublime !... des choses
 » capables d'essouffler les plus larges pou-
 » mons. Ainsi donc , bien peigné , habillé
 » de neuf , rubis au doigt , comme au
 » jour de votre naissance , vous lirez
 » votre œuvre , dans un fauteuil élevé ,
 » à un peuple d'auditeurs. Mais vous
 » aurez pris soin auparavant de rendre
 » votre voix flexible , en vous humectant
 » le gosier d'un doux sirop ; & pendant
 » cette lecture vous promenez sur l'as-
 » semblée des yeux chargés de volupté.
 » Qu'il fait beau voir là nos Grands de
 » Rome s'agiter de lascive manière , &
 » murmurer d'une voix tremblante , lors-
 » que ces vers libidineux pénètrent jus-
 » qu'au siège du plaisir , & qu'une molle

F

122 MERCURE DE FRANCE.

» prononciation chatouille leurs sens !
» Est-ce donc un emploi qui vous con-
» vienne , vieux barbon , de chercher
» ainsi de quoi repaître les oreilles d'au-
» trui ? (Quelles oreilles encore !) & cela
» pour avoir des éloges jusqu'à la satiété ,
» jusqu'à être obligé de dire vous même ,
» n'en pouvant plus , assez , assez ! »

Pour sentir le mérite de la version de M. Selis, il suffit de la comparer, dans ce morceau, à celle de tous ces anciens Traducteurs, qui ont si horriblement défiguré le sens de l'original. Nous avons dans ce moment sous la main une de ces traductions faite dans le siècle passé. Les deux derniers vers du morceau que nous venons de transcrire, *Tun', vetute, &c.* y sont rendus ainsi : « O vieillard décré-
» pit ! veux-tu prendre tes repas du plaisir
» d'autrui ? Les veux-tu prendre avec ta
» vilaine peau , des oreilles de ceux à
» qui tu dis , &c. » En jetant les yeux sur ces versions barbares & hérissées de contresens, on est étonné qu'il se soit écoulé tant de temps avant qu'on commençât à se douter de l'art de bien traduire , & on connoît mieux tout le prix du travail des Traducteurs tels que M. l'Abbé le Monnier & M. Selis.

Épître en vers sur différens sujets ; par
 M. Sélis. A Paris, chez Antoine Four-
 nier , Libr. rue du Hurepoix; 1776.

Si M. Sélis a donné une preuve dis-
 tinguée de son goût & de son érudition
 dans sa traduction de Perse, ses *Épîtres*
 annoncent un talent marqué pour la
 poésie. Elles sont au nombre de cinq.
 On y voit par-tout l'empreinte d'un
 esprit facile & enjoué, d'une imagina-
 tion agréable, & d'un caractère honnête
 & sans fiel; qualités dont la réunion de-
 vient tous les jours moins commune. Ce
 qui est tout au moins aussi rare, c'est la
 modestie avec laquelle l'Auteur parle
 de ses poésies dans une courte préface,
 « Deux de ces *Épîtres*, dit-il, ont été
 » imprimées... Quant aux autres, il y
 » a long-temps que je les tiens renfer-
 » mées dans mon porte-feuille. Le Public
 » est si rassasié des bons Poètes & si dé-
 » goûté des mauvais, qu'il ne faut rien
 » moins que des chefs-d'œuvres aujour-
 » d'hui, pour le faire sortir de sa dédai-
 » gneuse indifférence. J'ai craint les mé-
 » pris. J'ai travaillé mes opuscules. Si je
 » me détermine enfin à les faire paroître

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

« ite, c'est que je désespère de les rendre
« meilleurs ». Nous espérons que nos
Lecteurs, d'après les morceaux de ces
Epîtres que nous allons leur mettre sous
les yeux, jugeront plus favorablement
du talent de M. Sélis, qu'il ne paroît le
faire lui-même.

Dans la première de ses Epîtres, il
défend les Gens de Lettres contre le re-
proche d'orgueil qu'on leur fait. Bien
différent de ces avortons satiriques dont
l'envie seule conduit la plume, il rend
hommage aux grands Hommes qui ont
illustré ce siècle.

Nature, à l'homme en vain tu caches tes secrets,
Buffon lève ton voile & dessine tes traits;
Crébillon, dans Arrée, étonnant Melpomène,
De cris plus douloureux fait retentir la scène:
Au Conseil, au Barreau, Montesquieu cité,
Jusques chez les Anglois voit son nom respecté.

Le Précepteur d'Emile est celui de l'Europe:
Piron nous amusa. Dalember nous instruit.
Vous insultez au siècle où Voltaire naquit.

L'Auteur exprime d'une manière qui
fait l'éloge de son cœur, sa reconnois-
sance des bienfaits qu'il a reçus, dans

L'infortune, de plusieurs Gens de Lettres illustres. Non, dit-il,

Non, ces Peintres fameux de l'humaine misère,
Ne ferment point l'oreille aux plaintes de leur
frere.

Ah ! croyez-en mon cœur attestant leurs bienfaits,
Qui connut mieux leur ame & les vit de plus près !
Hélas ! j'étois en proie à d'horribles alarmes !

Thomas sur mes destins daigne verser des larmes :
Il accourt, il m'embrasse ; il offre à mes besoins
Son trésor indigent, & son zele, & ses soins ;
Il sut me ranimer au fort de ma détresse.

Barthe rendit les bras à ma foible jeunesse.

Arnaud m'ouvrit un port. Vatelet aujourd'hui
Veut combler mon bonheur, veut m'approcher de
lui.

Et toi, tendre Delille ! ô mon ami fidèle !
O mon cher compagnon ! ô mon parfait modèle !
Combien de fois ta bouche a plaint mon sort
affreux !

Va, puisque tu m'aimas, je fus toujours heureux.
Puisse-tu, sans revers, couler des jours paisibles !
Mes maux n'ont donc trouvé que des mortels
sensibles.

Et si chez les Auteurs il est des cœurs ingrats ;
S'il en est sans pitié, je ne les connois pas.

Dans l'Epître intitulée : *Que l'envie*
F iiij

126 MERCURE DE FRANCE.

n'est pas si commune qu'on le dit, dans l'Épître à mon Chien, & dans l'Épître sur les Pédans de société, l'Auteur badine avec autant de légèreté que d'agrément. La dernière de ces Épîtres sur-tout, renferme des portraits remplis de vérité & de gaieté. Nous en rapporterons quelques-uns.

Ce Financier, qui las de n'être rien,
Depuis deux jours s'est fait Physicien;
Qui, dès qu'il voit entrer la compagnie,
Un livre en main, rêve profondément;
Et dans un coin laisse négligemment
Appercevoir son Encyclopédie
Tout juste ouvert à l'article *Chimie*:
Cet Amateur à qui, dans ses repas,
Un Maître apprend l'histoire naturelle,
Qui, sans sortir de son fauteuil à bras,
Commodément décide tous les cas,
Et l'an passé, pour signaler son zèle,
A tant coupé, dans la saison nouvelle,
De limaçons .. qui n'en revinrent pas:
Ce triste Abbé, se donnant pour un sage;
Depuis qu'à Londres il a fait un voyage;
Rare génie & fin observateur,
Vous racontant les dangers du passage,
Et comme en mer il eut un mal de cœur;
Comme de punch les Anglois font usage;

Comme il dîna chez notre Ambassadeur:
 Ce vieux Rentier, squelette octogénaire;
 Malgré sa toux, fidèle à l'Opéra,
 Se suspendant aux cordes du parterre,
 Depuis trente ans, & vous jugeant de-là
 Pièces, Acteurs, ballets, & cætera.

L'on trouve d'autres portraits non
 moins agréablement tracés dans une *Épître*
à M. Gresset.

Peins Crésus à l'ame massive
 Qui perdant par degrés ses sens,
 De la volupté fugitive
 Cherche à tâtons les pas errans;
 Qui tâche, dans son ame usée,
 De trouver encor un desir,
 Et meurt d'une froide nausée,
 En payant l'apprêt d'un plaisir.

Peins-moi les comiques disgraces
 De ces Rimailleurs boursofflés,
 Qui, par Melpomène sifflés,
 Viennent sur de longues échasses,
 Boîter tristement sur ses traces,
 Et se fatiguant en faux pas,
 Font rire de pitié les graces
 Qui contemplent leur embarras.

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

Peins ces Folles impétueuses,
Ces Petits-Maîtres en jupons
Qu'on voit, de leur sexe honteuses,
Du nôtre prendre tous les tons,
Afficher des airs soldatesques,
Siffler, lorgner, brusquer leurs voix,
Et rendre hagards leurs mineois,
Et s'affubler d'habits grotesques.

.

Peins nos frondeurs réglant l'Etat,
Et criant contre tout Ministre,
Occupés dans leur vieux Sénat
A quelque gageure sinistre,
Bien moins méchants que babillards,
Et, par amour pour la patrie,
Dérisonnant toute leur vie
Sur la paix, la guerre & les arts;
Assurant que la politique
En France va de mal en pis,
Et plaignant fort ce beau pays
Réduit à l'Opéra-comique.

Peins nos Médecins élégans,
Bien corrigés du pédantisme,
Ne prononçant plus d'aphorisme,
Conteurs légers, parleurs brillans,
Toujours piqués contre Moliere,

Guérissant peu , mais sachant plaire
Et récréer du moins les gens.

Nous pourrions rapporter plusieurs autres morceaux , également propres à justifier ce que nous avons dit du talent de M. Sélis , talent fait à tous égards pour intéresser.

Oraison Funèbre de très-haut & très-puissant Seigneur Louis Nicolas Victor de Félix , Comte du May , Maréchal de France , Chevalier des Ordres du Roi , Ministre & Secrétaire d'Etat au département de la guerre , ci-devant Menin de Monseigneur le Dauphin , Directeur & Administrateur de l'Hôtel Royal des Invalides ; prononcée dans l'Eglise de cet Hôtel , le 24 Avril 1776 , par Messire Jean-Baptiste-Charles-Marie de Beauvais , Evêque de Senez. A Paris , chez le Jay , Libr. rue St Jacques , in-12. Prix 1 l. 4 s. br.

Ce Discours éloquent est également digne du Ministre vertueux qu'on y célèbre , & de l'illustre Orateur chargé de

F v

rendre cet hommage à la mémoire. Etou-
 tons M. de Sénez lui même tracer le
 plan de son Oraison funèbre, en faisant
 le détail des vertus qui caractérisoient
 son Héros. « Je viens, Messieurs, célé-
 » brer un homme que vous avez procla-
 » mé vous mêmes comme le Juste de
 » votre siècle, un homme qui a su planer
 » au-dessus des vices & des illusions de
 » ses Contemporains; un homme qui
 » joignoit à l'honneur françois la ma-
 » gnanimité romaine, & les lumières de
 » son siècle à la franchise & à la vail-
 » lance de nos anciens Chevaliers. Je
 » viens célébrer une probité inaltérable
 » au milieu des dangers de la Cour; une
 » pureté incorruptible au milieu de la
 » contagion des nouvelles mœurs, une
 » foi, une piété inébranlable au milieu
 » des ravages de l'incrédulité; un homme
 » également vénérable, & par ses vertus
 » civiles, & par ses vertus morales & par
 » ses vertus religieuses ». Cette distinc-
 tion conduit naturellement l'Orateur à
 diviser son Discours en trois parties.
 Dans la première, il rappelle les services
 que feu M. le Maréchal du Muiy a rendu
 à l'Etat; il peint la droiture, la probité, le
 désintéressement avec lesquels il a rem-

pli les plus grandes places ; il trace dans cette même partie la peinture touchante de l'amitié qui attachoit M. du Mui à feu Monseigneur le Dauphin.

La seconde partie est consacrée à célébrer les vertus morales de M. le Maréchal du Mui ; & la troisième , à peindre ses vertus religieuses. Sa piété n'étoit point , suivant l'Orateur , cette piété qui se laisse aveugler par les préjugés de la superstition , cette piété sombre & inquiète qui dessèche les ames & qui les trouble par de vaines terreurs : c'étoit cette piété sage , noble & simple , dont M. de Sénez présente un tableau propre à la rendre aussi intéressante qu'elle est sainte & respectable. « Monde profane , » ajoute-t-il , à ces traits célestes recon- » noissez vous cette piété dont on vous » avoit tracé un portrait si lugubre ? Fan- » tôme odieux , aussi contraire à l'esprit » de l'Evangile qu'aux principes de la » raison ! Disons-lui nous mêmes , ana- » thême. Oui , anathême à la superstition , » comme à l'impiété même ! Anathême » à la fausse piété , comme à la fausse » philosophie ! Qu'elles soient des enne- » mis irréconciliables ; nous les aban- » donnons à leur fureur ; & puissent elles

Fvj

132 MERCURE DE FRANCE.

» se détruire & se consumer mutuelle-
» ment, & délivrer enfin la raison hu-
» maine de leurs funestes délires! Divine
» Piété, fille du Ciel, nous ne vous de-
» mandons point, comme les enfans du
» tonnerre, que vous écrasiez les enne-
» mis de votre gloire : paroissez à leurs
» yeux ; montrez - vous telle que vous
» êtes, telle que vous paroissiez aux yeux
» de ce pieux Héros : que vos ennemis
» vous voyent & qu'ils rougissent de vous
» avoir outragée ; qu'ils vous voyent ,
» & qu'ils sèchent de douleur de vous
» avoir abandonnée ». On ne pouvoit
placer plus heureusement l'idée que ren-
ferme ce beau vers de Perse :

Virtutem videant , intabescantque relictâ.

Cette Oraison funèbre ne pourra qu'aug-
menter la grande opinion qu'on a juste-
ment conçue des talens oratoires de M.
l'Evêque de Sénez, qui marche d'un pas
rapide sur les traces des Bossuet & des
Fléchier.

Flora Parisiensis, ou descriptions & figu-
res des plantes qui croissent aux envi-
rons de Paris, avec les différens noms,

classes, ordres & genres qui leur conviennent, rangés suivant la méthode sexuelle de M. Linné, leurs parties caractéristiques, ports, propriétés, vertus & doses d'usage en médecine, suivant les démonstrations de botanique qui se font au Jardin du Roi; par M. Bulliard: Ouvrage orné de plus de 600 figures coloriées d'après nature. Tome I, in 8°. A Paris, chez Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins; 1776; avec approbation & privilège du Roi.

Cet Ouvrage, qui se trouve sans préface, n'est pas propre à être analysé; nous ne pouvons présenter ici à nos Lecteurs que la description d'une des plantes qui y sont insérées, prise au hasard.

« *Classe*, Tetradynamie. Ordre, filiqueuse. Genre de Linæus *Cheiranthus*.
 » Nom françois, giroflée rouge ou vio-
 » lier; latin, *Cheiranthus annuus* | *vel*
 » *cheiri*. Lin. Vulgaire quarantaine dans
 » tous les environs de Paris, *quarantaine*
 » dans un grand nombre d'endroits, sur-
 » tout en Champagne.

134 MERCURE DE FRANCE.

« *Détail des parties caractéristiques.* 1°. une fleur (représentée) de grandeur naturelle; 2°. un des quatre pétales qui la composent, représenté de même; 3°. six étamines, quatre grandes & deux petites, qui sont opposées; 4°. un pistil en forme de prisme; 5°. un calice quadriphylle, dont les fleurs tombent bientôt après l'efflorescence ou chute des pétales; 6°. une silique; 7°. les semences. *Port.* Ses tiges s'élèvent de deux pieds environ; à mesure que les feuilles se développent, les tiges s'allongent, les feuilles sont alternes; cette plante fleurit toute l'année. On la cultive dans les jardins parce qu'elle a une odeur agréable. La culture la rend double, c'est en quoi consiste sa beauté. On ne se sert pas de cette plante en médecine ».

Toutes les autres descriptions de cet Ouvrage sont faites à l'instar l'une de l'autre; à l'égard des figures coloriées, elles sont faites avec soin.

Sermons du Père de Neuville., en 8 vol. in 12. rel. prix 30 l. chez Méricot le jeune, Quai des Augustins.

La Religion ne se conserve que par les mêmes moyens qu'elle s'est établie. Elle a commencé par la prédication, & elle ne peut continuer que par la prédication. Le peuple ne devient fidèle que parce qu'il est instruit. Et comment sera-t-il instruit ? Comment croirat-t-il, si personne ne lui prêche ? C'est le moyen que le Chef de la Religion Chrétienne a établi pour la perpétuer. Malheur à la présomption humaine, qui se fiant à ses lumières, prétendrait se suffire à elle même. Dans tous les temps la cause de Dieu se lie à des hommes que la vérité associe à ses épreuves, à ses combats, à ses victoires.

Mais quelles sont les qualités les plus nécessaires au Ministre de la parole de Dieu, quels sont les devoirs qu'il doit remplir avec le plus d'exactitude pour atteindre son but ? Le premier devoir du Prédicateur est de ne rien établir, que ce qui est vrai & conforme aux divines écritures & à la tradition. L'Instituteur de la Religion Chrétienne a fixé immuablement tout ce que nous devons croire & faire pour marcher dans les voies qui seules conduisent au bonheur éternel. Il l'a ensei-

136 MERCURE DE FRANCE.

gné à ses Apôtres, & ceux-ci à leurs successeurs, sans qu'il fût permis dans la suite des temps de rien introduire de nouveau, & d'inventer une nouvelle doctrine qui n'auroit point d'autre fondement que les lumières de la raison humaine. « Si l'on doit éviter la nouveauté, » dit Vincent de Lerins, on doit s'attacher à l'antiquité; & si la nouveauté est profane, l'antiquité est sacrée. C'est aux Prédicateurs que s'adresse cette parole de l'Apôtre, *gardez le dépôt.* Qu'est-ce que le dépôt? continue Vincent de Lerins, « c'est ce que l'on » vous a confié, non ce que vous avez inventé; ce que vous avez reçu, non ce que vous avez imaginé: non les productions de votre esprit, mais la doctrine que l'on vous a enseignée: non ce que vous aurez pris de votre propre fond, mais ce que vous aurez su par tradition; ce qui vous aura été transmis, non ce que vous aurez avancé de vous-même, de sorte que vous n'en soyez pas l'Auteur; mais le gardien. » Le second devoir, sans lequel l'Orateur sacré ne pourroit pas atteindre son but, est de rendre claires & sensibles les vérités les plus sublimes de la Religion, en y

préparant les esprits, & en les conduisant par degrés, en les faisant entrer par ce qui est plus clair dans ce qui est inconnu, d'aider les esprits lents & tardifs par des comparaisons qui aient en même temps de la justesse & de la dignité, & de laisser dans l'esprit de ceux qui l'écoutent un grand nombre de vérités dites avec ordre, solidement prouvées, & qui ne soient pas étouffées par un tourbillon de paroles, dont il ne reste aucun souvenir. Pour produire cet heureux effet, l'Orateur doit annoncer l'Evangile d'une manière intéressante, qui ne soit ni lente ni froide, qui laisse des aiguillons dans le cœur, & qui porte l'auditeur à s'affliger de ce qu'on ne lui parle pas plus long-temps, & de ce qu'on l'abandonne, lorsqu'il étoit prêt d'aller aussi loin qu'on l'auroit voulu.

Rien n'est plus propre à donner à cette divine parole toute son efficacité, que l'exemple du Prédicateur, qui est vivement pénétré lui-même de ce qu'il dit, & qui éprouve le premier les sentimens qu'il veut inspirer. On ne peut retenir ses larmes, en voyant celles que le Prédicateur s'efforce de cacher, & qui lui échappent malgré lui. Le Prédicateur qui commence par faire tout ce qu'il enseigne, fait bien

mieux les chemins qui vont au cœur. Il n'ignore point que la vérité, pour y pénétrer, a besoin de quelques ornemens; qu'on n'arrive d'ordinaire au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. Il en est de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir. Mais en cherchant à rendre la vérité plus aimable aux hommes, & à les engager par cette espèce d'appas innocent, à en goûter plus volontiers la sainte douceur, l'Orateur n'en aura pas moins d'attention à éviter tout ce qui pourroit faire dégénérer l'auguste éloquence de la chaire en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens. Il joindra aussi à la clarté & aux ornemens du discours, tout ce qui est propre à toucher. C'est dans ce pathétique sur-tout, que consiste l'éloquence sacrée, qui n'est autre chose que l'art de peindre si bien, & les beautés de la vertu, & la difformité du vice, avec les suites de l'une & de l'autre, que l'ame ne puisse envisager ces images, sans être remplie d'amour pour la vertu, & d'aversion pour le vice. » Tout discours qui » laisse l'auditeur tranquille, qui ne le

„ remue & ne l'agite point, & qui ne va
 „ pas jusqu'à le troubler, l'abattre, le
 „ renverser & vaincre son opiniâtre ré-
 „ sistance, quelque beau qu'il paroisse,
 „ n'est point un discours véritablement
 „ éloquent. » C'est ainsi que s'exprime un
 célèbre Professeur d'éloquence. Un Ora-
 teur peut se contenter d'instruire & de
 plaire, quand il ne s'agit que de vérités
 spéculatives qu'il suffit de croire, qui ne
 demandent que notre consentement, &
 qui regardent plutôt l'esprit que le cœur.
 Il n'en est pas de même à l'égard des vé-
 rités de pratique, qui mettent nos passions
 à l'étroit. L'éloquence humaine ne peut
 pas seule dissiper le charme séducteur
 qui aveugle la plupart des hommes, les
 forcer d'ouvrir les yeux, leur faire haïr
 ce qu'ils aimoient, & aimer ce qu'ils
 haïssoient. Aussi le Prédicateur pénétré
 de cette vérité, ne manque jamais de
 lever les mains au ciel, & de demander
 avec instance à l'Auteur de tout bien, tout
 ce qui est nécessaire pour rendre sa parole
 efficace.

On s'est plaint dans tous les siècles de
 la rareté des Orateurs Evangéliques, &
 l'on a également attaqué les différentes
 méthodes qui ont été successivement
 adoptées.

Il y a eu un temps où l'on donnoit trop au raisonnement , & pas assez à la morale, & où l'on reprochoit aux Orateurs de composer des discours secs & décharnés, où l'on se renfermoit dans les maximes générales , sans faciliter aux auditeurs l'application ; où l'on se contentoit de poser des principes , sans tirer aucune conséquence ; où l'on croyoit devoir négliger tout ce qui pouvoit flatter l'oreille & remuer l'ame ; où sous prétexte d'écarter des ornemens ambitieux & recherchés , on ôtoit à la vérité ses véritables charmes. Dans la suite on a pris une route opposée , & l'on n'a cherché qu'à éblouir l'esprit par des pensées brillantes , à lui offrir une multitude inutile d'images agréables & de portraits ingénieux , à l'étonner par des saillies vives , par des figures hardies , à le flatter par un style harmonieux & fleuri , à l'accabler d'une érudition fastueuse & superflue. Et l'on n'a pas senti que ces ornemens déplacés , ne conviennent nullement à des discours où l'on traite les matières les plus graves & les plus effrayantes. Au milieu des vérités les plus sublimes , un Orateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire briller son esprit , à

arrondir des périodes, & à entasser de vaines figures qui ne sont propres, le plus souvent, qu'à faire perdre de vue ce que l'on se propose d'établir. A-t-on bonne grâce de faire le beau parleur, dans un temps où il ne faut que tonner, tonroyer & employer les mouvemens les plus vifs & les plus animés. On ne doit pas oublier, comme l'a observé si judicieusement un célèbre Académicien, » que « plus un sujet est grand, plus on exige » de ceux qui le traitent. Les loix de » l'éloquence de la chaire, compensent par » leur rigueur les avantages de l'objet; pres- » que tout est écueil en ce genre; la diffi- » culté d'annoncer d'une manière frap- » pante, & cependant naturelle, des vé- » rités que leur importance a rendues » communes; la forme sèche & didacti- » que, si ennemie des grands mouve- » mens & des grandes idées; l'air de pré- » sention & d'apprêt qui décèle un Ora- » teur plus occupé de lui-même que du » Dieu qu'il représente; enfin les orne- » mens frivoles qui outragent la majesté » du sujet ». Aussi a-t-on vu plusieurs Orateurs bannir de leurs discours le faux bel-esprit qui tient à la barbarie, pour n'y admettre que les motifs intéressans &

les vérités solides. On a préféré d'y répandre ce sentiment, cette vie, cette ame, qui ne se trouvent que dans le naturel. On a compris que se borner à peindre les mœurs extérieures & si différentes selon les états, c'étoit mettre hors d'intérêt une partie de ceux qui écoutent; au lieu que cette expression vive & tendre du sentiment commun à tous, rend l'attention plus générale, & plus soutenue. Enfin on a préféré aux Orateurs qui parlent à l'imagination, ceux qui parlent au cœur; car c'est-là où nous sommes, c'est où la parole, toujours subordonnée à l'impression divine, doit nous chercher, nous combattre, nous vaincre, nous rendre bons, sages; réglés, justes, vertueux; en un mot, tout ce qui n'est pas le cœur en nous n'est pas nous-mêmes. Or, quiconque a le secret d'aller au cœur, & possède l'art d'intéresser par le sentiment, ne peut qu'exercer avec succès le ministère de la parole. Le Père de la Neuville; à qui personne ne pourra reprocher d'avoir copié aucun modèle, a-t-il eu ce talent dans un degré supérieur? Il semble que les suffrages qu'il a su fixer constamment, & les applaudissemens qu'il a tou-

jours reçu dans le cours de son ministère, malgré le défaut d'action, & la monotonie de sa voix, ne permettent pas d'en douter. Les succès soutenus ont toujours été regardés comme le préjugé le plus décisif en faveur de ce genre d'ouvrage; voici comment s'en explique l'Éditeur qui vient de donner au public la collection entière des Sermons de cet Orateur.

» On peut dire, que sans trop s'écarter
 » des grands modèles, il a un genre à
 » lui, que sa manière est originale, &
 » que s'il tient aux Orateurs du dernier
 » siècle par l'ordre, la méthode, la force
 » & la clarté; il a, je ne dis pas, plus
 » de génie, mais plus d'esprit, un coloris
 » plus brillant, quelque chose de plus
 » neuf, de plus hardi dans l'invention,
 » une tournure, en un mot, si ce n'est
 » plus frappante, du moins plus éblouissante.... On ne peut aussi disconvenir
 » qu'il n'eût de quoi plaire, & même
 » de quoi étonner par l'abondance &
 » l'éclat de son style, par la profondeur
 » de ses raisonnemens, par la belle ordonnance de sa composition, par la
 » justesse & la vérité de son pinceau.
 » Mais quand l'admiration, ce sentiment
 » presque involontaire & forcé, eût fait

» place au desir trop naturel de blâmer
 » & de critiquer, ce fut par ces endroits
 » mêmes qu'on l'attaqua. On lui repro-
 » cha une symmétrie monotone, plus de
 » luxe que de vraies richesses, des por-
 » traits trop chargés, de la prétention,
 » de la recherche, un ton plus Académi-
 » que que Chrétien ». L'Editeur est
 persuadé que la seule lecture de l'Ou-
 vrage suffira pour justifier notre Orateur
 sur la plupart de ces imputations. On
 ne peut cependant pas se dissimuler
 qu'on trouve quelquefois dans sa com-
 position une prodigieuse abondance d'ex-
 pressions, souvent synonymes, qui ne
 choquoient point ceux qui l'entendoient;
 il est vrai que la manière rapide avec
 laquelle il prononçoit ces discours, &
 à laquelle il avoit un peu trop plié
 son style, le mettoit à l'abri de la cri-
 tique.

Maistrop d'ornemens, dira-t-on, s'entre-
 nuisent, & causent la même confusion que
 la trop grande multitude de personnages
 dans un tableau; ce sont comme des éclairs
 qui peuvent nous éblouir quelques ins-
 tans, & qui nous laissent bientôt dans
 les ténèbres. Les beautés de l'art Oratoire
 sont-elles prodiguées avec profusion,
 elles

elles ne font que nous rassasier, & nous deviennent fastidieuses. Rien ne déplaît plus à la longue, que d'entendre un Orateur qui rebat trois ou quatre fois la même pensée, lorsqu'il ne devroit l'exprimer qu'une seule fois avec énergie. Cette fécondité d'expression n'est que trop souvent la preuve de la disette d'idées. Elle n'étoit dans M. de la Neuville qu'une suite de la facilité de son génie, & de sa manière d'envisager les objets dans tous leurs points de vue. Rien n'étoit chez lui l'effet du travail. Tout coule de source, & a l'air facile. Fournissons-en la preuve, en mettant sous les yeux du lecteur plusieurs endroits de ses Sermons. (Sermon sur le respect humain). « Folie du respect
 » humain, qui nous fait craindre ce qu'il y
 » a de moins redoutable dans le monde :
 » on veut plaire au monde; à quel monde
 » se propose-t-on de plaire? A ce qu'il y
 » a de plus corrompu, de plus vicieux
 » dans le monde, de moins estimable &
 » de moins estimé dans le monde. Qu'à la
 » Cour, ou dans une Ville, se trouvent
 » cinq ou six prétendus esprits forts, dont
 » toute la science se réduit à insulter, par
 » de froides railleries, par de vains sophismes, par des déclamations vagues,

G

246 MERCURE DE FRANCE.

à la Religion, dont ils n'eurent jamais
ni la droiture d'examiner les pensées,
ni l'équité de consulter les monumens,
ni la capacité de sonder les profondeurs;
qui pour toute étude ne peuvent citer
que leur attention à écouter des maî-
tres d'impiété, & encore plus à écouter
leur cœur, le premier, le grand, & à
proprement parler l'unique maître de
libertinage. — Qu'à la Cour, ou dans
une Ville, se trouvent cinq ou six fem-
mes mondaines, ennemies de toutes
les vertus qu'elles n'ont pas, objet
éternel de médisances, & éternelle-
ment médisantes; aussi jalouses de la
réputation des autres, que prodigue de
leur propre réputation; intéressées à
couvrir l'irrégularité de leur conduite,
par la censure de toute conduite plus
régulière qui les condamne; que dans
les Sociétés les plus saintes, il se trouve
un petit nombre d'ames dissipées, qui
traitent de scrupule toute délicatesse de
conscience qu'elles ne sentent pas. Je
n'ai pas besoin de le dire, ce sont là
les Divinités que le respect humain
force d'adorer. . . . Folie du respect hu-
main, qui nous fait craindre ce que
nous n'avons point à redouter du monde!

„ Vous que le respect humain précipite
 „ en tant de désordres, souffrez que pre-
 „ nant le parti du monde contre le monde
 „ même, je vous demande quels sont
 „ donc les vices que ce monde consacre
 „ par son suffrage? Sont-ce les débauches
 „ de l'intemperance, les excès du jeu,
 „ les folles dépenses de la prodigalité,
 „ les épargnes fordidés de l'avarice, l'ani-
 „ mosité de la haine, les fureurs de la ven-
 „ geance, les profusions du luxe, les dé-
 „ tours de la mauvaise foi, les impos-
 „ tures de la calomnie, les satyres de la
 „ médisance, les attentats de l'ambition,
 „ les hauteurs de l'orgueil, les bassesses
 „ de l'adulation, l'indolence de la mol-
 „ lesse & de l'oisiveté, l'ivresse de la vo-
 „ lupté, les scandales de l'impiété? J'ai
 „ nommé tous les vices; or de ces
 „ vices, nommez - moi celui qu'il
 „ ne faut pas cacher, qu'il ne faut pas
 „ dérober aux regards du monde, quand
 „ on veut s'avancer dans le monde? Sont-
 „ ce des hommes chargés du poids de
 „ ces vices, que le monde tirera de la
 „ foule, que la voix publique appellera
 „ à prendre en main les rênes des Empi-
 „ res, & le maniment des grandes af-
 „ faires? Des crimes heureux peuvent

Gij

148 MERCURE DE FRANCE.

„ approcher du trône un Aman , livrer
 „ à Jehu une couronne teinte du sang
 „ de ses Maîtres , placer à la tête d'I-
 „ raël des Juges corrompus ; alors n'en-
 „ tendra-t-on pas le monde indigné , re-
 „ procher à la fortune son injustice ; &
 „ la première maxime des politiques ,
 „ lorsqu'ils aspirent aux honneurs , n'est-
 „ ce pas d'ensevelir leurs vices dans les
 „ ténèbres d'une profonde dissimulation ,
 „ & d'attendre du succès de leurs intri-
 „ gues , la liberté de se démasquer. . . .
 „ Foiblesse d'autant plus injurieuse à la
 „ Religion , qu'ordinairement nous n'en
 „ sommes susceptibles que par rapport à
 „ la Religion ; & que ce respect humain
 „ qui nous paroît tout , lorsqu'il s'élève
 „ contre Dieu , nous savons dire & pen-
 „ ser qu'il n'est rien , dès-là qu'il s'élève
 „ contre les passions. — En effet , que par
 „ les ruses & les monopoles de son in-
 „ dustrieuse cupidité , jointes à l'ostenta-
 „ tion de son luxe ; que par son activité
 „ à accumuler , & ses fureurs à répandre ,
 „ un vexateur avide , également avare &
 „ prodigue , devienne la fable & l'exé-
 „ cration du peuple , victime de ses injus-
 „ tices , & indigné de l'insolence de son
 „ faste ; que l'ambitieux se couvre de

„ l'opprobre des bassesses les plus humi-
 „ liantes , des détours les plus honteux ,
 „ des trahisons & des perfidies les plus
 „ noires ; que tout un public allarmé de
 „ voir les destinées remises en des mains
 „ incapables de soutenir l'autorité des
 „ loix , gémisse de l'indolence , de l'inap-
 „ plication , de l'oisiveté , de l'ignorance
 „ d'un Juge sans lumières & sans probi-
 „ té. Que par la licence de ses débauches,
 „ une jeunesse bouillante & fougueuse ,
 „ imprime au nom le plus illustre un ca-
 „ ractère d'ignominie , que les vertus
 „ d'un autre âge ne pourront effacer.
 „ Qu'une femme mondaine réunisse sur
 „ elle les regards , les soupçons de toute
 „ une Ville , par l'éralage odieux d'un
 „ luxe que la simplicité Chrétienne lui
 „ défend , & que sa condition ne lui per-
 „ met pas ; qu'elle scandalise le monde
 „ par l'éclat de tant d'intrigues , par l'in-
 „ décence de tant de familiarités , par les
 „ apparences de tant de liaisons & d'assi-
 „ duités ; on entend les clameurs du
 „ monde, on les méprise ; on voit ses soup-
 „ çons , ses ombrages , on n'en est point
 „ allarmé ; on essuie sa censure , on n'en
 „ est point intimidé ; on se met alors au-
 „ dessus du monde & des discours du

256 MÉRCURE DE FRANCE.

» monde. Mais s'agit-il de réformer la
 » conduite; s'agit-il de rentrer dans les
 » bornes de la modestie, de la simplicité,
 » de la pudeur! Aussi-tôt le monde re-
 » prend son empire; le fantôme du res-
 » pect humain se reproduit; on hésite,
 » on balance, on succombe, on cède au
 » monde une victoire bien stérilisante
 » pour la Religion, puisque le respect hu-
 » main n'a de force que contre elle, &
 » que n'étant rien, il peut tout contre
 » elle. (Sermon sur l'éducation) :
 » Permettez-moi de citer un Auteur pro-
 » fane; (Quintilien) il parle sur ce sujet
 » avec une force, une énergie qui vous
 » touchent : il voyoit la licence, l'ava-
 » rice, la volupté introduites dans Ro-
 » me; il présageoit la chute prochaine
 » de ce grand Empire, qui après avoir
 » soumis par la force de ses armes tant
 » de peuples & tant de Royaumes, alloit
 » tomber sous le poids de ses vices. O
 » Romains, s'écrioit-il, vous ne trou-
 » vez plus dans vos enfans le courage
 » de vos ancêtres! Quels soins prenez-
 » vous de leur transmettre ce précieux
 » héritage! Qui de vous s'applique à
 » former leur esprit & leurs mœurs!
 » Que dis-je? Plût au Ciel que les pa-

» rens ne fussent pas eux mêmes les cor-
 » rupteurs de la jeunesse ! Plût au Ciel
 » que la vertu des enfans n'eût rien à
 » redouter des vices des pères ! *Utinam*
 » *liberorum mores ipsi non perderemus.*
 » Nous laissons languir leurs premières
 » années dans le sein des délices ; *infan-*
 » *tiam statim deliciis solvimus* : quelle
 » pudeur devons - nous attendre d'une
 » fille qu'on accoutume à se parer avant
 » qu'elle se connoisse ; à qui l'on vante
 » la beauté , comme l'unique ornement ,
 » le talent de plaire , comme l'unique
 » mérite de son sexe & de son âge ? Quelle
 » sera un jour l'avidité insatiable pour l'or
 » & l'argent , dans le fils auquel on loue
 » sans cesse les richesses plus que l'équi-
 » té , l'opulence plus que la probité , les
 » biens plus que les vertus ?

» Malheureux enfans ! Ils voient les
 » folles allarmes , l'intempérance ou-
 » trée , les haines sanguinaires d'un père
 » impie ; ils entendent les chansons dis-
 » solues qui font la joie de nos repas :
 » *convivium obscænis canticis strepit.* Ils
 » apprennent à être vicieux , avant que
 » l'âge ait pu leur apprendre ce que c'est
 » que le vice ; ils s'y accoutument avant
 » que de le connoître , & ils le connois-

Giv

152 MERCURE DE FRANCE.

» sent sans espérance , presque sans pou-
 » voir de s'en corriger , après s'y être ac-
 » coutumés de si bonne heure : *discunt*
 » *hæc miseri, antequam sciunt vitia esse.* —
 » Ensuite Rome demande des Juges in-
 » tégres , des foldats intrépides , des ci-
 » toyens vertueux : elle est indignée de
 » ne pas voir renaître les beaux jours
 » de sa gloire & de ses triomphes. Non
 » ce n'est point ainsi que fut élevée cette
 » vaillante jeunesse qui fonda la puis-
 » sance Romaine sur les débris des nations.
 » Que les pères nous retracent les mœurs
 » de Rome naissante , les enfans nous
 » rendront les jours de Rome triom-
 » phante. Ah Chrétiens ! en faisant le
 » portrait de son siècle , ne représente-t-il
 » pas le nôtre ? Sous le plus grand de
 » nos Rois , sous l'immortel Henri , nous
 » vîmes cet Empire chancelant , prêt
 » d'être enseveli sous ses ruines , ne
 » trouver que de foibles & impuissans
 » défenseurs , dans une jeunesse amollie
 » par les délices. — Pourquoi m'arrêter
 » à citer un Auteur profane , l'Apôtre
 » ne le dit-il pas : *si radix sana, rami sa-*
 » *ni* ; si la tige étoit saine , les bran-
 » ches ne seroient point viciées : d'enfans
 » libertins , on n'en peut faire que des Ma-

„ gistrats vendus à l'iniquité, des maris
 „ débauchés, des épouses infidèles, des
 „ Prêtres scandaleux; mais écoutez, pères
 „ & mères, ce que Dieu vous dit par la
 „ bouche du Prophète : *numquid super*
 „ *his non visitabo*. Toutes les injustices
 „ de ce fils avide & puissant, toutes les
 „ débauches de ce fils sensuel & volup-
 „ tueux, tous les scandales de cet indi-
 „ gne Ministre de mes Autels, tous les
 „ crimes de cette fille mondaine & sans
 „ pudeur, tous les outrages faits à ma
 „ Religion, à mon Eglise, tous ces amas
 „ d'iniquités retomberont sur vous; tous
 „ ces péchés deviendront vos péchés pro-
 „ pres & personnels, parce que vous avez
 „ pu, parce que vous avez dû les préve-
 „ nir. *Numquid super his non visitabo*.

Observations sur les épiçooties contagieu-
ses, particulièrement sur celle qui a
régné en Champagne, présentées à
l'Académie Royale des Sciences, Arts
& Belles-Lettres de Châlons; par M.
Grignon, Chevalier de l'Ordre du
Roi, Correspondant de l'Académie
Royale des Belles Lettres, & de celle
des Sciences de Paris, Associé de celle
de Châlons. A Londres; & se trouve à

G v

Paris, chez Delalain, Libraire, rue
& à côté de la Comédie Française;
1776.

Parmi le nombre d'écrits publiés sur les maladies épizootiques, il faut distinguer celui de M. Grignon. La description symptomatique & comparée qu'il donne de l'épizootie de Champagne, est très-instructive. Notre Auteur divise son Ouvrage en quatre parties : la première est l'histoire de la maladie contagieuse qui s'est déclarée au hameau de la Neuville, en Champagne ; la seconde est l'exposition des symptômes extérieurs généraux, qui se présentent d'abord, & par lesquels on connoît le premier pas de l'invasion de l'épizootie contagieuse, symptômes communs à presque toutes les maladies inflammatoires du bétail ; la troisième traite des précautions à prendre pour détruire la contagion ; & le quatrième enfin donne les moyens de désinfecter les lazarets & les étables infectés ; après quoi notre Auteur combat dans un *Post scriptum* le ridicule d'un Chirurgien, qui prétend que les vers qui se trouvent dans la tête des animaux infectés, sont les causes de

Pépizootie; l'hypothèse gratuite de ces vers, n'est, dit M. Grignon, qu'une erreur renouvelée par des observateurs impatiens, & qui hasardent avec précipitation leur jugement, sans consulter la nature & les Auteurs célèbres qui l'ont précédée.

Histoire & phénomènes du Vésuve, exposés par le P. Dom Jean-Marie de la Torre, Clerc Régulier Sommasque, Garde de la Bibliothèque & du Cabinet du Roi des Deux Siciles, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris; traduit de l'Italien par M. l'Abbé Piron. A Paris, chez Eugène Onfroy, Libraire, quai des Augustins, près le Pont St Michel, 1776. Avec approb. & privil. du Roi.

Les feux continnels du Mont Vésuve ont exercé depuis long temps les Philosophes: aussi, depuis le terrible incendie de 1631, nous avons été inondés d'une infinité d'écrits sur cet objet. Mais parmi tous ces écrits, on distingue par préférence ceux qui ont été publiés par les Savans de Naples; ils étoient plus à por-

Gvj

156 MERCURE DE FRANCE.

tée que les autres d'en observer les phénomènes : cependant presque tous les Auteurs se sont contentés de publier une relation particulière des éruptions dont ils ont été témoins. Il nous manquoit donc une Histoire générale & raisonnée du Mont Vésuve : le P. de la Torre s'est chargé de la rédiger ; il s'est servi de tous les matériaux qu'il a pu trouver , & il y a joint ses propres observations. Après avoir exposé , sur l'autorité des plus anciens Historiens , l'état du Vésuve depuis l'an 150 avant Jésus-Christ jusqu'à la fameuse époque de l'an 79 de l'ère chrétienne , il parcourt toute la suite des éruptions jusqu'à l'an 1760 , rapportant sur chacune ce qu'il y a eu de particulier , & sur-tout sur celles qu'il a observées lui-même ; enfin on peut dire de cet Ouvrage qu'à chaque instant l'intelligence & l'exactitude de l'Observateur s'y font remarquer. Il a d'abord été publié en Italien. C'est sa traduction en François que nous annonçons : elle avoit été publiée , il y a quelques années , chez Hérissant. Onfroy, Libraire , quai des Augustins , qui a fait l'acquisition du fond de cet Ouvrage , se propose de le donner jus-

A O U S T. 1776. 157

qu'au premier Janvier 1777, à 1 l. 10 s.
broché.

*Discours sur quelques opinions du Public
concernant la Médecine*, prononcé au
mois de Mars 1776, devant le Collège
des Médecins de Limoges, par M.
Boyer, Aggrégé à ce Collège, &
Docteur de la Faculté de Médecine
de Montpellier. A Limoges, chez
Martin Barbour, Imprimeur du Roi;
& se trouve à Paris, chez Barbour, rue
des Mathurins.

L'Auteur divise ce Discours en deux
parties; dans la première il traite des
opinions du Public qui paroissent inté-
resser l'art de guérir; & dans la seconde,
de celles qui concernent ceux qui exer-
cent cet art; il discute la fausseté de ces
opinions, & fait voir que malgré les
rêveries populaires & la vaine consé-
quence des jugemens qu'on en tire, l'art
de guérir, ou pour mieux dire, la méde-
cine n'est pas moins respecté. Cet art, dit
notre Orateur, isolé dans le sein de quel-
ques sociétés répandues dans l'Univers, ne
tenant essentiellement à aucune de leurs

158 MERCURE DE FRANCE.

institutions, aidé de ses seules forces, conserve néanmoins toute son influence, malgré l'audace de la mysanthropie, le poison du ridicule, &c, on peut le dire, le peu d'adresse de ses Disciples. A la fin de ce Discours se trouvent des notes très-savantes de l'Auteur, qui servent de preuve à ce qu'il avance dans son Discours.

Eloge historique de M. Winslou, par M. C.... Docteur en Médecine.

L'Auteur commence l'éloge du célèbre Winslou par l'exposition courte & précise de l'état de l'anatomie à la fin du siècle de Louis le-Grand : & en faisant le portrait de l'homme nécessaire alors aux progrès de cette science, il trace ingénieusement le caractère de son héros.

Né (en 1669) en Danemark, à Odense, dans la Scanie, & se destinant à professer la Théologie Luthérienne, il paroissoit bien éloigné de la carrière qu'il avoit à remplir un jour.

Les conférences instructives qu'il avoit avec un de ses amis, qui s'appliquoit à la Médecine ; les conversations de

M. Rugſch qu'il connut en Hollande ; ſon voyage en France, la connoiſſance & l'intimité de M. Duverney, l'inſtruiſirent à fond dans la ſcience qu'il devoit éclairer.

D'un autre côté, la droiture de ſon cœur qui l'avoit attaché à la religion de ſes ancêtres, le conduiſit inſenſiblement vers la vérité qu'il cherchoit avec ardeur. Les ouvrages du grand Boſſuet lui défilèrent les yeux ; il fit bientôt abjuration entre les mains de cet illuſtre Prélat.

De ſages conſeils, le ſecours & la protection de l'Evêque de Meaux, qui répara l'injuſtice de ſes parens ; le déterminèrent à entrer (en 1702) dans la Faculté de Médecine, où il avoit déjà pour amis MM. Tournefort & Dodart. Lorsque la mort lui enleva M. Boſſuet, cette Compagnie répara une partie de ſa perte en lui remettant tous les frais de ſes actes ; elle refuſa enſuite d'en recevoir le prix, ſe croyant aſſez payée par l'illuſtration que lui donnoient les cours de M. Winſlou.

Deux ans après il fut reçu à l'Académie des Sciences, ſous les auſpices de M. Duverney. On trouve dans cet éloge une énumération & une expoſition rapide d'une partie des ouvrages par leſquels

M. Winslou répondit au choix de l'Académie, tels que ses Mémoires sur le cœur, sur la position naturelle des viscères de l'homme vivant, sur l'action des muscles; son exposition anatomique; son Mémoire sur le danger des corps de baleine qu'on fait porter aux enfans, &c. Et ne dissimulant pas quelques légers défauts qu'on reproche à M. Winslou, il les fait tourner à son avantage, en joignant le mérite de l'impartialité aux talens du Panégyriste.

M. Winslou succéda à M. Hunault dans la chaire d'anatomie du jardin du Roi; & M. Winslou, quoique moins brillant, ne perd point au parallèle, comme le panégyrique le prouve si ingénieusement.

La vertu, la science & les mœurs de M. Winslou sont dignement célébrés dans cet éloge. Parcourons quelques traits propres à faire connoître, & le mérite de cet habile Anatomiste, & l'habileté de l'Orateur.

« La marche de l'esprit humain, dit-il, est lente; le développement de ses connoissances n'est pas le même dans toutes les sciences. Il en est auxquelles

» on ne peut plus rien ajouter , lorsque
 » d'autres ne font que d'éclorre. Le siècle
 » de Louis XIV avoit vu ces beaux-arts,
 » enfans du luxe & de la magnificence ,
 » parvenir à leur perfection , & la chi-
 » mie n'étoit encore qu'à son aurore ; à
 » peine l'Histoire Naturelle commençoit-
 » elle à sortir des ténèbres de l'ignorance.
 » L'Anatomie , quoique déjà florissante ,
 » n'avoit pas acquis cet éclat dont nous
 » la voyons briller de nos jours . . . Cette
 » science attendoit une révolution. Il
 » falloit pour l'opérer un homme qui ,
 » sans être doué d'un génie créateur , eût
 » un esprit juste & droit , fût exact dans
 » les observations , fidèle dans les détails ;
 » peut-être minutieux , & joignit à une
 » étude immense une patience plus gran-
 » de encore. Toutes ces qualités se trou-
 » voient réunies dans ce Médecin célèbre
 » dont nous entreprenons d'écrire l'éloge
 » historique , Jacques-Benigne Winslow ,
 » Docteur-Régent de la Faculté de Mé-
 » decine de Paris , interprète de la langue
 » Teutonique à la Bibliothèque du Roi ,
 » ancien Professeur d'Anatomie & de
 » Chirurgie au jardin Royal , de l'Acadé-
 » mie Royale des Sciences de Paris , &
 » de celle de *Berlin* ».

162 MERCURE DE FRANCE.

Voici le parallèle entre M. Winslow & M. Hunault. « Jamais deux hommes parcourans la même carrière, n'eurent une marche plus différente. M. Hunault étonnoit par la magnificence, & même le luxe de son élocution; M. Winslow attachoit par la netteté & la précision de la sienne. L'un joignoit au savoir les qualités extérieures, la manière habile d'en tirer partie; l'autre réduit aux qualités essentielles de son art, se renfermoit dans une sévère exactitude des faits. Le premier employant les grands moyens de l'Orateur, favoit donner aux objets les plus désagréables la parure du style; le second présentoit la vérité sans aucun ornement, & elle plaisoit ainsi. On eût pu les comparer à deux Peintres de même égal, mais d'un genre différent. Les figures de l'un séduisoient par la richesse & l'éclat des draperies; l'œil des connoisseurs admiroit dans les figures de l'autre des muscles fortement prononcés, des parties bien ensemble, des attitudes vraies, en un mot toutes les proportions de la belle nature. M. Hunault, fait pour les gens de Cour, & les personnes qui n'appren-

» nent que par air, devoit produire des
 » enthousiastes; M. Winslou suffisoit à
 » ceux qui veulent simplement s'instruire,
 » & formoit des savans.

» Nous terminerons cet extrait par un éloge
 » édifiant que notre Panégyriste, également
 » éloquent & ingénieux, fait de la décence de
 » M. Winslou. « Ses cours avoient un avan-
 » tage de plus, ils furent toujours une
 » école de décence & de pureté. On lui
 » a reproché d'avoir sur ce point poussé
 » trop loin la délicatesse. Des Anato-
 » mistes, peu scrupuleux sur la manière
 » de s'attirer l'attention de leurs auditeurs,
 » ont prétendu qu'il avoit jeté de l'obs-
 » curité dans ses démonstrations, dans
 » ses livres mêmes, en substituant des
 » expressions nouvelles aux dénominations
 » qui pouvoient prêter au jeu de
 » mots, & faire naître dans l'esprit des
 » jeunes gens des idées de libertinage.
 » Mais méritoit il d'être traité avec aussi
 » peu de ménagement qu'on l'a fait? Ne
 » devoit-on pas lui faire grace en faveur
 » du motif? Et puisqu'il est rarement
 » donné aux hommes de savoir se con-
 » tenir dans un juste milieu, ne vaut-il
 » pas mieux donner dans l'excès des ver-
 » tus, que dans celui des vices? Si dans

» ses couts il avoit soin de jeter un voile
» épais sur les objets qui pouvoient exci-
» ter ou réveiller les passions des jeunes
» gens, c'est qu'il savoit respecter les
» mœurs, ce dépôt sacré dont nous
» sommes tous comptables envers la so-
» ciété ; c'est qu'il étoit persuadé qu'un
» Etat est près de sa ruine, lorsque la jeu-
» nesse en est corrompue. Rome touchoit
» au moment marqué pour sa décadence ,
» lorsque Clodius troubloit les mystères
» de la bonne Déesse. Peut-on en effet at-
» tendre des eaux pures & salubres d'une
» fontaine dont la source est empoison-
» née ? » Nous exhortons l'Auteur de con-
sacrer ses momens de récréation à l'étude
des belles-lettres. La science longue &
pénible de la médecine ; la contention
qu'exigent les soins dûs aux malades,
semblent exiger une sorte de diversion.



ANNONCES LITTÉRAIRES.

L'Art de s'enrichir promptement par l'Agriculture, prouvé par des expériences; par M. des Pommiers, Gouverneur de la Ville de Chéroy; avec figures, in-12. prix 2 l. 10 s. A Paris, chez la Veuve de Levaque, cloître des Jacobins, près la rue de la Harpe.

Le Maître d'Histoire, ou chronologie élémentaire, historique & raisonnée des principales histoires, disposée pour en rendre l'étude agréable & facile à la jeunesse : Ouvrage qui peut servir de suite aux principes d'institution; in-12. rel. 2 l. 10 s. A Paris, chez la veuve Des-saint, Libr. rue du Foin St Jacques.

Connoissance des Temps pour l'année commune 1777, publiée par l'ordre de l'Académie Royale des Sciences, & calculée par M. Jeurat, de la même Académie; in-8°. A Paris, à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

L'Artillerie raisonnée, contenant la description & l'usage des différentes bouches à feu, avec le détail des principaux moyens employés ou proposés pour les perfectionner; la théorie & la pratique des mines, du jet des bombes, & en général l'essentiel de tout ce qui concerne l'artillerie depuis l'invention de la poudre à canon; par M. le Blond, Maître de Mathématiques des Enfants de France, Censeur Royal. Nouvelle édition, revue & corrigée. C'est la troisième en comptant celle de la première édition de la guerre des sièges; & la quatrième en y comprenant la traduction qui en a été faite en Italien chez les Frères Reycends, Libraires à Turin. 1 Volume, grand in-8°. A Paris, chez Cellot & Jombert fils jeune, Libraires, rue Dauphine.

Le Clerc, Libraire, grand'Salle du Palais à Paris, ayant acquis le restant de l'édition de différens Ouvrages, dont quelques uns étoient difficiles à trouver complets, étant parvenu à en compléter

un certain nombre, les offre à un rabais de plus de moitié.

1°. Lettres critiques ou analyse & réfutation des divers écrits modernes contre la Religion, par M. l'Abbé Gauchat; 19 vol. in-12. br. 15 l.

Les personnes qui auroient négligé de compléter ledit Ouvrage, ou à qui il manqueroit quelques volumes, les payeront chaque 1 liv.

2°. Accord du Christianisme & de la Raison, par le même; 4 vol. in-12. br. 3 l.

3°. Rapport des Chrétiens & des Hébreux, & un Discours préliminaire sur la loi de Nature; 3 volumes in-12. br. 3 liv.

4°. La spiritualité & l'immortalité de l'ame, avec le sentiment de l'antiquité tant sacrée que profane, par rapport à l'une & à l'autre; par le Père Hubert Hayer; 3 vol. in-12. br. 3 l.

5°. Catéchisme Evangélique par demandes & réponses, pour faciliter l'intelligence de plusieurs textes de l'Evangile & des Actes des Apôtres, avec la vie de N. S. J. C., rangée suivant l'ordre

168 MERCURE DE FRANCE.

chronologique & la concorde; par le P. Placide Olivier; 3 vol. in-8°. 3 l.

6°. Plaidoyers & Mémoires, contenant des questions intéressantes tant en matières civiles, canoniques & criminelles, que de police & de commerce, avec les jugemens & leurs motifs sommaires; & plusieurs Discours sur différentes matières soit de droit Public, soit d'histoire; par M. Mannory, ancien Avocat en Parlement; 18 vol. in-12. br. 18 l.

Les personnes qui auroient négligé de compléter ledit Ouvrage, ou à qui il en manqueroit quelques volumes, payeront chaque volume br. 1 l. 4 s.

7°. Conférences de l'Edit de la Jurisdiction Ecclésiastique de 1695, avec les Ordonnances précédentes concernant la même matière, où l'on voit ce qu'il en a pris & ce qu'il y a ajouté; ensemble les Arrêts & Jugemens rendus en conformité dans les Cours Supérieures du Royaume; par Jean-Pierre Gibert; 2 Vol. in-12. br. 2 l.

8°. Instruction pour les Seigneurs & pour les Gens d'affaires; par M. Roussel, Avocat au Parlement; 1 l. 16 s.

9°. L'Eloquence du corps dans le ministère de la chaire, ou l'action de l'Orateur

A O U T. 1776. 169

teur & du Prédicateur : Ouvrage également utile aux Avocats dans le barreau, aux Professeurs dans les Colléges, & généralement à tous ceux qui parlent ou qui se disposent à parler en public; par M. l'Abbé Dinouart; in 12. 18 s.

100. Le Chanfonnier François, ou recueil de chansons, ariettes, vaudevilles & autres couplets choisis; 16 vol. in-12. 18 l.

110. Le génie de la Littérature Italienne; par M. de San Séverino; 2 vol. in-12. 1 l. 10 s.

120. Recueil A jusques & compris &; 24 vol. in 12. 18 l.

Nota. Les personnes qui voudront avoir les livres contenus dans la présente notice, pourront se les procurer dans l'instant tous reliés, si elles le jugent à propos.

A C A D É M I E S.

I.

C O P E N H A G U E.

LE 25 Avril 1776, la Société des Sciences s'assembla pour examiner les écrits sur

H

170 MERCURE DE FRANCE.

les sujets proposés pour l'année passée. La Société trouva le problème mathématique, concernant l'invention d'une machine propre à ôter le limon, à extirper les plantes aquatiques des lacs, &c., le plus solidement traité par M. Henri Gerner, Capitaine de Marine du Roi, à qui le prix fut décerné en conséquence.

Le prix sur la deuxième question mathématique, touchant la courbure de la base de la carène des vaisseaux, qui ont flottés quelque temps sur l'eau; fut adjugé au Mémoire satisfaisant, composé par M. Ernest Stibolt, Lieutenant-Capitaine de Marine.

Le problème physique concernant l'analyse des métaux dans leurs parties constitutives, n'a pas été pleinement résolu dans le Mémoire de M. Charles-Frédéric Wentzel à Dresde; cependant eu égard à la difficulté de ce problème, la Société a adjugé le prix à ce Savant, non-seulement parce qu'il a plus fait en cette matière qu'aucun autre Chymiste avant lui, mais encore pour l'encourager à continuer ses recherches sur cet objet important.

Sur la deuxième question physique, comme aussi sur le sujet historique, la Société n'avoit rien reçu qui répondit à ses vues.

A O U S T. 1776. 171

Dans la même assemblée du 26, il fut résolu de proposer pour l'année 1776 les sujets suivans.

EN MATHÉMATIQUE.

Globorum extormentis & mortariis projectorum semimitam, dum per aërem feruntur, methodo expeditiori & clariori, quam hucusque fieri potuit determinare.

EN PHYSIQUE

Genesin acidi nitrosi exquisitis experimentis explicare.

EN HISTOIRE.

An numerus incolarum in Dania & Norwegia unquam ante horridam pestem, quam atram mortem vocant, & quæ circa medium seculi XIV, grassabatur, major fuit, quam qui recentioribus temporibus exiit?

Les Savans, tant étrangers que Danois, excepté les membres de la Société, sont invités à concourir pour ces prix, & voudront bien écrire leurs mémoires en françois, latin, danois ou allemand, les

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

ouvrages en d'autres langues étant exclus du concours.

Le prix que la Société décernera à celui qui, à son jugement, aura le mieux traité chaque sujet, consiste en une médaille d'or de la valeur de cent écus Rixdalers, argent de Danemarck.

Les concurrens adresseront leurs Mémoires écrits d'un caractère lisible, & franc de port, au Secrétaire perpétuel, & actuellement Président de la Société, M. de Hielmstierne, Chevalier de Dannebrog, & Conseiller de conférence du Roi. Aucun écrit ne sera reçu au concours, passé le dernier Mai 1777.

Les Auteurs ne se feront point connoître ; ils mettront une devise à la tête ou à la fin de leur Mémoire, & y joindront un billet cacheté qui contiendra la même devise, avec leur nom & le lieu de leur résidence.

La distribution se fera vers la fin du mois d'Octobre 1777 ; & le jugement de la Société sera public incontinent après.

Ceux qui souhaiteront que leurs ouvrages qui ont concourus pour le prix de l'année 1775, leurs soient rendus, sont priés de s'adresser à M. de Hielmstierne avant la fin de l'année courante.

A O U S T. 1776. 173

I I.

C H R I S T I A N I A.

L'Académie des Sciences de Norwege propose un prix de cent rixd. pour le meilleur Mémoire qui lui sera remis dans le courant de l'année, sur la meilleure manière d'établir une forge de cuivre dans la partie Septentrionale de ce Royaume. Un particulier propose un autre prix de cinquante rixdales, que la Société adjugera à l'Auteur du meilleur écrit sur la manière la plus profitable & la plus utile de tirer des productions du pays, le parti le plus favorable au Cultivateur, au Négociant & au Navigateur.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE se propose de donner le vendredi 2 Août la première représentation des *Romans*,

H 11j

174 MERCURE DE FRANCE.

Ballet héroïque en trois entrées, composées des actes de *la Bergerie*, de *la Chevalerie* & de *la Férie*. Bonneval est Auteur des paroles, & Niel Compositeur de la musique des *Romans*, Ballet formé de quatre entrées & d'un prologue, & joué en 1736. M. Cambiny a remis en musique les trois premières entrées que nous annonçons.

1^{er}. ACTE. *La Bergerie*. L'Amour triomphant du Maître du tonnerre, vient se venger des cœurs insensibles. Il vole dans un bocage & réveille Arcas, vieux Berger, qui va publier l'arrivée de ce Dieu. Les Bergers & les Bergères s'empressent de rendre hommage à l'Amour, excepté Iphis & Doris, qui mettent le bonheur dans l'indifférence. Lorsqu'ils s'en félicitent, ils entendent des plaintes sous le feuillage ; aussi tôt un enfant paroît leur demander du secours. Ces Bergers, qui se croient insensibles, tombent dans les pièges de l'Amour ; ils calment ses douleurs, & l'engagent à prendre du repos. L'Amour feint de s'endormir. Les jeunes imprudens jouent, durant son sommeil, avec ses armes ; ils en sont blessés. Ils s'inquiètent. L'Amour

A O U S T. 1776. 175
se réveille, & leur dit d'un ton iron-
nique :

Ne craignez rien , ce mal n'est point funeste ,
L'on enguérît trop aisément.

D O R I S.

Que faut-il faire , hélas !

L' A M O U R.

Vous aimer seulement :

L'Hymen fera le reste.

Ces Amans & les Bergers chantent la
présence & les bienfaits de l'Amour.

II. ACTE. *La Chevalerie.* Marfize, fille
de Roger, amante de Léon, possède un
casque enchanté, & elle se déguise, par
son moyen, sous la figure de Ferragus,
Prince de Castille. Elle veut faire l'épreu-
ve du cœur de son Amant. Roger favo-
rise le projet de sa fille ; & lorsque Léon
l'engage à lui accorder la Beauté dont
son ame est éprise, ce père déclare que
Ferragus s'est armé pour lui disputer sa
conquête. Léon s'en offense ; il ose bra-
ver Marfize, qu'il croit être Ferragus.
Leur courroux éclate ; Roger les excite
H iv

176 **MERCURE DE FRANCE.**

à se rendre au Champ de Mars, & d'y combattre pour l'honneur & l'amour. Cependant ce Père craint que l'enchantement ne fût pas pour garantir les jours de sa Fille ; mais Mélisse l'Enchanteresse, la rend victorieuse, & l'on entend célébrer le nom de Ferragus. Léon, humilié de sa défaite, déplore son destin. Marfize, tenant l'épée à la main, lui dit :

Léon, adoucis tes alarmes ;
Tu ne connois pas ton vainqueur :
Sans honte un fier Guerrier peut me rendre les
armes ,
Il n'en aura pas moins d'éclat & de valeur.

Elle jouit de son embarras ; mais ôtant ensuite son casque enchanté, elle se fait connoître pour Marfize, & s'écrie :

C'en est trop, cher Léon, jouis de ta tendresse :
Je ne veux que ton cœur, je te rends ta Maîtresse.

L É O N.

Que vois-je ? Juste ciel ! Est-ce un enchantement ?

M A R F I Z E.

Le sujet de tes maux n'est qu'un déguisement.

Un Palais magnifique s'élève à la voix de l'Enchanteresse Mélisse; & les Plaisirs & les Jeux viennent animer le Peuple & célébrer le bonheur des Amans.

III. ACTE. *La Férie.* Démogorgon, Roi des Fées, est amoureux d'Eglantine, jeune Princesse élevée en secret dans des lieux enchantés, où elle n'a vu encore aucun mortel. Les Fées s'empressent de prévenir ses vœux, & de rassembler autour d'elle les Plaisirs. Eglantine leur dit de cesser leurs jeux, & que son cœur est trop préoccupé de l'image d'un objet charmant qu'elle a vu en songe. Les Fées sont éloignées; Démogorgon paroît avec un éclat qui jette de la surprise dans l'ame de cette Princesse; mais il la rassure bientôt par la douceur de son langage, & par l'aveu d'un amour qu'elle ne tarde point à partager. Ces Amans sont troublés par le pouvoir supérieur de la Fée Lagistille, qui fait enlever Démogorgon. Eglantine se plaint de tant de rigueur. La Fée lui répond que le Destin ordonne qu'elle partage l'ardeur & la couronne du grand Démogorgon.

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

L'éclat d'une brillante cour
Doit l'emporter sur le charme frivole
Que promet un tendre retour ;
Il faut que la grandeur console
Des maux que fait l'amour.

ÉGLANTINE.

L'éclat suprême
Ne fait point mon bonheur.
Je suis fidelle à ce que j'aime,
Le Maître du Ciel même
Ne lui raviroit pas mon cœur.

Le Palais du Roi paroît environné d'un grand éclat de lumière. Eglantine reconnoît l'Amant à qui elle a donné son cœur. Démogorgon, rival heureux de lui-même, jouit de la surprise & de la constance de cette Princesse. Un chœur de Génies & de Fées célèbrent l'hymen de ces Amans par des chants & par des danses.

Nous rendrons compte dans le Mercure prochain, du succès de cet Opéra.



COMÉDIE FRANÇOISE.

IL n'y a rien de nouveau sur ce Théâtre; mais on y prépare beaucoup de nouveautés. C'est un Spectacle si riche en Pièces anciennes en tout genre, qu'il néglige, en quelque sorte, d'en publier de nouvelles. Cependant on espère que le voyage de la Cour à Fontainebleau en fera éclore plusieurs; & l'on annonce pour l'automne trois Tragédies nouvelles, trois Comédies en cinq actes, & trois petites Comédies.

On doit donner d'abord *Coriolan*, Tragédie de M. Gudin.

D É B U T.

M. VERTEUIL a débuté le Jeudi 18 Juillet par le rôle de l'*Avare*, & celui de *Lucas* dans l'*Esprit de contradiction*; le Vendredi 19, *Orgon* dans le *Consentement forcé*; le Samedi 20, le *Baron* dans le *Somnambule*. Cet Acteur a montré des dispositions & du talent.

H v j

COMÉDIE ITALIENNE.

ON continue de donner à ce Théâtre *les Samnites*, spectacle intéressant & varié, quoiqu'en disent les prétendus Critiques, qui veulent que l'on n'ait du plaisir qu'à leur gré. Ils s'accordent du moins à regarder la musique de cette Pièce comme des plus excellentes, des plus expressives, des plus brillantes qui aient encore été faites.

On prépare à ce Théâtre, *Fleur d'Epine*, intermède nouveau de feu M. l'Abbé de V***, musique de Madame L. . . . célèbre Virtuose pour le clavecin, femme d'un Architecte célèbre.

D É B U T.

Le Lundi 29 Juillet, M. N. a débuté par le rôle de *Sylvain*. Il n'avoit encore paru sur aucun Théâtre. Il met de l'intelligence dans son jeu; il a une voix sonore; & l'exercice & l'étude pourront former son talent.

A R T S.

G R A V U R E S.

I.

Recueil des coquilles fluviatiles & terrestres
qui se trouvent aux environs de Paris,
dessinées, gravées & enluminées d'après
nature, par DuRoi, Peintre d'his-
toire naturelle. Prix des planches en-
luminées, 3 liv. A Paris, chez l'Au-
teur, rue des Marmouzets, maison
d'un Chandelier; & chez Musier fils,
Libr. rue du Foin.

CES coquilles sont disposées suivant
l'ordre que leur a donné M. Geoffroy,
Docteur-Régent de la Faculté de Méde-
cine, dans son petit Traité des coquil-
lages des environs de Paris, publié en
1767, chez Musier, Libraire. Ces co-
quilles, au nombre de quarante-six, sont
divisées en deux familles, celle des uni-
valves, qui est la première, & celle des
bivalves, qui est la seconde.

I I.

Portrait de MONSIEUR, Frère du Roi, d'après un tableau de Drouais, gravé en grand médaillon, & présenté à MADAME par A. F. David. Ce portrait est ressemblant & traité avec délicatesse ; il se trouve à Paris, chez l'Auteur, rue des Noyers, au coin de celle des Anglois. Prix 2 liv. On lit autour du médaillon ces vers de M. Coillon :

Des talens, des vertus l'heureux assortiment ;
 Font adorer ce Prince & chérir son image ;
 De tous les arts il s'attire un hommage ,
 De tous les cœurs un sentiment.

I I I.

Deux portraits de jeunes Filles, gravés d'après M. le Clerc, dans la manière du crayon, avec une bordure & des ornemens en or, imprimé suivant la méthode de Louis Marin. Prix 3 l. chaque Portrait, chez Bonnet, rue St Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie,

I V.

Une Vestale & un Lévite ; d'après deux tableaux de M. Vien , gravés avec beaucoup de talent par M. Marchand ; prix , chaque Portrait , 24 sols. A Paris , chez l'Auteur , rue Mazarine , la seconde porte cochère à droite en entrant par le carrefour de Buffy.

V.

La Complaisance maternelle , estampe d'environ 15 pouces de hauteur & 11 de largeur , gravée d'après le dessin de Freudenberg , par M. de Launay.

Cette estampe est agréable ; elle représente la scène intéressante d'une jeune femme avec deux enfans , dont elle en fait promener un qui est à la lisière.

V I.

Le Four à chaux , estampe de 18 pouces de largeur & 13 de hauteur , gravée d'après un tableau de même grandeur , de Louthembourg , Peintre du Roi , par M. de Launay ; composition charmante ,

& parfaitement rendue par le Graveur.

Ces deux Estampes se trouvent à Paris, chez l'Auteur, rue de la Bucherie, la porte-cochère après la rue des Rats.

M U S I Q U E.

I.

SIX quatuor pour le clavecin, avec accompagnement de deux violons & basse, dédiés à Madame la Comtesse de Stroganoff, par M. Piozzi; Op. I. prix 12 l. A Paris, chez M. Piozzi, rue du Colombier, à l'Hôtel du Parc-Royal; F. St G.; & M. Venier, rue St Thomas du Louvre; & aux adresses ordinaires.

La réputation de M. Piozzi, le choix & le goût qu'il met dans les airs qu'il exécute avec tant de distinction & de supériorité; son talent pour le clavecin, dont il s'accompagne, ces qualités attestent la bonté de ces quatuors de sa composition, dans lesquelles on doit trouver le chant agréable uni à une harmonie pure & expressive.

I I.

Airs des Ballets de Sabinus, arrangés pour le clavecin, le forte-piano, ou la harpe, avec accompagnement de violon, dédiés à M. de Chabanon, composés par F. J. Gossec, prix 9 liv. Se vendent à Paris, chez l'Auteur, rue des Moulins, Butte St Roch, & aux adresses ordinaires de Musique.

I I I.

Recueil de Romances, Brunettes, & autres petits airs avec accompagnement de guitare, la musique & les accompagnemens par M. Coulon, Maître de chant & de guitare, prix 7 livres 4 sols. A Paris, chez l'Auteur, rue du Chantre, chez le Serrurier du Roi; & Bignon, place du Louvre, à l'Accord Parfait.

I V.

Six sonnettes pour la Harpe, avec accompagnement d'un violon, *ad libitum*, dédiées à Madame la Comtesse de Boursiers, composées par M. Hochbrucker,

186 MERCURE DE FRANCE.

œuvre sixième. A Paris, aux adresses ordinaires de Musique.

Cet Artiste est connu par ses talens ; il va faire un voyage en France pour se faire entendre de la Harpe ; il commencera par Nantes, Poitiers, Angoulême, Bordeaux, Bayonne, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Avignon, Aix, Marseille, Grenoble, Lyon & Genève.

V.

Nouvelle Musique chez le sieur Siebert, rue St. Honoré, à l'Hôtel d'Aligre, ancien Grand-Conseil.

Six quatuors concertans à deux violons, alto & basse, composés par J. C. Bach, œuvre quatorzième, prix 9 liv. Nota, le premier violon peut se jouer sur la flûte ou hautbois.

Six trios concertans pour flûte, violon & basse, composés par G. Weis, œuvre deuxième, prix 7 liv. 4 s.

Six sonnates pour violon & basses, composées par Schevindell, œuvre onzième, prix 7 liv. 4 s.

A O U S T. 1776. 187

Trois symphonies à deux violons, alto & basse, deux hautbois & cors, composées par Charles Stamitz, œuvre quinzième, prix 7 liv. 4 s.

SA MAJESTÉ voulant remédier aux abus & accidens qui arrivent journellement, par les fouilles que font les Carriers sous les grands chemins & habitations, a nommé, par Arrêt de son Conseil, le sieur Dupont, Professeur de Mathématiques, Visiteur & Inspecteur des carrières à pierre & à plâtre; & permet Sa Majesté au sieur Dupont d'en lever géométriquement les plans souterrains & instruire ses Elèves, sans être aucunement troublés de la part desdits Carriers, sous peine de désobéissance. Sa Majesté ordonne au sieur Dupont, dans le cas de contravention desdits Carriers, d'en dresser procès-verbal, & de rendre compte des délits, pour être par Sa Majesté ordonné ce qu'il appartiendra.



*VERS adressés à M. de Voltaire par
Mademoiselle Adélaïde de Nar....*

LE Dieu de l'harmonie est ton Dieu tutélaire ;
Il veille sur tes jours, ô sublime Voltaire !
Il t'inspira ce goût, ce talent enchanteur
Qui charment mon esprit & subjuguent mon
cœur.

Je cède aux doux accens de ta Muse chérie ;
Et, dans l'émotion de mon ame attendrie,
Je t'adresse, en ce jour, mon hommage & mes
vœux :

A toi qui nous appris les moyens d'être heureux.
De ton rare génie une seule étincelle,
De la plus noble ardeur enflammerait mon zèle ;
Je toucherais ce luth, dont les divins accords
Portent dans tous mes sens l'ivresse & les trans-
ports :

J'oserais célébrer tes succès & ta gloire,
Et ton nom toujours cher aux Filles de Mémoire.
De ton *Adélaïde* on partage l'amour ;
Tu nous la peins sensible & fière tour à tour,
Et tu la rends par-là bien plus intéressante,
Plus honnête, plus vraie, & sur-tout plus tou-
chante.



*Réponse de M. de Voltaire.**7 Juin 1776, au Château de Ferney.*

Un Vieillard accablé d'années & de maladies , a reçu deux lettres signées d'une Demoiselle de dix-huit ans , accompagnées d'une pièce de vers , qui feroient beaucoup d'honneur à un homme de lettres dans la maturité de son âge & de son talent. Ce Vieillard n'a pu , jusqu'à présent , marquer son étonnement & sa respectueuse reconnaissance. Il profite d'un moment de relâche que ses douleurs lui laissent , pour féliciter les Parens de cette jeune Demoiselle d'avoir une fille si au-dessus de son âge. Il lui présente son respect & sa juste douleur de ne pouvoir lui faire une réponse digne d'elle.

*LETTRE de M. d'Alembert à l'Auteur
du Mercure.**A Paris , ce 25 Juillet 1776.*

On vient encore , Monsieur , d'imprimer dans les Gazettes étrangères une nouvelle lettre que j'ai eu l'honneur , dit-on , de recevoir du Roi de Prusse , sur les Ordonnances militaires que le Ministère de France a publiées depuis quelques mois. Je proteste encore que cette nouvelle lettre est absolument supposée , comme celle que j'ai

désavouée il y a peu de temps dans votre Journal, & j'ajoute que ce Prince ne m'a jamais écrit un seul mot sur ces Ordonnances, ni sur rien de ce qui peut y avoir rapport. J'espère que ceux qui fabriquent de pareilles lettres, & qui abusent ainsi du nom respectable d'un grand Roi, se lasseront enfin d'une licence si punissable.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D'ALEMBERT.

QUATRAIN adressé à M. le Comte de Nostre, ci-devant Général des Isles du Vent de l'Amérique, maintenant de retour en France.

Des vertus de son Prince imitateur fidele,
Il fut le faire aimer au bout de l'Univers.
L'auguste Souverain qu'il prit pour son modele,
Saura mettre le prix à ses talens divers.

Par M. F. D. F., Officier d'Art.

COURS DE LANGUES.

LE sieur d'Eberdths enseigne les Langues Latine, Italienne, Françoisse, Alle-

mande, & autres. Sa méthode n'est point diffuse, compliquée ni rébutante, elle est d'autant plus facile, qu'elle est claire, précise & simple; de sorte que les personnes qui ne peuvent employer beaucoup de temps à l'étude de ces langues, ne seront point privées de l'avantage de les apprendre, pourvu qu'elles aient l'aptitude nécessaire pour travailler avec fruit.

On s'adressera à M. Ouffer, Marchand Mercier, aux armes Impériales & Royales, rue Galande, à Paris.

Maison d'éducation, rue Monceaux, vis-à-vis les jardins de Monseigneur le Duc de Chartres, entre les deux barrières du Roule, à Paris.

M. NICOLEAU, connu par ses talens pour l'éducation de la jeunesse, à laquelle il consacre tous ses soins & ses travaux depuis plus de vingt-cinq ans, & non moins connu par ses ouvrages de littérature & d'Algèbre, & par les prix d'éloquence & de poésie qu'il a remportés en différentes Académies, a transféré à Paris, au mois

192 MERCURE DE FRANCE.

de Mars dernier, l'établissement qu'il dirigeoit à Angers, depuis environ 8 ans. Tous les élèves qui l'ont suivi, sont autant de témoignages de la confiance dont MM. les parens l'honorent. On trouvera dans le prospectus qu'il distribue, tous les détails que les bornes de cet ouvrage ne nous permettent point d'insérer ici.

La maison qu'il avoit prise en arrivant à Paris, étoit à côté d'un cimetière, cachée d'un grand mur. Il en a pris une autre, située dans le meilleur air qu'il soit possible de respirer. Les appartemens en sont très-bien distribués. Il y a un grand & beau jardin, plusieurs allées bien couvertes, & un très-joli bosquet.

Il a réduit le prix de la pension le plus qu'il a été possible. Le nombre des Pensionnaires est borné à 24.

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

On faisoit en Poitou, vers la fin d'Avril dernier, le tirage de la milice. Deux veuves des Paroisses de Voulême & de St. Macoux avoient chacune, entre autres enfans, un fils aîné d'âge & de taille

taille à tirer , mais dont elles ne pouvoient se passer pour la culture des fonds qu'elles faisoient valoir. Les jeunes-gens des deux Paroisses voyant le triste état de ces femmes , qui craignoient que le sort ne tombât sur leurs fils , en furent touchés. Ils courent de concert chez le Commissaire , & le supplient de vouloir bien exempter deux de leurs camarades , sans toutefois contrevenir à l'Ordonnance. Le Commissaire leur représente que la chose est difficile : *point du tout* , Monsieur , reprennent-ils , *mêlez ensemble les billets blancs & le billet noir , & nous ferons notre affaire*. Ils tirent deux billets blancs , & les donnent aux fils des deux veuves. *Allons* , Monsieur le Commissaire , continuent-ils du ton le plus gai , *à nous à présent : la bonne œuvre est faite , nous voilà contents*.

Variétés , inventions utiles , établissemens nouveaux , &c.

I.

LE sieur Desroches, Armurier, demeurant à Couttenay , près de Sens , a fait

194 MERCURE DE FRANCE.

une horloge perpendiculaire , très-solide , qui sonne les demi-heures , & dont le cadran marque les minutes ; il a inventé des roues particulières pour les déteutes , qui en diminuent la longueur , & en assurent le travail. Cette horloge ne se montera que tous les huit jours , placée à 24 pieds de hauteur.

I I.

Le sieur Eckermann , Fabriquant de Stockholm , a inventé des instrumens & des outils , au moyen desquels il travaille le fil d'archal , de fer & de métal , de manière à le rendre souple & fin comme du fil de lin ou de soie. Cet Artiste porte des habits de cette nouvelle étoffe , qui paroît cependant plus propre à la tapisserie & aux tapis. La Cour de Suède a accordé à l'Inventeur une prime de 25 pour 100 sur l'exportation de ces étoffes.

I I I.

Industrie.

M. de Crofne , Intendant de Rouen , vient de faire placer aux casernes de cette

Ville une pompe à incendie, de la fabrique du sieur Thillaie, père, Pompier privilégié du Roi. Cette pompe de nouvelle construction, dont on a fait l'expérience avec le plus grand succès, vers la fin du mois de Juin dernier, a des avantages qui doivent la faire préférer aux pompes ordinaires. Son produit est au moins d'un muid par minute, & l'élévation du jet va de 90 à 100 pieds, sans l'aide des boyaux. Trois ou quatre hommes, sur chaque bras de levier, la mettent en action.

I V.

Physique.

Le 25 Mars dernier, trois enfans de James Buckley, Laboureur à Long-Sight, près Manchester, en Angleterre, furent empoisonnés par une très petite quantité de feuilles d'If. L'aîné de ces enfans avoit cinq ans, le second quatre, & le plus jeune trois. On crut qu'ils avoient des vers, & un Charlatan conseilla la feuille d'If, comme un puissant vermifuge. A sept heures du matin on leur donna à chacun une cuillerée de feuilles séchées dans un peu de cassonade, & à huit heu-

I ij

196 MERCURE DE FRANCE.

res un petit potage de lait de beurre. Ce remède ne fit ni bien ni mal ; deux jours après , la mère cueillit des feuilles fraîches , & leur en donna une pareille dose à la même heure , avec un potage de gruau , une heure après. A neuf heures ces enfans éprouvèrent un malaise ; ils ne cessoient de bâiller ; l'aîné se plaignoit de la colique , & les deux autres n'avoient aucun signe de douleur ; le second mourut à dix heures du matin , le plus jeune à une heure après-midi , & l'aîné à trois heures. Tous les trois ont péri sans convulsions & sans enflure ; même après leur mort , il n'y avoit point de pâleur ; ils avoient l'air de n'être qu'endormis.

A N E C D O T E S.

I.

UN homme ayant prêté une somme considérable à un de ses amis , qui n'étoit pas exact à la lui rendre , & qui le fuyoit depuis ce temps-là , le rencontra , & lui dit : *rendez-moi mon argent ou mon ami.*

I I.

Un jour que Louis XIV avoit donné audience aux Députés des États de Bourgogne, le Cardinal Mazarin dit à M. de Villeroi : *M. le Maréchal, avez-vous pris garde comme le Roi écoute en Maître, & parle en père ?*

I I I.

Un Gentilhomme Napolitain faisoit voir une belle montre à un Gentilhomme François, que celui-ci trouva admirable. Le Napolitain l'offrit par honnêteté ; & comme le François l'acceptoit : *ah que faites vous, Monsieur, lui dit-il, vous allez bannir du monde la politesse.*

I V.

Lorsque les Tartares élisent un nouveau Kan, les Electeurs prennent le Candidat & le placent sur un feutre posé par terre; on lui adresse ensuite ce discours. « Si tu gouvernes bien tes États, tout te
 » réussira selon tes desirs; mais si tu es
 » paresseux, & que tu préfères tes plaisirs

I iij

198 MERCURE DE FRANCE.

» à ton devoir , tu seras tellement dé-
» gradé & avili, que tout le monde t'aban-
» donnera , & qu'il ne te restera plus que
» ce fentre pour te servir de siège ».

V.

L'Empereur Frédéric IV, ayant été couronné à Rome, alla rendre visite à Alfonse, Roi de Naples, surnommé *le Sage & le Magnanime*. Comme on n'approuvoit pas cette démarche ; *il est vrai*, dit-il, *que le rang d'Empereur est au-dessus de celui de Roi, mais Alfonse est plus grand que Frédéric.*

V I.

Le grand Condé ayant demandé quel qu'un qui pût lui rendre compte de la situation des ennemis ; on lui amena un soldat de fort mauvaise mine : le Prince le rebuta, & en demanda un autre. On en fit venir deux autres de bonne façon, qui furent choisis, & qui s'acquittèrent mal de leur commission ; il fallut avoir recours au premier, qui rendit un compte si exact, que le Prince satisfait s'engagea de lui accorder la grace qu'il désireroit.

A O U S T. 1776. 199

Le soldat demanda son congé. Le Général étonné, offrit de le faire Capitaine. Monseigneur, lui répondit le soldat, *vous m'avez méprisé, je ne puis plus vous servir.* Le Prince de Condé, esclave de sa parole, satisfît avec regret à la demande du soldat.

A V I S.

I.

Le Trésor de la Bouche.

La fleur Pierre Bocquillon, Marchand Gantier Parfumeur à Paris, à la Providence, rue St Antoine, entre l'Eglise de St Louis de MM. de Sainte Catherine & la rue Percée, vis à-vis celle des Ballers, annonce au Public qu'il a été reçu & approuvé à la Commission Royale de Médecine, le 11 Octobre 1773, pour une liqueur nommée *le trésor de la bouche*, dont il est le seul compositeur. Ses admirables vertus la font préférer, en lui établissant une très grande réputation. La propriété de sa liqueur est de guérir tous les maux de dents quelque violens qu'ils puissent être, de purger de tout venin, chancre, abcès & ulcères, enfin de préserver la bouche de tout ce qui peut contribuer à gâter les dents; elle les conserve même quoique

gâtées. Cette liqueur a un goût très-agréable. L'Auteur en reçoit tous les jours de nouveaux suffrages par des certificats que lui envoient sans cesse les personnes de la première distinction. L'Auteur a des bouteilles à 10 l. 5 l. 3 l. & 1 l. 4 s. Il donne la manière de s'en servir, signée & paraphée de sa main ; il met son nom de baptême & de famille sur l'étiquette des bouteilles, ainsi que sur le bouchon, marqué de son cachet, & un tableau au-dessus de sa porte, pour ne pas se tromper. Il vend aussi le véritable tafferis d'Angleterre, propre pour les coupures & brûlures, approuvé par MM. de la Commission de Médecine, le 31 Juillet 1773. L'Auteur prie de lui affranchir le port des lettres.

I I.

Le sieur Roussel, demeurant à Paris, rue Jean-de l'Epine, chez l'Epicier en gros, la porte cochère à côté du Taillandier, au deuxième appartement sur le devant, près de la Grève, donne avis au Public qu'il débite, avec permission, des bagues dont la propriété est de guérir la goutte. Les personnes qui en sont fort affligées doivent porter cette bague avant ou après l'attaque de la goutte ; en la portant toujours au doigt, elle préserve d'apoplexie & de paralysie.

Le prix des bagues montées en or, est de 36 liv. & celles en argent, de 24 l.

Le sieur Roussel coupe les Cors, les guérit avec un peu d'onguent, & coupe les ongles des pieds.

Le prix des boîtes à douze mouches est de 3 liv. Celui des boîtes à six mouches est 1 l. 10 s.

Il a une pommade pour les hémorrhoides, les soulage & les guérit.

Les pots de pommade sont de 3 liv. & 1 l. 4 s.

Il a une eau pour guérir les brûlures, approuvée par M. le Doyen & Président de la Commission Royale de Médecine.

Le prix des bouteilles est de 3 liv. & de 1 l. 4 s.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 3 Juin 1776.

LE sieur de Stakeyeff, Envoyé extraordinaire de Russie, a eu, il y a quelques jours, une audience du Reys-Effendi. On fait que ce Ministre s'occupe principalement aujourd'hui des moyens de faciliter la navigation Russe, qui éprouve quelques difficultés relativement au transport des denrées depuis la Mer Noire jusqu'à la Mer Blanche.

De Pétersbourg, le 11 Juin 1776.

Le départ du Prince Henri de Prusse est fixé au 24 de ce mois. Le Grand-Duc de Russie le précédera de deux ou trois jours, & l'attendra à Riga. Le Prince Henri prendra alors les devans & se rendra le premier à Memel, où le Grand-Duc le rejoindra pour arriver avec ce Prince à

Berlin. La Princesse de Wurtemberg, destinée au Grand-Duc, sera pour lors arrivée dans cette capitale de la Prusse.

Du 25.

Le Grand-Duc de Russie est parti hier au soir avec le Maréchal de Romanzow, le Comte de Soltikow, le Prince Kourakin & le sieur Nariskin pour la capitale de la Prusse, où l'on dit que la Princesse de Wurtemberg, sa future épouse, doit se rendre aussi. Le Prince Henri de Prusse, auquel l'Impératrice a fait présent de beaucoup de bijoux enrichis des plus belles pierres, part ce soir, & rejoindra, dit-on, le Grand Duc à Memel, pour arriver le 10 Juillet à Königsberg, où ces Princes s'arrêteront trois jours : ils arriveront le 20 à Neustadt-Eberswalde, & ils en partiront le lendemain pour faire leur entrée à Berlin.

L'Impératrice se rendra le 6 Juillet à Pétershoff, d'où Elle ira, quelques jours après, voir la Flotte qui doit croiser dans la Baltique, & à laquelle Elle a fait donner ordre de sortir. Les sept vaisseaux qu'on attend de Riga, & qui doivent faire partie de cette flotte, sont arrivés à Kronstad.

De Copenhague, le 28 Juin 1776.

On annonce dans cette Ville une Zoologie ou Histoire des animaux de ce Royaume, qui sera écrite & imprimée en Danois, en Allemand & en François, avec des gravures & des enluminures de tous les animaux compris dans cette description, qui doit être très-intéressante pour les Naturalistes de l'Europe.

De Warsovie, le 29 Juin 1776.

Les Autrichiens ont évacué Casimir, situé sur la Vistule de l'autre côté de Cracovie, ce qui est un commencement d'exécution du dernier Traité des limites conclu entre les Cours de Vienne & de Warsovie : les Troupes Russes les y ont remplacés aussi-tôt.

Les négociations relatives à la démarcation Prussienne, éprouvent toujours beaucoup de lenteur. Le sieur Benoît, dans la conférence qui s'est tenue en dernier lieu, a fait de nouvelles propositions qui n'ont point été acceptées, & l'on s'est séparé jusqu'à de nouveaux ordres que ce Ministre attend de la Cour.

De Bonn, le 15 Juillet 1776.

Hier, le Prince Guillaume Florentin de Salm-Salm, Duc de Hoog-Straten, Chanoine Capitulaire des Chapitres de Strasbourg & de Cologne, nommé depuis quelques temps à l'Evêché de Tournay, a été sacré dans la Chapelle Electorale par l'Electeur Archevêque de Cologne, assisté du Comte Charles-Louis de König Segg-Aulendorff, Evêque de Mirene, Suffragant & Grand Doyen de la Métropole de Cologne, ainsi que de l'Evêque d'Ypres.

De Londres, le 3 Juillet 1776.

On vient d'être instruit par une lettre du 19 Juin, que le Lord Howe, avec un grand nombre de vaisseaux de transport, est arrivé à Halifax,

Lvj

enforte qu'on ne tardera pas à recevoir des nouvelles de l'expédition projetée sur la Nouvelle-York, défendue par Washington à la tête de vingt mille hommes qui détruiront la ville, à ce qu'on dit, s'ils ne peuvent pas la défendre, & qui iront à peu de distance de-là attendre les forces du Roi dans un camp retranché qu'ils se sont préparé, & dont ils espèrent qu'il sera difficile de les chasser.

Différens Particuliers de Boston, en vertu d'un ordre du Congrès, ont été mis en prison pour avoir refusé de prêter serment, & de livrer les armes & les provisions qu'ils pouvoient avoir, ainsi que de signer un acte d'association qui leur a été présenté & par lequel ils se seroient engagés, comme tous les autres Citoyens, à défendre, autant qu'il seroit en leur pouvoir, la cause des Colonies contre les prétentions de la Grande-Bretagne.

La défense que le Congrès-Général a faite de rien exporter des Colonies pour les besoins des Domaines de la Couronne, a sur-tout été funeste aux Bermudes. Avant cette prohibition, ces Isles recevoient avec tant d'abondance & à si bon marché tout ce qui étoit nécessaire à leurs besoins, qu'on y avoit discontinué d'occuper les Nègres à la culture des denrées les plus nécessaires. Dans les mois d'Octobre & de Novembre derniers, on se vit forcé de semer des grains pour suppléer aux secours dont on alloit être privé, mais les ouragans auxquels ce Pays est malheureusement trop exposé chaque année, ont privé les habitans de ces Isles des fruits de leurs travaux, & la famine y désole aujourd'hui un grand nombre d'habi-

tans ; les fâcheux effets de cette prohibition s'étendent sur beaucoup d'autres endroits.

Les Provinciaux paroissent déterminés à user du droit de représailles de toutes les cruautés qu'on pourroit exercer contre eux , & les Virginiens ayant entre leurs mains le soldat qui avoit si inhumainement assassiné le Docteur Warren, viennent de le faire pendre.

Le 18 Avril , un bâtiment qui avoit à bord des passagers Ecossois , fut arrêté sur les côtes de la Virginie. On prit à ces Passagers des sommes considérables dont ils étoient porteurs , & plusieurs d'entre-eux , accusés de correspondance avec le Lord Dunmore , furent mis en prison. Cette affaire doit se juger à Williamsbourg.

Une lettre de la Jamaïque fait mention de la découverte dernièrement faite de trois mille fusils cachés , à ce qu'on croit , par les Nègres du Pays , près de la montagne bleue.

De Rome , le 3 Juillet 1776.

Le Pape est venu habiter son Palais à Monte-Cavallo depuis Dimanche au soir. On commence à abattre les maisons qui se trouvent dans l'emplacement destiné pour la nouvelle sacristie que le Pape veut faire construire à Saint-Pierre.

De Paris , le 27 Juillet 1776.

Sa Majesté vivement occupée de ce qui peut encourager les arts , a chargé le Comte d'Angivillier , Directeur & Ordonnateur général de ses Bâtimens , de faire faire chaque année un certain

nombre de tableaux & de statues par les Peintres & les Sculpteurs de son Académie Desirant de plus rendre les arts utiles & les rappeler à leur ancienne destination, en les employant à consacrer les actions & les images de ceux qui ont illustré la Nation par leurs vertus, leurs lumières ou de grands services rendus à l'Etat, Elle a voulu pour cet effet que plusieurs des tableaux composés par son ordre, représentassent des sujets tirés de l'Histoire de France, & qu'on exécutât en marbre chaque année les statues de deux hommes choisis parmi les plus célèbres de la Nation. On a commencé par celles du Chancelier de l'Hôpital, de Descartes, de Sully & de Fénelon, auxquelles différens Artistes travaillent dès-à-présent par ordre du Roi. Sa Majesté voulant encore offrir aux Artistes de grands modèles & assurer à la Nation la jouissance des chefs-d'œuvres qui ont illustré l'Ecole Française, vient d'autoriser le Comte d'Angivillier à acquérir pour Elle les tableaux dont le célèbre le Sueur avoit orné l'Hôtel Lambert, situé dans l'Isle Saint-Louis : les Propriétaires se sont fait un devoir de sacrifier à des vues si dignes de Sa Majesté le desir qu'ils avoient de garder ces Tableaux.

Les Révérends Peres Chartreux de Paris ; instruits des motifs qui ont déterminé le Roi à cette acquisition, ont résolu, dans une assemblée capitulaire, de faire à Sa Majesté l'hommage des tableaux précieux que le Sueur a peint dans leur petit cloître. En conséquence Dom Hilarion Robinet, Prieur de cette Maison, & Dom Félix de Nonan, Procureur-Général de l'Ordre, conduits par le Comte d'Angivillier, ont été admis,

le 25, à l'audience de Sa Majesté, & l'ont suppliée, au nom de leur Communauté, de vouloir bien réunir ces Tableaux à sa magnifique collection. Sa Majesté, en acceptant cette offre, a chargé les Députés de témoigner à leur Communauté toute la satisfaction qu'Elle a du zèle de ces Religieux & de leur amour pour le bien public.

Les marbres destinés pour le Mausolée du Maréchal de Saxe sont arrivés à Strasbourg. Le sieur Pigalle s'y est rendu & va s'occuper d'élever dans l'Eglise Luthérienne de Saint Thomas, lieu de la sépulture du Maréchal, le monument que la France devoit à ce Héros. Le grand nombre d'habitans qui a été au-devant du dernier convoi de ces marbres, & la satisfaction qu'on a témoignée, prouvent combien la mémoire de ce Général y est chère, & l'idée avantageuse qu'on y a des talens de l'Artiste chargé de l'exécution de cet ouvrage.

Le 19 Mai dernier, le Grand-Maître de Malte aujourd'hui régnant, voulant honorer la mémoire & le nom de son prédécesseur, a fait expédier au Marquis de Ximenez, ancien Sous-Lieutenant des Gendarmes de Flandres, un Bref par lequel il lui sera permis de porter la Croix de l'Ordre.

P R É S E N T A T I O N S .

Le Baron de Tott, Brigadier des armées, à

son retour de Constantinople, a eu l'honneur d'être présenté au Roi, le 14 Juillet, par le comte de Vergennes, ministre & secrétaire d'état au département des affaires étrangères.

Le même jour, le Chevalier du Tillet, Brigadier des armées, a eu l'honneur d'être présenté au Roi, & de lui faire ses remerciemens du commandement d'une des Galeres de la Religion, que le Grand-Maître de l'Ordre de Malte a bien voulu lui confier sur la recommandation de Sa Majesté.

Le même jour, le Marquis d'Abos, qui avoit prêté serment, quelques jours auparavant, entre les mains de Monsieur, pour la place de premier Chambellan de ce Prince, vacante par la démission du Marquis de Bouillé, a eu l'honneur d'être présenté, dans cette qualité, par Monsieur, à Leurs Majestés.

Le 20 du même mois, les Députés des Etats de Bourgogne eurent l'honneur d'être admis à l'audience du Roi. Ils furent présentés à Sa Majesté par le Prince de Condé, Gouverneur de la Province, & par le sieur Amelot, secrétaire d'état au département de cette Province, & conduits par le sieur de Nantronillet, maître des cérémonies, & par le sieur de Watronville, aide des cérémonies. La Députation étoit composée, pour le Clergé, de l'abbé de la Goutte, abbé de Belleville, doyen de l'Eglise cathédrale d'Autun, qui porta la parole; pour la Noblesse, du marquis de Damas d'Antigny, brigadier des armées du Roi; pour le Tiers-Etat, du sieur Maufoux, maire de Beaune; du sieur de Saint-Martin, premier syndic général, député de la Province

de Bresse ; & du sieur de Combeët , premier syndic général , député de la Province du Bugey & du Pays de Gex ; ils eurent l'honneur d'être admis à l'audience de la Reine & de la Famille Royale.

L'après-midi du même jour , la marquise de Matignon , la marquise d'Arbouville , la dame Amelot & la dame de Clugny eurent l'honneur d'être présentées à Leurs Majestés & à la Famille Royale , la première , par la marquise de la Vaupaliere , la seconde , par la comtesse de Montmorin , la troisième , par la marquise de la Force , & la quatrième , par la marquise de Sennevoy.

Le 21 du même mois , la duchesse de Chartres , de retour du voyage qu'elle vient de faire sous le nom de *Comtesse de Joinville* , eut l'honneur de faire sa Cour à Leurs Majestés & à la Famille Royale. Elle présenta aussi la marquise de Polignac en qualité de sa dame d'honneur , sur la démission de la comtesse de Blot.

Le 28 juillet , la marquise de Doria eut l'honneur d'être présentée à Sa Majesté & à la Famille Royale , par la vicomtesse de Damas.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Dom Coutans , bénédictin de la congrégation de Saint Maur , a eu , le 14 , l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à Monseigneur le comte d'Artois , la cinquième suite de son Traité.

bleau topographique des environs de Paris jusqu'aux extrémités du Diocèse, &c. Leurs Majestés, ainsi que Monseigneur le comte d'Artois, qui avoient accueilli les premières feuilles, ont reçu cette suite avec bonté.

Ce jour, le sieur le Blond, maître de mathématiques des enfans de France, a eu l'honneur de présenter au Roi, une nouvelle édition revue & corrigée de son Ouvrage sur l'artillerie, intitulé : *Artillerie raisonnée, &c.*

Le sieur Jaurat, membre de l'académie royale des Sciences, ancien professeur & pensionnaire de l'école royale militaire, chargé par l'Académie de calculer chaque année la Connoissance des Temps, a eu aussi l'honneur de présenter, le même jour, à Sa Majesté le volume de l'année prochaine.

Le 16, le sieur Duhaume, docteur en médecine, des Facultés de Montpellier & de Paris, a eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés trois Ouvrages, le premier ayant pour titre : *Traité de la petite vérole*, tiré des commentaires de G Van-Swieten sur les aphorismes de Boerhaave; le second, *Mémoire sur les dissolvans de la pierre*; & le troisieme, *Lettre d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province, sur le traitement de la rage.*

Le 20, les Agens généraux du Clergé de France eurent l'honneur de présenter au Roi, à Monsieur & à Monseigneur le comte d'Artois le procès-verbal de l'assemblée du Clergé, année 1770.

Le sieur de Rosoi, citoyen de Toulouse, membre de plusieurs Académies, eut aussi, ce jour,

l'honneur de présenter à Leurs Majestés & à la Famille royale le quatrième volume des *Annales de Toulouse*, dédiées à Sa Majesté.

Le 21 du même mois, le sieur Moithey eut l'honneur de présenter à Monsieur & à Madame un Ouvrage intitulé : *Recherches historiques sur la ville d'Angers*, avec le plan assujéti à ses accroissemens, embellissemens & projets. La demoiselle Moithey, fille de l'auteur, eut celui de présenter à Monsieur le même plan de la ville d'Angers, lavé sur le satin, suivant la méthode des Ingénieurs.

Le 28, le sieur Moutonnet de Clairfont a eu l'honneur de présenter à Monsieur & à Madame un Ouvrage ayant pour titre : *la divine Comédie de Dante Alighieri, l'Enfer*, traduction française, accompagnée du texte italien, de notes historiques, critiques & de la vie du poëte, Ouvrage dédié à Madame.

M A R I A G E S.

René-Alphonse Paulin, marquis de Grasse-Briançon, enseigne des vaisseaux du Roi, a épousé, le 12 de juin, à Aix en Provence, demoiselle Marie-Marguerite-Alexandrine Maxime de Grasse, fille unique du comte de Grasse du Bar. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'évêque de Sisteron.

Le 28 juillet, le Roi, la Reine & la Famille

212 MERCURE DE FRANCE:

Royale ont signé le contrat de mariage de sieur Léon, capitaine de dragons au régiment de la Reine, avec demoiselle de la Morlière.

M O R T S.

Joseph Tourcas, invalide, mourut le 23 juin, à Neuf-Château en Lorraine, âgé de 102 ans. Il avoit servi dans la marine de 1692, jusqu'en 1695. Il entra alors dans un régiment de cavalerie dont il ne sortit qu'en 1730. Né sain & robuste, il n'a senti aucune des incommodités de la vieillesse.

Charles-Gilbert de May de Termont, ancien aumônier du Roi, évêque de Blois, est mort en son palais épiscopal, le 22 juillet, dans la 64^e année de son âge.

Marie-Thérèse Palissot, sœur du célèbre homme de lettres de ce nom, fille de Messire Hubert Palissot, chevalier, conseiller d'état de S. A. R. Léopold, duc de Lorraine, & femme de Louis Poinfinet de Sivry, écuyer, ancien commensal & pensionnaire actuel de la maison d'Orléans, membre de la société royale des sciences & belles-lettres de Nancy, &c. est morte à Argenteuil près Paris, le 17 juillet, dans la 37^e année de son âge.

Messire Augustin Blondel de Gagny, Chevalier, Seigneur de Bonneuil en France & autres Lieux; Trésorier-Général de la caisse des Amortisse-

mens, est décédé le 9 Juillet dernier, place Vendôme, dans la 82 année de son âge.

Cet excellent citoyen étoit connu par mille bonnes qualités du cœur & de l'esprit, & par son goût & son amour pour les Arts, dont il a rassemblé tant de merveilles dans son Cabinet, si riche en tous genres : Cabinet qu'il avoit la complaisance d'ouvrir aux Amateurs & aux Artistes, & qui leur étoit infiniment utile pour ranimer en eux le sentiment du beau & l'émulation des talens.

LOTÉRIE.

Le cent quatre-vingt-septième tirage de la Loterie de l'Hôtel-de-Ville s'est fait, le 26 du mois de juillet, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 84366. Celui de vingt mille livres au N°. 87561, & les deux de dix mille liv. aux numéros 90999 & 98641.

*FAUTES à corriger dans le second Volume
du Mercure de Juillet 1776.*

Pag. 145, lig. 6, par M. Dazolle, lisez par M. Dazille.

Idem, lig. 12, prix 3 l. br. lisez 3 liv. 12 s.

Page 146, ligne 29, M. Antoine. père, lisez M. Antoine Petit.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Oival & tise ,	<i>ibid.</i>
Epître adressée à l'Auteur du Philosophe sans prétention ,	17
Vers à Madame de T.	19
Rondeau à M. *** sur la ville de Dijon ,	24
Lucile , conte ,	23
Le Philosophe Syrien ,	46
Tyreis & Eglée , <i>idylle</i> ,	52
La Vertu triomphante de l'Envie ,	56
Explication des Enigmes & Logogryphes ,	60
ENIGMES ,	61
LOGOGRYPHES ,	64
Air des Mariages Samnites ,	66
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	69
Suite de l'Extrait des différens Ouvrages pu- bliés sur la vie des Peintres ,	<i>ibid.</i>
Traité théorique sur les maladies épidémi- ques ,	113.
Lettre du F. François , Cuisinier du Pape Gan- ganelli ,	115.
Satires de Perse ,	116
Epîtres en vers sur différens sujets ,	123

Oraison funèbre de Louis - Nicolas-Victor de Félix , comte du Muy ,	129
Flora Parisiensis ,	132
Sermons du P. de Neuville ,	134
Observations sur les épizooties contagieuses ,	153
Histoire & phénomènes du Vésuve ,	155
Discours sur quelques opinions du Public con- cernant la Médecine ,	157
Eloge historique de M. Winslouw ,	156
Annonces littéraires ,	165
ACADÉMIES.	169
Copenhague ,	<i>ibid.</i>
Christiania ,	173
SPECTACLES.	<i>ibid.</i>
Opéra ,	<i>ibid.</i>
Comédie Française ,	179
Comédie Italienne ,	<i>ibid.</i>
ARTS.	181
Gravures ,	<i>ibid.</i>
Musique.	184
Vers adressés à M. de Voltaire ,	188
Réponse de M. de Voltaire ,	189
Lettre de M. Dalember ,	<i>ibid.</i>
Quatrain adressé à M. le Comte de Nozière ,	190
Cours de Langues ,	<i>ibid.</i>
Maison d'éducation ,	191
Trait de générosité ,	192
Variétés , inventions , &c.	193
Anecdotes.	196

216 MERCURE DE FRANCE.

Avis,	199
Nouvelles politiques ;	201
Présentations,	207
————— d'Ouvrages,	209
Morts,	212
Loterics,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le volume du Mercure de France pour le mois d'Août, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 4 Août 1776.

DE SANCY

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme,

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;
SEPTEMBRE, 1776.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,
Chez LACOMBE, Libraire, rue Christine,
près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi,

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LAGOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LAGOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire les Journaux
suivans, port franc par la Poste.*

JOURNAL DES SAVANS , in-4°. ou in-12, 14 vol. à Paris,	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
JOURNAL DES BEAUX-ARTS ET DES SCIENCES , 24 cahiers par an, à Paris,	12 l.
En Province,	15 l.
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS , Ouvrage périodique, 16 vol. in-12. à Paris,	24 l.
En Province,	32 l.
LA FRANCE ILLUSTRÉ OU LE PLUTARQUE FRANÇOIS , 13 cahiers in-4°. avec des Portraits, par M. Turpin, prix,	30 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE , à Paris, port franc par la poste,	18 l.
JOURNAL ÉCCLÉSIASTIQUE , par M. l'Abbé Dinouart, 14 vol. par an, à Paris,	9 l. 16 s.
Et pour la Province, port franc par la poste,	14 l.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 12 vol in-12 par an, à Paris,	18 l.
Et pour la Province,	24 l.
JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE DE GENÈVE , 36 cahiers par an, à Paris & en Province,	18 l.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cah. par an, à Paris,	9 l.
Et pour la Province,	12 l.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , 52 feuilles par an, port. Paris & pour la Province,	12 l.
SUITE DE TRÈS-BELLES PLANCHES in-folio, ENLUMINÉES ET NON ENLUMINÉES , des trois règnes de l'Histoire Naturelle, avec l'explication, chaque cahier broché, prix,	30 l.
JOURNAL DES DAMES , 12 cahiers, de chacun 5 feuilles, par an, pour Paris,	12 l.
Et pour la Province,	15 l.
L'ESPAGNE LITTÉRAIRE , 24 cahiers par an, à Paris,	18 l.
En Province,	24 l.
JOURNAL LITTÉRAIRE de Berlin , 6 vol. in-12. par an, à Paris,	15 l.
JOURNAL DE LECTURE , ou choix de Littérature & de Morale, 12 parties in 12. dans l'espace de six mois, franc de port à Paris & en Province, prix par abon- nement,	15 liv.
TABLE GÉNÉRALE DES JOURNAUX anciens & modernes , 12 vol. in-12. à Paris, 24 l. en Province,	30 l.

A ij

Nouveautés qui se trouvent chez le même Libraire.

Dictionnaire Dramatique , 3 vol. gr. in-8°. rel.	15 l.
Dict. de l'Industrie , 3 gros vol. in-8°. rel.	18 l.
Dictionnaire historique & géographique d'Italie , 2 vol. grand in-8°. rel. prix	12 l.
Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences naturelles , in-8°. rel.	5 liv.
Autre dans les sciences exactes , in-8°. rel.	5 l.
Preceptes sur la santé des gens de guerre , in-8°. rel.	5 liv.
De la Connoissance de l'Homme , dans son être & dans ses rapports , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
Traité économique & physique des Oiseaux de basse-cour , in-12 br.	2 l.
Dict. Diplomatique , in-8°. 2 vol. avec fig. br.	12 l.
Dict. Héraldique , fig. in-8°. br.	3 l. 15 s.
Révolutions de Russie , in-8°. rel.	2 l. 10 s.
Spéctacle des Beaux-Arts , rel.	2 l. 10 s.
Diction. Iconologique , in-8°. rel.	3 l.
Dict. Ecclef. & Canonique , 2 vol. in-8°. rel.	9 l.
Dict. des Beaux-Arts , in-8°. rel.	4 l. 10 s.
Abrégé chronol. de l'Hist du Nord , 2 vol in-8°. rel.	12 l.
———— de l'Hist. Ecclésiastique , 3 vol. in-8°. rel.	18 l.
———— de l'Hist. d'Espagne & de Portugal , 2 vol. in-8°. rel.	12 l.
———— de l'Hist. Romaine , in-8°. rel.	6 l.
Théâtre de M. de Saint-Foix , nouvelle édition , 3 vol. brochés ,	6 l.
Théâtre de M. de Sivry , vol. in-8°. br.	2 l.
Bibliothèque Grammat. in-8°. br.	2 l. 10 s.
Lettres nouvelles de M ^{de} de Sévigné , in 12 br.	2 l. 10 s.
Les mêmes , pet. format ,	1 l. 16 s.
Poème sur l'Inoculation , vol. in-8°. br.	3 l.
Traité du Rakitis , ou l'art de redresser les enfans contrefaits , in-8°. br. avec fig.	4 l.
Eloge de la Fontaine , par M. de la Harpe , in-8°. br.	1 l. 4 s.
Les Muses Grecques , in-8°. br.	1 l. 16 s.
Les Odes Pythiques de Pindare , in-8°. br.	5 l.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV , &c. in-fol. avec planches br. en carton ,	24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture , in-4°. avec fig. br. en carton ,	12 l.
Les Caractères modernes , 2 vol. br.	3 l.
Mémoire sur la Musique des Anciens , nouvelle édition , in 4°. br.	7 l.
L'Agriculture réduite à ses vrais principes , vol. in-12. broché	8 l.



M E R C U R E D E F R A N C E.

SEPTEMBRE, 1776.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

S O N N E T.

EXALTE qui voudra ces Princes dont la gloire
S'achete au prix du sang & des biens des Sujets,
Qui prétendent se faire un grand nom dans l'hist
toire,

En les faisant servir à de vastes projets!

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

Moi , je ne veux louer que ceux dont la mémoire
A mis leurs noms chéris au Temple de la Paix ,
Qui n'ont point préféré l'éclat d'une victoire
Au plaisir de compter leurs jours par des bienfaits.

Louis est mon Héros : ce Salomon moderne
Est plus pere que Roi des Peuples qu'il gouverne :
Un Sage est sur le Trône & non un Conquérant.

Ses armes sont les Loix , les cœurs sont les
conquêtes ;

Maurepas , sous tes yeux sa bonté les a faites ,
Et le meilleur des Rois est pour toi le plus grand.

Par M. Cavalié, Avocat à Montpellier.

L'OMBRE DE SALOMON.

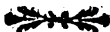
Imité de l'Allemand.

P OUR cultiver le petit héritage
Qu'il tenait de ses bons Aïeux ,
Un Vieillard , du midi bravait l'ardente rage ,
Lorsque , sous un riant ombrage ,
Un fantôme céleste apparut à ses yeux :
« Ne crains point , bon Vieillard , lui dit l'ombre
» sacrée ,

- « Je suis Salomon... Que-fais-tu ? —
 « Je travaille ; autrefois ma jeunesse égarée
 « Ne connut point le prix de la vertu ,
 « Et du travail : j'ai lu tes préceptes sublimes ;
 « Je les ai lus , bientôt j'ai rougi de mes crimes.
 « Ne conseille-tu pas d'aller à la fourmi ? *
 « J'y suis allé ; j'ai fait comme elle ; mon attente
 « N'a point été trompée ; & plus j'ai recueilli ,
 « Plus je veux recueillir. — L'ami ,
 « Ou ta pauvre cervelle est bien inconsciente ,
 « Ou tu n'as pris la leçon qu'à demi :
 « Une seconde fois retourne à la fourmi ;
 « Observe-la mieux ; apprends d'elle
 « Que l'hiver de la vie est fait pour le repos ;
 « Et que , loin d'assouvir une soif criminelle ,
 « Il faut jouir alors du fruit de ses travaux »

* Allez à la fourmi , paresseux ; considérez sa conduite , & apprenez à devenir sage , puisque n'ayant ni Chef , ni Maître , ni Prince , elle fait néanmoins sa provision durant l'été , & amasse pendant la moisson de quoi se nourrir l'hiver. PROV. DE SAL. Chap. VI, Vers. 6, 7 & 8.

Par M. Willemain d'Abancourt.



C O U P L E T S.

AIR : Des simples jeux de son enfance.

Las de chanter envain les Belles
Et de courir après leur cœur :
Las de rencontrer des cruelles
Qui s'amusoient de ma candeur,
J'avois juré que sur ma lyre
Je ne formerois plus de sons ;
Mais dans nos champs j'ai vu Thémire,
Et je reviens à mes chansons.

Thémire est la fleur des Bergeres
Et l'ornement de nos cantons ;
Thémire joint à l'art de plaire
Tous les talens & tous les dons :
Je ne connoissois pas Thémire ;
Thémire est le souverain bien ;
Mais je l'ai vue , & je peux dire
Qu'on ne devoit jurer de rien.

Thémire , au printemps de son âge ,
Dans ses regards peint la candeur ;
Thémire est la vivante image ,
La douce image du bonheur :

Les Amours menent sur ses traces
 Les jeux & les ris ingénus ;
 Thémire a dérobé les graces
 Et la ceinture de Vénus.

Déformais je veux que Thémire
 Soit le sujet de mes chansons ;
 Si dans mes mains je prends ma lyre ,
 Je lui consacrerai mes sons :
 Je veux écrire à chaque page
 Le nom de cet objet vainqueur ;
 Je veux qu'elle ait tout mon hommage ;
 La voir , l'aimer , c'est le bonheur.

Par le même.

LA PREUVE D'AMOUR.

Conte.

Deux Voyageurs cheminoient vers Fon-
 toise ;
 Querelle advint ; l'histoire ne dit point
 Sur quoi l'un deux à l'autre chercha noise ;
 Et mes Lecteurs me passeront ce point.
 Bref , l'un étoit comme on nous peint Sot ;
 L'autre d'humeur chatouilleuse & hardie ,

Av

Jurant toujours , toujours la dague au poing :

Un brave enfin. Il veut à toute outrance

Du pauvre here éprouver la vaillance.

Messer Armand se jetant à genoux ,

Lui dit : Hélas ! que me demandez-vous ?

Si de mes jours vous pourfendez la trame ,

Mes deux enfans avec ma pauvre femme

Restent privés de leur unique appui.

Pensez-y bien , & laissez dans votre ame

Quelque pitié s'élever aujourd'hui.

« Relevez-vous ; je suis bon dès qu'on tremble ,

Repart le brave avec un souris fier ;

« Je vous pardonne. Ains ne veux plus , mon

« cher ,

« Que désormais cheminions par ensemble :

« Car , à coup sûr , les gens de ce canton

« Diroient entr'eux , nous voyant camarades :

« Ces deux Messieurs sont fort sains de raison ,

« Fort sains de corps , mais de cœur très-

« malades » . —

Soit. — Au revoir. Sur-tout plus d'amitié.

Au premier bourg Messer Armand bien vite ,

En écrivant à sa chère moitié ,

Lui détailla l'aventure susdite.

Elle en gémit ; puis , après quelques jours ,

De son époux rencontrant l'adversaire ,

Se plaint à lui , s'emporte en grands discours.

Mais de sang-froid envisageant l'affaire ,

SEPTEMBRE. 1776. 11

Il lui répond : A quoi bon tant tonner ?
Il me tardoit que vous devinssiez veuve.
En bonne foi , pouvois-je vous donner
De mon amour une plus forte preuve ?

Par M. D. L. P.

EPIGRAMME.

MALIGNITÉ, jalouse humeur,
Audace, pauvreté, folie,
Dettes enfin, pour faire un bon rimeur,
Chérite a tout, excepté du génie.

Par le même.

L'ÉPREUVE D'UN MOMENT.

Anecdote morale & courte.

MADEMOISELLE CHARLOTTE DE M....
avoit été élevée par une aïeule dont la
bonté facile auroit pu devenir très-nui-
sible à cette jeune personne. Cependant
son excellent naturel ayant surmonté
tous les penchans qui entraînent au mal,

A vj

lorsqu'ils ne sont pas arrêtés par les bornes d'une sage éducation, elle devint l'opposé des enfans gâtés; c'est à-dire, qu'elle fut douce, complaisante, réservée, studieuse, & même plus savante qu'on ne l'est à quatorze ans, & cet âge étoit le sien. Seulement elle avoit contracté une sorte d'habitude de raisonner sur le sentiment, qu'on auroit pu prendre pour une sorte de délicatesse minutieuse, ou pour trop d'attachement à ses idées. Par exemple, on voulut la marier; son Aïeule la pressoit de former un engagement indissoluble, avec un homme qu'elle avoit peu vu; l'aimable Charlotte opposoit de sages raisonnemens à cette proposition trop précipitée. Mais voyant que, pour la première fois, sa bonne maman refusoit de se rendre à ses desirs, elle lui demanda pour dernière grâce la permission de mettre son époux futur à quelques épreuves. On ne cessoit de le peindre comme l'amant le plus épris, l'homme le plus doux, & qui seroit le mari le plus tendre; hé bien! dit Charlotte, je ne lui demande qu'une des qualités de Zizi (c'étoit son petit chien); s'il y ressemble en une chose seulement, je l'épouse sans hésiter. La

maman, & les intéressés au mariage, firent beaucoup d'une proposition qui leur paroïssoit enfantine; mais ils consentirent à l'épreuve, & le même jour Charlotte la fit. Elle étoit assise sous un berceau de chevre-feuille, son Amant étoit à ses pieds & Zizi sur ses genoux; l'un lui juroit un amour inaltérable, l'autre la regardoit & lui caressoit les mains à sa manière si douce. Charlotte feint d'avoir été mordue par Zizi; elle le gronde, le bat, le chasse d'auprès d'elle avec courroux; le fidèle Zizi rampe aux pieds de sa maîtresse, cherche à apaiser une colère qu'il n'a cependant pas méritée; aucun murmure, aucune humeur ne paroît en lui; toujours soumis, il peint l'attachement parfait. Damis, époux futur, sourioit du dépit de Charlotte, & applaudissoit beaucoup au caractère pacifique de Zizi; les comparaisons les plus avantageuses à sa propre façon de penser ne furent point omises, & Zizi n'étoit rien moins que le symbole de sa tendresse; c'est ce que Charlotte se promit bien de vérifier. En attendant le moment propice, elle rappelle son fidèle toutou., qui, transporté de joie de retrouver les faveurs de sa chère maîtresse, sautoit,

14 MERCURE DE FRANCE.

s'élançoit , aboyoit , enfin exprimoit fort plaisir par tout ce que peut permettre un instinct auquel la nature a mis des bornes. La paix est faite entre *Zizi* & *Charlotte* ; *Zizi* est dans ses bras , *Damis* applaudit de nouveau & croit bien faire ; mais sa Belle (capricieuse par raison) lui reproche sa complaisance , lui fait un crime d'avoir approuvé sa colère qui étoit injuste , & finit par lui dire les choses les plus dures sur ce qu'elle appelle son adulation déplacée. *Damis* prend pour un badinage les reproches qu'il reçoit ; il redouble d'enjouement & de propos agréables ; *Charlotte* au contraire se dépite , veut fuir , & fait paroître dans ses regards une froideur dédaigneuse. Notre Amant cesse pour lors d'être tendre ; une rougeur subite décèle un orgueil qui se révolte : il répond froidement , peu-à-peu devient plus sévère en ses représentations , & finit par éclater en murmures & même en menaces. *Charlotte* feint d'être affligée ; *Damis* croit ce moment décisif pour prendre le ton de censeur & de maître ; il pense que cette jeune personne corrigée de ses caprices par la fermeté dont il venoit de faire usage , connoîtroit quelle étoit la conduite qu'elle avoit à

SEPTEMBRE. 1776. 15
tenir avec lui, étant devenue son épouse.
Qu'il se trompoit ! Mais suivons Char-
lotte; cette aimable fille vouloit elle-
même pousser son épreuve jusqu'au bout :
elle adoucit ses regards, les fixe d'un air
timide & charmant sur le froid Da-
mis; celui-ci, au contraire, conserve
une physionomie austère; il dit en lui-
même : Bon; elle se radoucit, soyons
très-difficile à nous rendre : je veux qu'elle
fléchisse; son sexe est fait pour nous être
soumis; & si la douceur d'un vil animal
a pu lui faire penser que c'est ainsi qu'agit
l'amour, il faut qu'elle apprenne que
l'être raisonnable connoît une autre ma-
nière d'aimer, & qu'il ne perd jamais de
vue sa supériorité. L'imagination parle plus
vîte que la bouche ne prononce. Ce soli-
loque, peut-être plus étendu, fut pour-
tant très-court. Charlotte quitta sa place
qui l'éloignoit de Damis, pour s'en rap-
procher sans affectation; mais pourtant
de façon à ce qu'il ne pût se méprendre
sur le motif qui la guidait. Damis ne
bougeoit, & fredonnoit une ariette d'un
air indifférent; Charlotte applaudit à la
chanson, le pria, avec douceur, de la
chanter entièrement; Damis refusa avec
le ton d'un homme excédé d'une scène

qu'il vient d'avoir, & paroissant même vouloir retourner au Château. L'aimable affligée fit de nouvelles avances pour amener la paix; mais notre époux futur, guidé par son système absurde, redoubla de sévérité & de froideur. Charlotte alors quitta le berceau; & marchant lentement les yeux baissés, elle ne fut suivie que du fidèle Zizi, qui voulant égayer sa maîtresse, sautilloit autour d'elle, la précédait, & revenoit ensuite plus joyeux sur ses pas. Damis suivoit aussi, mais de très-loin, & comme un homme occupé de tout autre objet. Charlotte entra dans le salon du Château avec l'air le plus triste & le plus pensif; vainement elle fut caressée de ses parens & de ses amis, de qui elle étoit chérie : ses soupirs, ses yeux humides de larmes annonçoient que son jeune cœur étoit oppressé de quelque chagrin; on lui fit beaucoup de questions : mais tant qu'elle ne vit point Damis, ses réponses furent vagues. Il entra enfin; & joignant la dissimulation à la dureté qu'il venoit d'avoir, il sourit à tout le monde, voulut faire l'aimable auprès de Charlotte, & jouer l'amant passionné. Ah! traître, s'écria cette belle fille, c'est-là où je vous attendois; c'est ce dernier trait de votre

caractère qui devoit me le faire juger tel qu'il est ; & alors regardant l'assemblée qui paroissoit dans l'étonnement de cette apostrophe inattendue, elle leur raconta tout ce qui venoit de se passer dans le jardin entre elle & Damis, l'épreuve où elle l'avoit mis, tout ce qu'elle avoit fait pour réparer le tort volontaire qu'elle avoit eu, l'inflexibilité de l'homme qui disoit l'aimer jusqu'à l'excès. J'ai pénétré dans son cœur, ajouta-t-elle, j'ai vu par quel principe il agissoit ; le sentiment s'oppose aux systèmes de préjugé, & s'il m'eût aimé, j'eusse bientôt été justifiée à ses yeux. Mon repentir, mes procédés envers lui l'auroient ramené plus tendre auprès de moi ; mais ce que je ne puis trop lui reprocher, c'est de vouloir en imposer à ceux de qui il attend ma main. S'il avoit été affecté par délicatesse ou par trop de sensibilité d'ame, l'impression ne s'en seroit pas sitôt effacée, vous lui auriez vu un air contraint, embarrassé & un fond de tristesse : au contraire, vous avez dû le juger comme un amant heureux & digne de l'être. Ah ! ma chère maman, sauvez-moi de l'horreur de vivre avec un homme qui n'a point d'indulgence pour mon sexe, & qui veut dissimuler les défauts du sien.

18 **MERCURE DE FRANCE.**

On donna raison à la sage Charlotte
& Damis fut chercher une femme plus
crédule ou moins délicate.

Par Madame de Montanclos.

**IL NE FAUT PAS JUGER SUR
L'APPARENCE.**

POUR s'endurcir aux travaux militaires ,
Et mettre un intermede aux intrigues de Cour ,
Dom Blas, jeune Seigneur, alloit au point du jour,
Des daims & des sangliers dévaster les repaires.
Nouvel Hercule , il mettoit , au retour ,
Des monstres abattus les dépouilles sanglantes
Aux pieds de ses amantes ,
Fêtant Diane & Cypris tour-à-tour.
Le soir on le voyoit , en caleche dorée ,
Le cœur épris de gloire & de fracas ,
De sa figure élégante & parée ,
Aux spectacles divers étaler les appas.

Un jour d'automne , où l'Aurore indolente
Sortoit des bras de l'Amant de Procris ,
Dom Blas renouvelant sa tâche fatigante ,
Animant ses Piqueurs & les chiens par les cris ,
Près de Madrid chassoit en un taillis.

Le Seigneur du canton , Dom Rodrigue de Lune ,
 Vieux Officier , tenant de ses Aïeux
 Franchise , honneur & modique fortune ,
 Sur les droits féodaux étoit fort pointilleux.

Le vieux Guerrier , de taille & de figure
 Mal partagé , mais terrible escrimeur ,
 Sur un rouffin de chétive encolure ,
 Loin de sa terre expulsoit tout chasseur.
 Il rencontre Dom Blas , poliment lui déclare ,
 Que ne chassant jamais sur les plaisirs d'autrui ,
 Il n'entend pas que l'on chasse chez lui.

Dom Blas trouva l'avis assez bizarre.
 Sur un brillant coursier , soudain caracolant ,
 Et lançant à Rodrigue un coup d'œil insultant
 L'ami , dit-il , vous me bravez je pense ?
 Savez-vous qui je suis ? — Oui ; vous êtes un
 Grand

Dont j'honore le nom , le crédit & le rang ;
 Pour moi , Noble ignoré , je végete en silence.
 Si mes plaisirs sont simples & communs ,
 J'en fais du moins jouir sans importuns :
 Vaut mieux obscure paix qu'inquiète opulence.
 Sauriez-vous , dit Dom Blas , une épée à la main ,
 Bannir de vos halliers un chasseur téméraire ?

J'en viendrois là , non sans chagrin ,
 Répondit le vieux Militaire ;
 Mais il faudroit m'y résoudre à la fin ,
 Ne pouvant d'un fâcheux autrement me défaire.

Corbleu , notre ami , dit l'adolescent brutal ,
 Peut-on voir de quel air vous savez vous y prendre ?
 Il faut , répond Rodrigue , à vos vœux condescendre :

Et , l'épée à la main , descendant de cheval ;
 Il s'offre à l'ennemi d'un air très-martial.
 Dom Blas rioit au nez de son émule antique ;
 Comptant le défarmer soudain comme un enfant ;
 Mais bientôt au bras droit blessé cruellement ,
 Il perd avec le sang le ton fier , ironique.
 Un suppôt d'Esculape , ainsi d'un frénétique
 Ouvrant la veine , en calme l'accident.

Dom Blas hors de combat & plein de vaine rage ,
 Pique aussi-tôt , vers Madrid , son coursier ;
 La troupe souriant d'un fait si singulier ,
 Au sage Dom Rodrigue en secret rend hommage.
 La raison , la justice ont des droits si sacrés ,
 Que l'esprit le plus lourd ne peut les méconnoître.
 Tel est l'éclair , dont la lueur pénètre
 Les antres les plus noirs & les plus ignorés.

Dom Blas , d'un Gentilhomme , apprend sur son
 passage ,
 Que le noble vieillard , habile à châtier
 Les airs fongueux & le propos altier ,
 En cent combats signala son courage :
 Qu'il est d'un sang illustre & fertile en guerriers ;

Mais que content d'une aisance commune,
Il vit en philosophe à l'ombre des lauriers,
Du grand monde fuyant la splendeur importune.

Dom Blas sentit sa faute, il blâma sa hauteur ;
Et du vicillard admirant l'humeur franche,
L'esprit judicieux, l'adresse & la vigueur,
Il abjura tout projet de revanche,
Et députa deux Pages au vainqueur
Pour le prier d'honorer une fête
Où ses amis seroient le lendemain.
Dom Rodrigue enchanté de le voir plus honnête,
Promit d'accroître un si joyeux essaim.

Dom Blas à ses amis contoit son aventure,
Au milieu des apprêts d'un superbe repas ;
Quand Dom Rodrigue arrive au petit pas,
Sur sa chétive & fidele monture.
Dom Blas accourt & lui sert d'écuyer,
Amis, s'écria-t-il, le vaillant Dom Rodrigue
Est un sage parfait, un illustre guerrier ;
Mais de l'escrime il apprend le métier
A tout chasseur qui chez lui le fatigue.
Chez moi, dit le vainqueur, vous pouvez en user
Dans les forêts & par-tout en vrai maître ;
Mon portrait trop flatté, qu'on ne peut recon-
naître,
Est le seul point qui peut m'indisposer.

22 MERCURE DE FRANCE.

Ma victoire, Seigneur, est due à la fortune ;
Votre mérite, aux grâces, au brillant
Unissant le réel, ne peut qu'être éminent,
Quand l'âge aura calmé cette fougue importune ;
Et le peu que je vaux s'efface en vieillissant.
Mais j'appris de bonne heure à priser la louange.
Tel qui passoit pour un être accompli,
Démentit son renom par sa conduite étrange ;
Dans la disgrâce il est mis en oubli.
Réservez donc notre encens au vrai sage.
Par foiblesse ou surprise il ne sait point plier,
Il abjure la fraude & tout vain étalage,
Et son régime en tout est régulier :
Encor l'Etat doit-il bien l'essayer
Avant qu'il lui décerne un juste & pur hom-
mage,
Ou d'éminens emplois doive lui confier,
Pour ne jamais gratifier
Du même honneur le masque & le visage.

Par M. Flandy



AMINTAS, ou le Cantique du matin.

STANCES couronnées à Rouen en 1774.

*A LOUIS XVI, sur son avènement
au Trône.*

LES prés sont embellis des larmes de l'Aurore;
Je vois briller au loin la pourpre des côteaux;
De fillons lumineux l'Orient se colore,
Et tout sort du cahos.

La nature s'éveille & s'arrache au silence;
L'haleine des zéphirs rajeunit l'Univers,
Et le pere du jour paroît, brille & s'élance
Sur le trône des airs.

Le souffle du matin ranime ma vieillesse;
Que mon ame est émue au spectacle des champs!
Un air pur & tranquille augmente mon ivresse,
Et pénètre mes sens.

Là, tantôt m'asseyant au penchant des montagnes,
J'offre mes vœux au Dieu qui préside aux saisons;
Et plus loin mes regards planent sur les campagnes
Et fixent les moissons.

24 MERCURE DE FRANCE.

Deux fois quarante hivers, en variant l'année,
Depuis que je respire ont terminé leurs cours;
Ce long âge a passé comme une matinée
Du printemps de mes jours.

Hélas ! tout m'avertit que ma tâche est remplie !
J'ai de ce terme affreux de sûrs pressentimens :
Mais l'espoir de renaître au sortir de la vie,
Soutient mes pas tremblans.

O toi qui, d'un seul mot, allume le tonnerre,
Et dont la main gouverne & soutient l'Univers !
Toi qui vois du même œil tous les Rois de la terre
Et les êtres divers !

Grand Dieu ! dont j'ai souvent éprouvé la clémence !

Ouvre pour les Français le Temple du Bonheur ;
Que d'un Roi citoyen la tendre bienfaisance
Annonce la grandeur.

De ton trône immortel, reçois mon pur hommage,
Consacre sa puissance & son autorité ;
Sur son front vertueux fais éclater l'image
De ta Divinité.

Mes vœux sont accomplis... Du siècle heureux
d'Astrée

Ceux en qui je sensais vont goûter les douceurs ;
Antoinette

SEPTEMBRE. 1776. 25

Antoinette & Louis, de la France éplorée
Réparent les malheurs.

Dans l'âge où tout mortel s'ignore encor lui-même,

Leurs mains vont diriger le vaisseau de l'Etat ;

De l'immortel Henri le sacré diadème

A repris son éclat.

ALLUSION.

Louis, en écoutant l'amour de la patrie,

Protégera les mœurs & remplira nos vœux :

Ainsi, Vierge sans tache, en nous donnant la vie,

Tu nous rendis heureux.

Par M. Daubert, de Caën.

JEANNE D'ARK à CHARLES VII.*

HÉROÏDE.

PARMI vos ennemis, au bord de mon tombeau,
Je sens le prix, l'honneur d'un trépas aussi beau.

* Jeanne d'Ark est supposée écrire cette Lettre dans sa prison, un moment après avoir subi son jugement, & dans l'instant qui précède le départ pour son supplice.

B

26 MERCURE DE FRANCE.

Des barbares Anglois je méprise la rage :
Leur opprobre est certain , ma mort en est le gage.
Dunois dans Orléans *, à Parai Richemont **,

* Tout le monde fait le malheureux état dans lequel étoit la France, lorsque Charles VII parvint à la couronne; la démence de Charles VI, l'esprit de faction, l'indépendance des Grands, tout avoit appelé les Anglois en France.

Charles VII, que la plupart des Historiens nous représente comme un homme qui se laissoit gouverner, eut tout au moins l'avantage d'avoir de grands Généraux, des Ministres habiles, une jolie Maitresse, qui tous concoururent, par goût autant que par devoir, à chasser les Anglois du Royaume, à le rétablir sur le Trône ébranlé de ses Pères.

Charles VII aimoit la gloire, il aimoit les plaisirs; le Héros disparut quelquefois, mais l'homme voluptueux ne régna pas toujours : tel est le caractère national; le vrai François se livre au plaisir; Sibarite dans la prospérité, au moindre revers c'est un Spartiate.

Ce fut en 1427 que le célèbre Bâtard d'Orléans, âgé de 23 à 24 ans, se distingua, pour la première fois, devant Montargis, dont il fit lever le siège aux Anglois. Il étoit fils de Louis Duc d'Orléans, assassiné rue Barbette, & de Mariette d'Anguien, femme du Seigneur de Cani de Varennes.

En 1429 (aidé de la Pucelle d'Orléans, fille que le plus heureux hasard ou la politique la plus fine conduisit à la Cour) il fit lever le siège d'Orléans, & ce fut le premier pas de Charles VII vers le Trône.

** Après la levée du siège d'Orléans, le point capital étoit de faire sacrer Charles VII à Reims : il falloit tra-

De l'Empire des Lis ont réparé l'affront ;
 D'un impuissant courroux mon Roi n'a rien à
 craindre ,
 Les François sont heureux... Je ne suis plus à
 plaindre :
 Je ne vois que la France en ces affreux momens :
 Mon ame est satisfaite à l'aspect des tourmens ;
 Que puis je désirer ? J'ai vu vaincre mon Maître ;
 Dans tous les Citoyens le courage renaître ,
 Les Anglois repoussés , votre trône affermi ,
 C'étoient-là tous mes vœux en quittant Douremy* ;

verser quarante lieues de pays ennemi. Charles , secondé
 de ses Généraux , & sur-tout des femmes , prit plusieurs
 places , Gergeaux , &c. Il fit le siège de Beaugency , ce
 qui occasionna la bataille que le Connétable Artus de
 Bretagne , Comte de Richemont , donna à Patai en
 Beauce , où les Anglois furent absolument défaits ; le
 fameux Talbot y fut fait prisonnier. Le sacre du Roi à
 Reims fut la suite de cette bataille.

Ce Connétable de Richemont avoit l'audace & la
 fierté des Grands de ce temps-là ; il fit assassiner le Ca-
 minus de Beauhieu , trancher la tête , sans aucune forme
 de procès , au Seigneur de Giac , Gentilhomme d'Au-
 vergne : ils étoient les favoris & les flatteurs de Charles
 VII.

Richemont devint Duc de Bretagne après la mort de
 son frère : il se tint honoré du titre de Connétable ,
 tout Souverain qu'il étoit.

* Tout le monde connoît le Village de Douremy ,

28 MERCURE DE FRANCE.

Tout passe : mes bourreaux , mon supplice funeste ,
Tout finit , tout s'éteint , la seule vertu reste.
Qu'importe des Anglois les insolens discours ,
Terniront-ils l'éclat dont brillèrent mes jours ?
Un juste à l'échaffaut monte & meurt avec gloire :
Son nom ne périt point , on bénit sa mémoire.

Puissent nos descendans , au récit de ma mort ,
Sentir pour la patrie un noble & saint transport ;
Puissent nos ennemis éprouver leur vaillance ,
Succomber sous leurs coups , implorer leur clémence.

François , soyez vainqueurs , mais sachez pardonner.

J'entends du bruit ; on vient : je pars sans m'étonner.

Je pars .. sans regretter & ma mort & ma vie :
J'ai combattu pour vous , je meurs pour la patrie.

sur les frontières de Lorraine , lieu célèbre par la naissance de Jeanne d'Ark , cette fille fameuse chantée d'une manière bien différente par deux Poètes qui ne se ressemblent guère.

*Par M. A. P. de Verdan , ancien Officier
des Haras du Roi.*



*COUPLETS à la plus belle des
Estampoises.*

AIR : *Dans ma cabane obscure.*

AIMEZ, aimez Bergere,
Aimez d'autres Amans,
Qui, desirant vous plaire,
Vous font mille sermens.
Leur adresse est extrême
Pour paroître charmans :
Pour moi je dis que j'aime...
Voilà tous mes sermens.

Lorsqu'ils vantent sans cesse
Vos graces, vos appas,
Ils offrent leur tendresse
Et ne la donnent pas.
A Lise ils font encore
Les aveux les plus doux :
Pour moi je vous adore...
Et ne le dis qu'à vous.

Craignez ; jeune Bergere,
Leur esprit séduisant ;
Sur-tout dans l'art de plaire

B iiij

30 MERCURE DE FRANCE.

Redoutez leur talent,
Ils ont un doux langage,
Un langage flatteur :
Ils ont tout en partage...
Mais ils n'ont pas mon cœur.

Par M. Bougin, Bachelier en Droit.

O D E.

Dialogue entre Lydie & Horace.

Donec gratus eram tibi, &c.

H O R A C E.

QUAND j'étois chéri de Lydie,
Et qu'un autre Amant plus heureux
Ne savourait point l'ambrosie
De ses baisers délicieux,
Oui, vous pouviez, Rois de l'Asie,
De mon bonheur être envieux.

L Y D I E.

Avant qu'une volage ivresse
Eût à Chloé livré ton cœur,
Mars m'eût en vain de sa tendresse

Offert le séduisant honneur ;
Ingrat, le nom de ta maîtresse
Faisoit ma gloire & mon bonheur.

H O R A C E.

Puisque vous fûtes infidelle ,
Chloé fixera mes amours ;
Sa voix , si touchante & si belle ,
Jusqu'à mon cœur ira toujours ;
J'aime tant Chloé , que pour elle
Je donnerois mes plus beaux jours.

L Y D I E.

Celaïs regne sur mon ame ;
L'amour nous offre son carquois ;
Nous nous lançons des traits de flamme ;
Nous y puisons à notre choix ;
De ses jours , pour sauver la trame ,
Je perdrais les miens mille fois.

H O R A C E.

Ainsi , loin de notre mémoire ,
Nos premiers feux ont disparus :
Mais si l'Amour mettoit sa gloire
A resserrer des nœuds rompus !...
Ah ! ma Lydie ! ah ! dois-je croire
Que nous ne nous chérissions plus ?

B iv

L Y D I E.

Va ! la folle ardeur qui m'enivre,
 Toi seul me la fais ressentir ;
 Inconstant ! je suis , pour te suivre,
 Un cœur qui sait mieux me chérir ;
 Avec toi contente de vivre ,
 Contente avec toi de mourir.

Par M. L. R.

L'AMOUR PRISONNIER.

Vous voulez , sévère Julie,
 Que dans un noir cachot l'Amour soit resserré ;
 C'est , dites-vous , le Dieu de la Folie :
 Ce Dieu pourtant est par tout adoré,
 Il fait le charme de la vie.
 On pourroit vous passer cette mauvaise humeur,
 Si vous n'êtes pas si folle ;
 Mais pourquoi ; s'il vous plaît , cet excès de ri-
 gueur ?
 Vous en fûtes si bien servie !
 C'est être ingrate envers son bienfaiteur.
 Contre l'Amour vos raisons sont frivoles,
 N'espérez pas nous le rendre odieux ;
 Vous l'attaquez par vos paroles ,

Vous le défendez par vos yeux.

Si cependant vous gagnez votre cause
 Au Tribunal de la Raïson ,
 Et que , pour le bien de la chose ,
 Vous vouliez en lieu sûr enfermer le frippon ,
 Mon cœur seroit bien votre affaire :
 Il lui servira de prison ,
 Et vous en ferez la Géolier.

Par M. de N. de Péronne.

Le mot de la première Enigme du volume précédent est *Gants* ; celui de la seconde est *Balances* ; celui de la troisième est *Buïsson*. Le mot du premier Logogryphe est *Bœuf*, où se trouve *œuf*, *fou*, *feu*, *boue* ; celui du second est *Rateau*, où on trouve *rat* & *eau*.

É N I G M E.

Si l faut en croire l'Alcoran ,
 Je naquis du lion, j'en ai les yeux , la patte ,
 La dent , la langue ; & vers l'Euphrate

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

J'eus plus d'un Temple & d'un Iman.
Mon poil est un poison , jadis connu dans Rome ;
Mon haleine est infecte & mon corps venimeux.
Quelque beau que je sois , je suis toujours hideux ;
Cependant d'une femme ou de quelque bon-
homme
Je suis le passe-temps , le toutou merveilleux.

*Par M. de Bouffanelle , Brigad.
des Armées du Roi.*

A U T R E.

Tor qui voudrois , Lecteur , connoître qui je
suis ,
Apprends d'abord combien ma forme est singulière.
Mon dos & mes côtés son toujours très-unis :
Mais mon ventre au contraire ,
De pointes par-tout est armé.
C'est un gros animal qui porte la matiere
Dont , pour le plus souvent , un ouvrier habile
Forme mon petit corps & ma dent meurtrière.
Aux deux sexes je suis également utile ;
Et si quelqu'un enfin veut de moi se servir ,
Par le dos il doit me tenir.

Par M. L. D. M. de Nantes.

A U T R E.

Je fuis la modestie & l'austère pudeur ;
 Mon trône est sur un front où règne la pâleur ;
 Où croissoit le vaciet, je fais naître les roses ,
 J'opere sans efforts mille méamorphoses.
 Je plais à l'œil trompé qui ne me connoît pas ;
 Reconnu , je perds tout , mes graces , mes appas ;
 Cyprine, dont les pleurs avoient terni les charmes,
 Jamais aux yeux de Mars n'eût osé se montrer ,
 Si mon aimable pere , attendri par ses larmes ,
 Dans les trésors d'Iris n'eût su me retrouver.

*Par M. l'Abbé S**, Vic. de B.*

L O G O G R Y P H E.

SEPT pieds, mon cher Lecteur, composent ma
 structure ,
 Et cependant un seul me suffit, je vous jure ;
 Quand vous me commandez , trop juste sans rai-
 son ,
 Je vous tiens , malgré moi, durement en prison.
 Si ces traits par hasard ne me font pas connoître ,
 Ouvrez mon sein fécond & vous verrez paroître

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

Trois notes de musique ; une très-belle fleur ;
Ce métal précieux qui fait notre bonheur ;
D'un indigne assassin le gibet effroyable ;
Quand on est le moins fort , un secret secourable ;
Un fleuve très-marchand ; ce qui tient un cerceau ;
Ce qui reste au fond d'un tonneau ;
Une graine de l'Inde ; un animal horrible ;
Une matière combustible ;
Un endroit qui toujours est bordé de maisons.
Voilà qui doit suffire à vos combinaisons ;
Si vous voulez enfin dévoiler le mystère ,
Regardez à vos pieds ; vous me verrez par terre .

Par M. Bouchet , à Paris.

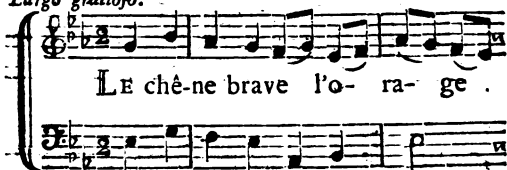
A U T R E.

ON me joue , on me chante , ou bien je suis
danlée ;
En trois mois , cher Lecteur , voilà mon premier
fort :
On me garotte & puis je suis brûlée ;
En deux , c'est le second. Lecteur , crois-tu qu'à
tort
De devinet mon nom j'engage le plus fort ?

Par M. Huet de Longchamp.

* *ARIETTE* pour la convalescence de
Monseigneur le Comte D'ARTOIS.

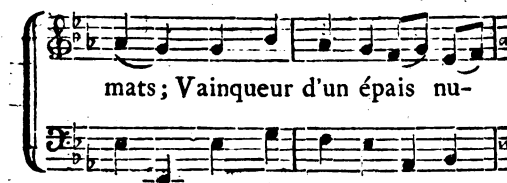
Largo gratiofo.



LE ché-ne brave l'o- ra- ge .



Et la noirceur des fri-

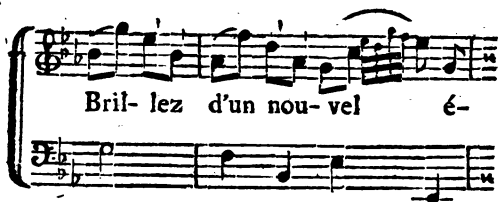
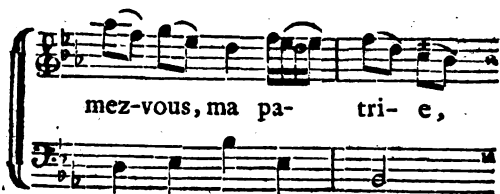
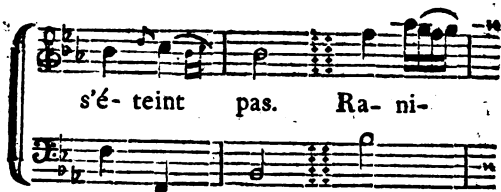


mats; Vainqueur d'un épais nu-



a- ge, Le So- leil re

38 MERCURE DE FRANCE.





Les Dieux sensibles protègent
 La jeunesse d'un Héros,
 Si les tristes maux l'assiègent,
 Les plaisirs chassent les maux.
 La gloire ou l'amour l'appelle
 De la victoire au combat :
 C'est le pere & le modele
 Des défenseurs de l'État.

Par M. L. B. de W.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

* *Théorie des Jardins*; par M. M***.
A Paris, chez Pissot, Libraire, quai
des Augustins, près la rue Git-le-cœur.

Il paroît d'abord étonnant que l'homme ait été si lent à perfectionner ce qui semble si près de lui, le plaisir; & que les arts, dont ce plaisir est le but, aient été si souvent écartés de leur objet. Mais en réfléchissant, on s'apperoit que quoique nos idées naissent de nos sensations, le raisonnement qui les compare n'est pas toujours juste; & pour peu que dans la première création des arts imitateurs de la nature, il se soit glissé un principe d'erreur, l'empire de l'habitude & de l'opinion, si puissant sur tous les hommes, consacre & perpétue cette erreur pendant des siècles, & ne permet, que bien tard, à la vérité & à la nature de reprendre tous leurs droits.

* *Article de M. de la Harpe.*

On peut appliquer cette réflexion à l'art des jardins, soumis si long temps à des règles qui devaient lui être étrangères. L'Auteur de la *Théorie* que nous annonçons, combat cette tyrannique symétrie, dont on fait si mal-à-propos la base d'un art agréable qui devait retracer, en quelque sorte, l'heureuse liberté de la nature. Vivement touché de ses beautés, M. M** paraît avoir puisé dans une sensibilité très exercée, les principes qu'il développe avec autant de clarté que d'intérêt. Tous ses tableaux sont tracés par cette imagination ardente sans laquelle un Artiste ne conçoit jamais rien de grand. Il a répandu dans son Ouvrage tout l'agrément dont son sujet était susceptible; & le mérite du style se joint souvent à celui des connaissances.

Il remonte d'abord à la première source du préjugé qui a présidé si longtemps à la formation de nos jardins. « On prit le change sur les véritables » principes. On voulut les emprunter des » formes géométriques, quoique la géo- » métrie, cette science utile & profonde, » la base de toutes les autres, soit abso- » lument étrangère à ce sentiment fin & » délicat, le vrai guide dans la carrière

42 MERCURE DE FRANCE.

» des beaux-arts ; cependant tel fut l'éga-
» rement général, que par tout la froide
» symmétrie de ses figures, fut préférée
» aux beautés sublimes & variées, sim-
» ples & touchantes dont le spectacle de
» la nature nous offre de si séduisans
» modèles ; & qu'au trait facile & libre
» du crayon on substitua la sécheresse de
» la règle & du méthodique compas....
» Dès que l'Architecte se fut emparé de
» la conduite des jardins, on dût s'at-
» tendre que confondant les principes
» des deux arts, & trop accoutumé aux
» formes régulières, il chercherait à lier,
» par une mutuelle correspondance, le
» bâtiment, dont il fit l'objet principal,
» au jardin, qui ne lui parut que l'acces-
» soire... Il composa un jardin comme
» une maison ; il le compartit en salles,
» en cabinets, en corridors ; il en forma
» les divisions avec des murs de char-
» mille, percés de portes, de fenêtres,
» d'arcades, & leurs frumeaux furent
» chargés de tous les ornemens destinés
» aux édifices. Par une suite de cette
» fausse analogie, les Architectes don-
» nèrent à ces pièces, ainsi qu'à celles de
» leurs bâtimens, des formes rondes,
» quarrées, octogones ; ils les décorè-

rent, comme un appartement, avec
des vases, des niches, des guaines; ils
y logèrent des statues, habitans insen-
sibles, bien dignes d'un si triste séjour;
ils les meublèrent, comme des cham-
bres, avec des tapisseries de verdure,
du treillage, des perspectives peintes,
des lits, des sièges de terre couverts de
gazons; ils édifièrent ainsi jusqu'à des
salles de théâtre, des dortoirs, & ima-
ginèrent enfin le minutieux labyrin-
the.

Faut-il s'étonner si les propriétaires ha-
bitent si peu ces demeures, si tristement
magnifiques, dont on peut dire ce que
la Bruyère disait de l'Opéra; qu'il était
impossible d'ennuyer à plus grands frais.
Cet effet infailible est très-naturellement
peint dans le morceau suivant.

« C'est à cette fastueuse monotonie
qu'il faut attribuer cet instinct naturel
qui force le propriétaire même de sor-
tir de ses jardins factices, & les lui
fait traverser par la voie la plus courte,
pour aller se promener le long des
haies de son village, & dans les sen-
tiers raboteux qui partagent les champs
de son canton, pour gravir les côreaux
du voisinage par des chemins obliques

44 MERCURE DE FRANCE.

» & tortueux. Attiré par les beautés na-
» turelles qui l'environnent, autant que
» repoussé par l'uniformité fastidieuse de
» son parc, il préfère les bords d'une
» rivière, dont les eaux claires & libres
» dans leur cours, ont façonné les rives
» inégales & variées; il cherche à s'en-
» foncer dans un bois négligé, que la
» main de l'homme n'a pas gâté, où les
» groupes d'arbres & les massifs, entre-
» coupés de clairières, laissent jouer la
» lumière & l'ombre par leur heureuse
» disposition. Entraîné par un charme
» toujours nouveau, il parcourt cette
» vaste pelouse, entretenue & animée
» par les bestiaux de la commune, où
» bien il descendra dans ce vallon enti-
» chi d'une prairie, que rafraîchit sans
» cesse le ruisseau qui en suit librement
» la pente & les détours ».

Ces observations sont justes; cepen-
dant je crois que par elles-mêmes, elles
prouveraient peu contre les jardins par-
ticuliers. Fussent-ils aussi parfaits qu'ils
sont communément éloignés de l'être, le
Propriétaire les quittera toujours quand
il sera question de se promener. Il en
sortira, ne fût-ce que pour sortir, parce
qu'il regarde son jardin plutôt comme

une possession que comme une promenade, plutôt comme un objet de soin & d'entretien, que comme un objet d'amusement. Il en sortira, parce que l'habitude de la propriété éloigne l'idée du plaisir, que l'on croit toujours trouver ailleurs que chez soi; enfin, parce qu'en effet, quelle que soit la beauté d'un jardin ou d'un parc, la campagne est toujours infiniment plus belle, l'art ne pouvant jamais imiter qu'en petit ce que la nature produit en grand.

Malgré l'aversion fondée que montre l'Auteur pour la symétrie, il l'admet dans les jardins publics, & dans ceux qui sont une dépendance des Palais & des Hôtels. Voici ses raisons, qui paraissent solidement établies. « La forme, presque
 » toujours régulière du terrain, son peu
 » de surface, l'importance du bâtiment,
 » dont *l'influence* doit se faire sentir dans
 » l'étroit espace qui l'environne, tout
 » concourt à soumettre un pareil local
 » à des distributions symétriques; &
 » pour celui qui ne se laissera pas abuser
 » par le mot, il ne verra dans ces sortes
 » de jardins que des cours décorées, dont
 » le premier objet est de donner de la lumière & de l'air à l'habitation de la ville;

46 MERCURE DE FRANCE.

» précaution sans laquelle son séjour est
 » peu salubre. La symmétrie s'applique
 » encore avec succès à la composition
 » des jardins publics. Ceux-ci ne sont
 » que des places plantées d'arbres situées
 » dans l'enceinte des villes, où les Ci-
 » toyens se rendent, non pour jouir du
 » spectacle de la nature, mais pour pren-
 » dre un exercice momentané, où ils se
 » rassemblent pour étaler leur luxe &
 » satisfaire leur curiosité. Le plus grand
 » ornement de ces lieux *existe* dans le
 » concours général; l'ennui qu'ils font
 » éprouver, quand ils sont peu fréquen-
 » tés, en est la preuve. C'est là qu'il
 » faut un terrain bien de niveau, des
 » arbres bien alignés, un marcher facile
 » en tout temps; c'est-là qu'il faut appe-
 » ler à son secours tous les arts d'imita-
 » tion & de décoration; c'est-là enfin
 » qu'il faut que la disposition soit telle;
 » que les promeneurs de l'un & de l'autre
 » sexe, dont le but est de se montrer,
 » voyent tout du même coup-d'œil &
 » paraissent avec avantage, parce qu'ils
 » sont tout à-la-fois & spectateurs &
 » spectacles ».

Il suit que l'Auteur établis une distinc-
 tion très-sensée entre le séjour des villes

& celui des campagnes, & en déduit les différences essentielles qui doivent se remarquer dans la manière d'orner l'un & l'autre. Il veut que les principes qu'on suivra dans l'embellissement d'une habitation champêtre, soient analogues à l'espèce de plaisirs & de jouissances que l'on va chercher à la campagne.

« Indépendamment de toutes les beautés de la nature & de ses charmes, la campagne, théâtre de sa magnificence & de sa liberté, offre à ses heureux habitans des ressources sans nombre. La vie y coule sans inquiétude & sans remords, dans des occupations agréables & fructueuses. L'ame y est saine, & le cœur en paix. Son séjour calme la violence des passions destructives & malfaisantes, & entretient par une douce *fermentation*, les sentimens honnêtes. L'homme débile & malade y recouvre ses forces & sa santé; l'homme vigoureux & sain les y conserve. Elle procure un délassement au Citoyen laborieux; une retraite au Militaire, qui a rempli sa périlleuse carrière. Elle est l'asyle de la médiocrité & la ressource plus assurée du pauvre. Le philosophe l'aime, la contemple & s'en

48 MERCURE DE FRANCE.

» occupe; le sage en connoît le prix &
 » en jouit; le riche détrompé, y trouve
 » le vrai bonheur, que lui promirent
 » envain les faveurs mensongères de la
 » fortune. Elle fait les délices de la vieil
 » lesse & l'espoir des jeunes gens. Les
 » Poètes la chantent, les Peintres l'imi-
 » tent. Son attrait se fait sentir à tous les
 » cœurs; il est indépendant des caprices
 » de la mode & de la variation des opi-
 » nions. En un mot, elle a eu & elle
 » aura des admirateurs dans tous les pays
 » & dans tous les siècles; & plus les
 » mœurs seront simples & pures, moins
 » le goût sera corrompu & plus ses plai-
 » sirs seront recherchés ».

Après ces notions préliminaires, l'Au-
 teur comprend, sous quatre espèces gé-
 nérales, tous les jardins qui ont la nature
 pour modèle & ses beautés pour objet;
le parc, le jardin, proprement dit, *le*
pays & la ferme. « Ces quatre espèces
 » renferment tous *les genres*, par les mo-
 » difications infinies dont elles sont sus-
 » ceptibles. Le caractère particulier &
 » distinctif de chacun, est la variété pour
 » le *pays*, la noblesse pour le *parc*, l'élé-
 » gance pour le *jardin*, la simplicité
 » pour la *ferme* ».

Le

Le Lecteur a pu observer que des *espèces* ne pouvaient pas renfermer des *genres*. C'est un contresens dans les termes, *l'espèce* étant subordonnée au *genre*. Nous avons marqué quelques autres incorrections aussi faciles à appercevoir qu'à corriger, & qui n'empêchent pas que le style n'ait en général de l'intérêt & de l'agrément.

Pour asseoir ces différentes habitations, il faut se déterminer par la nature du terrain; & cet examen engageant l'Auteur dans des détails descriptifs, lui donne occasion de développer son talent pour saisir les grands tableaux de la nature. Voici entre-autres un morceau sur les montagnes qu'on lira avec plaisir.

« Transportez-vous d'un autre côté,
 » & vous ne verrez qu'avec admiration
 » la majesté imposante des montagnes.
 » De loin elles ne se font appercevoir
 » que par des traits à peine sensibles,
 » que leurs distances & des tons *vapo-*
 » *reux* lient avec l'horison; mais, con-
 » sidérées de près, ce sont des masses
 » énormes qui compriment & foulent
 » les entrailles de la terre. Une suite de
 » monts accumulés les uns sur les autres,
 » se perdent dans les nues, & leurs cîmes

C

50 MERCURE DE FRANCE.

» bleuâtres se confondent avec les cieux ;
» des vallons profonds & resserrés, dont
» les côtes dures & escarpées forment
» autant de précipices continus, les par-
» tagent & les séparent. Dans leurs brus-
» ques & fréquens détours, ils forment
» des angles *saillans & rentrans*, presque
» toujours *correspondans*. Leurs divers
» aspects présentent à la fois tous les cli-
» mats & toutes les saisons. Des neiges
» éternelles couronnent les sommets les
» plus élevés, & y entretiennent un froid
» vif & constant. Plus bas règne le prin-
» temps, la fraîcheur & ses charmes,
» tandis que les fonds sont brûlés par les
» feux du soleil renfermés entre les gor-
» ges. Ses rayons, cent fois réfléchis par
» les plans presque verticaux du terrain,
» entretiennent une chaleur rarement
» tempérée par le zéphir. D'un côté, le
» sol est fertile & animé par la plus ac-
» tive végétation ; de l'autre, ce ne sont
» que rochers arides & bruyères parfe-
» mées de quelques buissons sauvages &
» rampans. Ici des masses suspendues,
» semblent détachées de la masse géné-
» rale ; assises à peine sur les bases frêles
» & étroites qui les portent, entourées
» d'abysses profonds, que l'œil le plus

SEPTEMBRE. 1776. 31

» ferme n'ose sonder, la hardiesse de
» leurs saillies, leur hauteur inaccessible
» inspirent la terreur, & en imposent au
» spectateur étonné. Là, ce sont des ro-
» chers *merveilleux*, des cascades bruyan-
» tes, des torrens impétueux. C'est dans
» les sites de ce genre qu'on rencontre
» ces accidens singuliers & presque sur-
» naturels, tels que les antres sauvages,
» les ténébreuses cavernes, les précipices
» effrayans. C'est-là que la nature auda-
» cieuse & bouleversée affecte de se
» mettre au-dessus des loix de la physi-
» que, auxquelles elle ne saurait pour-
» tant se soustraire. Fièr de cette appa-
» rente indépendance, il semble que
» dans ses écarts elle ait dédaigné la mar-
» che ordinaire, qu'elle ne connaisse de
» bornes que celles de ses caprices, ou
» que laissant son œuvre imparfaite, elle
» n'ait voulu produire qu'une ébauche
» informe, pour nous montrer dans son
» sublime désordre le spectacle rare &
» frappant d'une belle horreur ».

Peut-être dans ces sortes de descrip-
tions oratoires & poétiques, y aurait-il
quelques délicatesse de goût à exclure les
mots techniques, tels que les *angles sail-
lans, rentrans, correspondans*, &c. dont

C ij

32 MERCURE DE FRANCE.

la sécheresse s'accorde mal avec les expressions figurées qui les suivent & les précèdent.

L'Auteur caractérise les différentes sortes de beautés qui conviennent aux quatre espèces de jardins que nous venons de distinguer. Ses idées sont dirigées par un goût exquis. Il veut que par-tout on obéisse à la nature, & qu'on ne la tourmente nulle part ; que tous les genres d'embellissemens soient toujours subordonnés. Il condamne les imitations mesquines & forcées, & la prétention de transporter de grands objets dans un petit terrain, de faire des montagnes avec quelques pelletées de terre, & des rivières avec un petit réservoir. Ce talent de peindre que nous avons déjà loué, se retrouve sur-tout dans la description des effets si prodigieusement variés que produisent les eaux dans un pays. Nous n'en citerons qu'un endroit pour terminer cet article.

« Outre les effets résultans de leur
» masse, de leur bruit & de leur mou-
» vement, les eaux acquièrent encore
» d'autres caractères par leur couleur &
» leur situation. Elles rendent une pers-
» pective plus sombre & plus mysté-

» rieuse , quand elles coulent sans bruit
 » & sans effort entre des arbres touffus
 » qui les ombragent. Leur transparence
 » donne de la légèreté & de l'éclat au
 » paysage , & leur limpidité est le char-
 » me des yeux. Un ravin déjà excavé
 » devient tous les jours plus désastreux ,
 » par le dégât qu'occasionne leur activité
 » prodigieuse. Un abysme ténébreux
 » semble plus horrible par les eaux ternes
 » qu'il renferme dans son sein , par les
 » sourds mugissemens que leur chute fait
 » entendre , & que , dans ses cavités pro-
 » fondes , les échos redoublent encore &
 » portent au loin. L'aspect d'un lac , dont
 » les eaux sont épaisses & fangeuses ,
 » augmente la tristesse d'une perspective
 » sauvage. Enfin une rivière indolente
 » dans sa marche , enveloppée de côtes
 » escarpées & hérissées d'arides rochers ,
 » qui se laisse à peine appercevoir à tra-
 » vers les vapeurs grossières & mal saines
 » qu'elle exhale , nous présente un aspect
 » mélancolique & dégoûtant qui nous
 » repousse ».

L'Auteur oppose à cette impression si
 triste , celle que fait sur nos sens la vue
 d'un ruisseau qui serpente dans une belle
 prairie , & il conclut ainsi : “ Quoiqu'on
 C iij

54 MERCURE DE FRANCE.

» puisse se passer d'eaux dans la compo-
» sition d'un jardin , quoiqu'elles n'y
» soient pas absolument nécessaires , il
» faut avouer qu'on les y regrette tou-
» jours , & que celui qui en manque
» perd non seulement la variété qu'elles
» y jettent , mais est encore privé d'un
» des plus beaux objets , d'un des plus
» précieux effets de la nature. Il n'est
» point de scènes si petites où elles soient
» déplacées , & auxquelles elles ne prêtent
» des graces ; il n'en est point de si gran-
» des où elles ne figurent avec avantage ,
» qu'elles n'embellissent , & dont l'ex-
» pression ne puisse en emprunter plus
» de force & de vivacité ; il n'en est pas
» même de si brillantes auxquelles elles
» ne puissent encore ajouter de l'éclat.
» Enfin , indépendamment des impres-
» sions qu'elles nous font éprouver , les
» eaux plaisent par elles mêmes. On aime
» à les voir , on recherche les lieux où
» elles se trouvent : elles répandent une
» fraîcheur voluptueuse sur tout ce qui
» les environne , quand elles sont bien
» placées ; mais elles n'ont de la grace
» que lorsqu'elles sont libres , c'est à-dire
» que quand , hors de toute contrainte ,
» du moins apparente , elles se trouvent

» dans les lieux où la pente du terrain à
 » dû les conduire. La liberté fait leur
 » premier agrément , après la simpli-
 » cité ».

Cet Ouvrage estimable & l'*Essai sur les Jardins*, par M. Vatelet, font, sans contredit, ce qu'on a écrit de meilleur sur cette matière. Elle est ici plus méthodiquement développée; mais la diction est quelquefois incorrecte, & il ne faut pas s'étonner que l'Artiste n'écrive pas toujours avec autant de goût que l'Académicien. On est fâché de trouver dans un bon Livre des rochers qui *se coëffent* de plantes, des canaux qui se ramifient & se *bifurquent*, des fleurs qui sont la *coquetterie de la nature*, &c. Mais ces légères taches ne peuvent nuire au mérite de l'Ouvrage, & n'empêchent pas qu'on ne doive savoir beaucoup de gré à l'Auteur d'avoir prouvé un talent très-rare, dans les Artistes même distingués, celui de savoir écrire sur son art.

Volfidor & Zulménie, conte pour rire, moral si l'on veut, & philosophique en cas de besoin; par Madame la Comtesse de ***; volume in 8°. A Amsterdam; & se trouve à Paris,
 Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

chez Delalain , Libraire , rue de l'ancienne Comédie Française.

« Au temps fameux des illusions
« d'une jeunesse éternelle , & même des
« Génies , le plus aimable de tous , celui
« qui régnoit sur les autres , s'appeloit
« Volsidor. Les vœux unanimes l'avoient
« élevé à la puissance suprême : il y étoit
« maintenu par des droits , & , ce qui
« vaut encore mieux , par des agrémens.
« Il avoit l'air de Mars & les traits de
« l'Amour ; tout l'esprit qu'un Génie
« peut avoir. Son ame étoit noble , sensible ; son imagination ardente ; ses
« idées vives ; ses sentimens profonds.
« Son empire dût être doux , indulgent
« & juste : c'étoit celui de la supériorité.
« On dit qu'il parloit peu , & ce fut le
« malheur du monde : il l'auroit instruit
« sans l'affliger. On lui soutenoit qu'il
« n'avoit point de défauts ; des Flatteurs
« alors entouroient les Souverains : mais
« il les laissoit dire , & ne les écoutoit
« pas. Quelquefois il prenoit ses goûts
« pour des sentimens. Né avec des passions impérieuses , il eut besoin de
« toute la force de son caractère pour se
« commander toujours. Jamais il ne par-

» donnoit ; c'étoit par orgueil qu'il ne
 » se vengeoit point. Quoi qu'il en soit ,
 » l'Univers l'adoroit ; & l'Univers gou-
 » verné par lui se croyoit heureux. C'étoit
 » un Génie unique : beaucoup de jolies
 » femmes l'en assurèrent ; il reçut aussi
 » des complimens de celles qui ne
 » l'étoient pas. Il crut les aimer toutes ,
 » & fut , pendant quelque temps , très-
 » léger dans ses amours ». Vingt-six
 Maîtresses qu'il s'amusoit à tromper ,
 s'étoient apperçues qu'il trouvoit fort
 plaisant de l'être ; elles lui faisoient ce
 plaisir là. On ne chantoit plus à sa cour
 que les charmes de la légèreté. Les Génies
 sont plus courtisans que d'autres , lors-
 qu'ils s'en avisent , & tout contribuoit à
 entretenir Volsidor dans son erreur. Mais ,
 malgré l'adulation , les faux préceptes ,
 les froids exemples , le joug de l'usage ,
 il fut éclairé par son ame & rendu à des
 vœux délicats : il n'étoit pas digne encore
 de s'en applaudir. L'Amour se vengeoit
 du Génie. Maître de l'Univers , la cour
 la plus brillante , le faste , la magnifi-
 cence , la gloire l'environnoient ; & tout
 cela ne remplissoit point le vuide de son
 cœur. Toujours distrait , jamais consolé ,
 possédant tout , il ne tenoit à rien. En-

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

nuyé du présent, inquiet sur l'avenir, mécontent de lui même, soupirant après un bien dont il se faisoit la plus douce image, & qu'il n'espéroit pas; il avoit des Sujets, des Maîtresses, le pouvoir absolu, & point de bonheur. Enfin Volsidor, pour se dérober à tout ce qui l'affligeoit, chercha des distractions dans les voyages. Depuis des siècles le Génie Puce l'invitoit à venir le voir. Sa cour étoit célèbre par sa prétendue gaieté, son incroyable galanterie & ses plaisirs multipliés, ou du moins ces distractions tumultueuses, que quelquefois on prend pour eux. Volsidor crut qu'il y charmeroit son ennui. Le jour du départ est fixé : mille chars aussi brillans & plus légers que celui du soleil, s'élançant à travers des flots de lumière, sur des nuages transparens, & des chevaux ailés entraînent le Génie & sa suite dans le vague des airs, qui ouvrent sous leurs pas des routes inconnues. L'or, les pierres, les diamans étinceloient de toutes parts. Le cortège étoit magnifique; mais le Génie n'en étoit pas plus heureux. Il fit le trajet, qui étoit de six mille lieues, en quatre minutes; & le chemin lui parut long. Arrivé dans les Etats de Puce,

il éblouit, il fixa tous les yeux; il fut
 reçu en Souverain du Monde. Puce
 n'épargna point les démonstrations. « Il
 » avoit le ton affectueux, des manières
 » assez agréables, un luxe défordonné,
 » un jargon décousu, quelquefois bril-
 » lant; de l'aisance, une sorte de gaieté.
 » Sa figure, très-inférieure à celle de
 » Volsidor, ne laissoit pas que de plaire.
 » Ses yeux étoient vifs comme ses gestes.
 » On appercevoit dans sa taille quelques
 » irrégularités; mais il avoit des graces.
 » Il étoit bon Prince, un peu colère, très-
 » obstiné, d'une humeur inégale. Per-
 » sonne n'étoit plus sémillant; il ne mar-
 » choit guère, il sautoit presque toujours;
 » cela faisoit grand plaisir à ses Sujets.
 » Par exemple, le jour de l'arrivée de
 » Volsidor, il ne se sentoît pas de joie;
 » il dansa quarante chacones, plusieurs
 » allemandes, une entre-autres lorsqu'il
 » le conduisit dans son appartement; &
 » il retourna dans le sien en dansant des
 » périgourdines. Quand son Conseil pa-
 » roissoit embarrassé, il le faisoit danser
 » à n'en pouvoir plus; & après cela il
 » opinoit à merveille. Ce n'est pas que
 » Puce n'eût de la sagacité. Son travail
 » étoit facile & sa pénétration surpre-

60 MERCURE DE FRANCE.

» nante. C'étoit lui qui inventoit toutes
 » les modes ou qui les perfectionnoit ;
 » ses Ministres en raisonnoient avec lui
 » lorsqu'il ne dansoit point. Il suffisoit à
 » cet important détail ; mais , à ses bon-
 » nes fortunes , il n'y pouvoit suffire. Le
 » charme d'une élégance qu'on s'efforçoit
 » envain d'imiter , tournoit toutes les
 » têtes ; nécessairement on devoit l'ai-
 » mer à la folie ; & l'on n'y manquoit
 » pas. Une Fée adorable , la seule qui lui
 » tint rigueur , étoit la seule qui lui eût
 » inspiré de l'amour. Elle régnoit sur un
 » Peuple charmant , dont elle étoit la
 » gloire & les délices. Jolie & fraîche ,
 » comme l'est une Fée à vingt ans , par
 » ses grâces , son esprit , sa bonté , elle
 » enchantoit l'Univers. Sa figure & son
 » ame l'avoient fait nommer *Céleste*. Puce ,
 » conséquent une fois , l'avoit vue &
 » l'avoit adorée. Il ne cessoit point de
 » changer de Maîtresses. Il ne portoit
 » que ses couleurs. Elle avoit adopté la
 » couleur *puce* , & , par galanterie , il en
 » avoit pris le nom. Il ne sortoit qu'avec
 » un nœud d'épaule , un nœud d'épée &
 » une écharpe de diamans *puce*. Malgré
 » toute la recherche de sa parure , il
 » n'étoit pas fait pour lui plaire. L'Hy-

» men venoit d'enchaîner cette Fée char-
 » mante avec un Génie, l'amour & l'ad-
 » miration de ses Sujets. Il ne se connois-
 » soit point en pompons ; mais il avoit
 » toutes les vertus : le cœur de Céleste
 » en étoit la récompense ».

Céleste étoit arrivée presque aussi tôt
 que Volsidor à la cour de Puce. On vit
 aussi venir dans cette cour le Prince Do-
 guincourt sous une métamorphose un
 peu étrange, mais qui ne doit pas sur-
 prendre dans le pays des Fées. Ce Prince,
 accablé de douleurs & de chagrins, les
 confia au Génie Puce qui, comme on
 s'attend bien, proposa à Doguincourt,
 pour dissiper ses ennuis, de danser un
 menuet. L'imagination enjouée de l'Au-
 teur de ce Conte ajoute plusieurs autres
 traits singuliers pour achever la peinture
 ou, si l'on veut, la charge d'un ridicule,
 qu'il ne seroit peut-être pas difficile de
 rencontrer dans la société. Pope, dans
 ses Epîtres morales, nous cite le Lord
 Laneshbrow, qui étoit si passionné pour la
 danse, que l'âge & la goutte ne purent
 lui ôter ce plaisir. A la mort du Prince
 de Danemarck, époux de la Reine Anne
 d'Angleterre, il demanda à cette Reine
 une audience particulière : c'étoit pour

61 MERCURE DE FRANCE.

lui représenter qu'elle feroit très-bien de danser , afin de conserver sa santé & dissiper son chagrin. Cette anecdote & d'autres que nous pourrions rapporter , mais que le Lecteur se rappellera , rendent plus intéressans les traits allégoriques , critiques ou moraux dont est semée la relation des voyages du Prince des Génies. Ce Prince qui voyageoit pour trouver ce qu'il n'avoit pu rencontrer dans ses propres Etats , une Epouse franche , sensible , qui l'aimât pour lui-même , & mit son bonheur dans la pratique de ses devoirs , séjourna d'abord dans les régions aériennes : ses recherches ne furent pas heureuses. C'étoit par tout de l'art , des prétentions , peu de sensibilité , point de franchise. « Suis-je donc condamné , » s'écrioit il dans l'amertume de son chagrin , à former des vœux éternels pour » un être imaginaire ? Quoi ! toujours » des visages si bien arrangés , que presque tous se ressemblent ; un maintien , » des propos qui n'appartiennent qu'à » l'usage ; un bon ton , qui fait qu'on » n'en a point à soi ; des gestes étudiés , » des caresses fausses , des complimens » fades , des gens d'esprit qui s'écoutent , » des fots qui parlent , des raisonneurs

» que l'on n'entend jamais ! Je n'ai cui
 » dire à des Sylphides , qui passent pour
 » être instruites , que du mal les unes
 » des autres : elles se piquent de délica-
 » resse , même de générosité. Cependant
 » enlever un Sylphe à une jolie Maî-
 » tresse , est un triomphe. On ne se sou-
 » cie pas de lui ; il ne s'apperçoit pas de
 » cela. On est barbare pour satisfaire sa
 » vanité. Descendons chez les mortels ».
 En un clin d'œil il s'y transporta. Il avoit
 été bien lorgné , bien fêté , bien agacé
 parmi les Sylphides (plus encore pour
 son rang , peut être que pour sa personne)
 la même chose lui arriva sur le globe
 terrestre. Quelquefois il y voyageoit *in-*
cognito. Alors , malgré l'extérieur le plus
 séduisant , malgré ses qualités , quoi qu'il
 s'exprimât avec grace , quoi qu'il n'hu-
 miliât personne , & que l'on se crût de
 l'esprit toutes les fois que l'on causoit
 avec lui , les envieux n'en convenoient
 point. Beaucoup de femmes prenoient sa
 modestie pour de l'embarras. On ne le
 citoit guère. Les petites Maîtresses sou-
 tenoient que ses habits & ses voitures
 étoient trop simples ; les Pédantes trou-
 voient sa conversation trop naturelle.
 Quelques Précieuses lui reprochoient de

64 MERCURE DE FRANCE.

n'avoit point de jargon. Les Savans haussèrent les épaules, parce qu'il n'avoit point de morgue; les Philosophes, parce qu'il n'affichoit aucun système. Les Beaux-Esprits, dont il ne mendoit point les suffrages, n'avoient garde de l'admirer. Paroissoit-il environné de la splendeur de son rang? les femmes lui faisoient bien des mines; les hommes lui disoient bien des fadeurs. Les Académies venoient le supplier de leur faire l'honneur d'accepter une place parmi elles: mais ce que l'on n'auroit point offert au Génie dépourvu de titres, le Souverain du monde le méprisoit. On lui amena des Sages qui ne croyoient à rien, pas même aux vertus ni à l'amour. Après qu'ils eurent bien disserté, il les plaignit & ne les revit plus. Plusieurs Fous tristes, qui n'avoient de Maîtresses que par air, ne le réjouirent pas davantage. La société, qui pardonne tout, hors les ridicules, le sentiment devenu un mot de *persifflage*, le caprice faisant loi, & le mépris des préjugés le surprirent. Il y avoit des vices de *bonne compagnie*. Ceux là étoient les bien venus; & les deux sexes en général lui parurent inconséquens, frivoles, plutôt foibles que méchans. Sans principe,

ils faisoient le bien ; le mal , sans énergie ; l'amour , sans être sensibles , & parfois des noirceurs sans remords. Le Génie devenoit misanthrope. Souvent il cherchoit à s'abuser : cela lui étoit plus difficile qu'à un autre. Lorsqu'il se rendoit invisible , il perdoit jusqu'au doute , jusqu'à l'erreur , & se trouvoit plus malheureux. Combien de prudes qui n'étoient pas sages ! de coquettes très-ennuyeuses ! Combien d'êtres factices ! & qu'il en vit peu d'aimables ! Un très-petit nombre d'hommes lui semblèrent dignes d'en porter le nom. Ceux qui l'honoroient le plus , vivoient la plupart ignorés , obscurs , sans distinction & sans fortune. Volsidor révolté , ému profondément , les combla de ses dons. Certain qu'ils avoient préféré le malheur même aux bassesses de l'intrigue , il les destina à occuper de grandes places ; & ils furent plus touchés encore de son estime. Voilà , ajoute l'Auteur de ce Conte , ce qu'un Monarque ne rencontre pas souvent ; aussi voyageoit-il. Quelques femmes que l'on calomnioit avec fureur , l'enchantèrent. Indulgentes , sans affectation , courageuses en amitié , conséquentes , nobles , désintéressées dans leur conduite ,

66 MERCURE DE FRANCE.

conservant un caractère au milieu du tourbillon, malgré la mode, en dépit de tout, de l'injustice qui ne les affectoit point, des méchans qui ne parvenoient point à les aigrir, de la fausseté à qui elles n'opposoient que de la franchise, & des égoïstes qui les trouvoient romanesques : elles durent l'intéresser. Cependant ce n'étoit point encore ce qu'il cherchoit. Il parcourut les campagnes. Elles lui offrirent des tableaux bien touchans, des amours fidèles, des amitiés sincères, des cœurs appartenans à la nature, une joie vraie, une expression naïve, des plaisirs purs. Mais, visitant tous ceux qui habitoient ce séjour tranquille, il apperçut trop souvent la beauté & la vertu au sein de la plus affreuse indigence. Ses bienfaits les rendirent à la vie : des larmes de reconnoissance l'en payèrent. Il fit des heureux & crut l'être.

Un jour ses réflexions le conduisirent au bord d'une forêt ; un sommeil magique vint l'y surprendre, & des songes plus magiques le prolongèrent. Mais quel fut son réveil ! quel moment ! quelle surprise ! A travers les feuillages entrelacés, il apperçoit une jeune mortelle qui ressembloit à une Déesse. La simpli-

cité de sa parure ajoutoit encore à ses charmes. Un taille de Nymphé , un teint éblouissant , nul apprêt , de la beauté , des graces , cet embarras , qui en est une de plus , des traits fins , réguliers , un sourire céleste , le regard le plus touchant , des yeux bleus , des paupières noires , des cheveux blonds-cendrés , rattachés avec des tresses de roses ; telle est la foible image de Zulménie , de celle qui enivra tout-à-coup l'ame & les sens de Volsidor. Il faut voir dans l'Ouvrage même la peinture touchante de son cœur , de sa sensibilité , de ses vertus. Le Génie Volsidor , qui avoit éprouvé que la souveraine puissance , les richesses , la gloire , l'amitié même ne peuvent suffire à notre ame , goûta , après bien des recherches , des peines & des soupirs , le bien qu'il souhaitoit le plus , & qu'il n'avoit jamais osé espérer , cette ivresse réciproque , cet entier abandon , ce trouble , ces craintes , ces peines qui sont des plaisirs , la satisfaction d'animer seul ce qu'on idolâtre , le bonheur de faire le sien , le premier de tous les biens pour un cœur amoureux & sensible. Ces peintures variées d'un véritable amour , sont ici accompagnées de descriptions riantes , de criti-

68 MERCURE DE FRANCE.

ques fines de quelques-uns de nos ridicules, & d'une certaine philosophie de mœurs du goût de notre siècle. C'est par tous ces moyens que l'ingénieux Auteur de ce Conte a su racheter le merveilleux de la Féerie, dont la plupart des Lecteurs de Romans paroissent aujourd'hui un peu revenus.

Le volume qui renferme le Conte de Volsidor & de Zulménie, est suivi d'un autre volume intitulé : *Mélange de poësies fugitives & de prose sans conséquence*. L'aimable gaieté a présidé à ce recueil de poësies. Sa flamme légère en anime tous les accens & se communique au Lecteur qui, persuadé que la gaieté est le baume de la vie, est très-disposé à mêler sa voix à celle du Poëte, pour chanter l'éloge de la Folie.

Charme des mortels & des Dieux ,
Folie, aimable enchanteresse ,
Tu fais même embellir les jeux :
Le plaisir naît de ton ivresse.
Je me donne à toi pour toujours ;
Je te préfère à la tendresse.
Répands la gaieté sur mes jours ,
Et j'aurai plus que la sagesse.
C'est en attendant ton retour

Que les pauvres Amans sommeillent.
La raison seule endort l'amour :
Ce sont ces grelots qui l'éveillent.

Plusieurs Lecteurs François ne voudront peut-être pas se reconnoître au portrait que le Poète a fait des François ; mais tous applaudiront du moins à l'enjouement & à la légèreté des traits.

Tous vos goûts sont inconséquens :
Un rien change vos caractères ;
Un rien commande à vos penchans.
Vous prenez pour des feux ardens ,
Les bluettes les plus légères.
La nouveauté, son fol attrait,
Vous enflamment jusqu'au délire :
Un rien suffit pour vous séduire ;
Et l'enfance est votre portrait.
Qui vous amuse, vous maîtrise :
Vous fait-on rire ? on a tout fait ,
Et vous n'aimez que par surprise.
Vous n'avez tous qu'un seul jargon ,
Bien frivole, bien incommode :
Si la raison étoit de mode ,
Vous auriez tous de la raison.

Deux Féeries en dialogue suivent ce

72 MERCURE DE FRANCE.

» succès ne vous soient pas permis. Quand
» il vous plaira, vous aurez les forces
» nécessaires pour égaler le sexe dont
» les premières années ne sont pas per-
» dues pour l'étude. Vous arrivez au but
» pendant qu'il calcule les distances; &
» le terrain qu'il sillonne avec effort,
» vous le parcourez légèrement. Presque
» tous vos défauts sont le crime des hom-
» mes, de ce sexe vain, qui prend son
» usurpation pour des droits, & votre
» bonté pour de la faiblesse. Ce sont vos
» charmes qui l'attirent; ce ne sont point
» vos qualités & c'est vous qu'il accuse
» d'être frivoles. Il vous condamne à
» l'ignorance, sous peine du ridicule. Il
» calomnie la sagesse qui lui résiste, fait
» feindre des sentimens; & si vous y
» croyez, le mépris, l'ingratitude sont le
» prix du bienfait. Il vous redemande
» l'honneur dont il vous a privées, ce
» dépôt qu'il vous confie & qu'il vous
» attache; & pense ne vous rien devoir,
» quoiqu'il vous ait tout ravi. Votre con-
» fiance, vos sacrifices & ses sermens ne
» l'engagent pas envers vous. Il n'oseroit
» tromper un être de même sexe que
» lui. Mais vous n'opposez à la mauvaise
» foi que l'honnêteté, les larmes, le mal-
» heur;

» heur ; & ce sexe cruel , s'il est sûr de
 » l'impunité , ne connoît même pas le
 » repentir. L'union , qui devoit être la
 » plus délicieuse , devient la source de
 » vos peines ; j'oserai le dire , de vos
 » fautes. La nature en gémit , la raison
 » s'y oppose , & l'Être Suprême n'a pas
 » pu le vouloir. Il donna une compagne
 » à l'homme ; il se plut à l'embellir , & ce
 » fut le présent d'un Dieu. Il ne dit point :
 » je te livre une esclave ; tu ne pour-
 » rois la mériter , je te permets de l'af-
 » servir. Il dit : je t'associe une créature
 » digne de moi ; je n'ai plus rien à faire
 » pour ton bonheur , ni même pour ma
 » gloire. . . . Et il ne fit plus rien ».

*Les Réveries d'un Amateur du Colifée ,
 ou les Femmes sans dot.*

O mœurs du siècle d'or ! ô chimères aimables !
 Ne pourrons-nous jamais réaliser vos fables ,
 Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
 De peindre la vertu sans être vertueux !

L. C. D. B.

Broch. in 8°. A Paris , chez Ruault ,
 Lib. rue de la Harpe.

D

72 MERCURE DE FRANCE.

» succès ne vous soient pas permis. Quand
 » il vous plaira, vous aurez les forces
 » nécessaires pour égaler le sexe dont
 » les premières années ne sont pas per-
 » dues pour l'étude. Vous arrivez au but
 » pendant qu'il calcule les distances; &
 » le terrain qu'il sillonne avec effort,
 » vous le parcourez légèrement. Presque
 » tous vos défauts sont le crime des hom-
 » mes, de ce sexe vain, qui prend son
 » usurpation pour des droits, & votre
 » bonté pour de la foiblesse. Ce sont vos
 » charmes qui l'attirent; ce ne sont point
 » vos qualités & c'est vous qu'il accuse
 » d'être frivoles. Il vous condamne à
 » l'ignorance, sous peine du ridicule. Il
 » calomnie la sagesse qui lui résiste, fait
 » feindre des sentimens; & si vous y
 » croyez, le mépris, l'ingratitude sont le
 » prix du bienfait. Il vous redemande
 » l'honneur dont il vous a privées, ce
 » dépôt qu'il vous confie & qu'il vous
 » arrache; & pense ne vous rien devoir,
 » quoiqu'il vous ait tout ravi. Votre con-
 » fiance, vos sacrifices & ses sermens ne
 » l'engagent pas envers vous. Il n'oseroit
 » tromper un être de même sexe que
 » lui. Mais vous n'opposez à la mauvaise
 » foi que l'honnêteté, les larmes, le mal-
 » heur;

„ heur ; & ce sexe cruel , s'il est sûr de
 „ l'impunité , ne connoît même pas le
 „ repentir. L'union , qui devoit être la
 „ plus délicieuse , devient la source de
 „ vos peines ; j'oserai le dire , de vos
 „ fautes. La nature en gémit , la raison
 „ s'y oppose , & l'Être Suprême n'a pas
 „ pu le vouloir. Il donna une compagne
 „ à l'homme ; il se plut à l'embellir , & ce
 „ fut le présent d'un Dieu. Il ne dit point :
 „ je te livre une esclave ; tu ne pour-
 „ rois la mériter , je te permets de l'al-
 „ servir. Il dit : je t'associe une créature
 „ digne de moi ; je n'ai plus rien à faire
 „ pour ton bonheur , ni même pour ma
 „ gloire. . . . Et il ne fit plus rien ».

*Les Réveries d'un Amateur du Colisée ,
 où les Femmes sans dot.*

O mœurs du siècle d'or ! ô chimères aimables !
 Ne pourrons-nous jamais réaliser vos fables ,
 Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
 De peindre la vertu sans être vertueux !

L. C. D. B.

Broch. in 8°. A Paris , chez Ruault ,
 Lib. rue de la Harpe.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

Cet écrit a deux objets, le premier de faire connoître les avantages qui résulteroient pour le bonheur public, si l'on publioit une Loi qui ordonnât que les femmes désormais n'apporteroient aucune dot à leurs maris, & qui permit à tous les Citoyens, & même aux Nobles, de choisir leurs épouses dans telle classe qu'ils jugeroient à propos, & cela dès l'âge de 21 ans, sans pouvoir jamais être traversés par aucune espèce d'autorité. Un des premiers fruits de cette loi seroit de rendre la population plus active, & de contribuer au bonheur du père de famille qui auroit plusieurs filles. Il ne seroit plus inquiet sur leur sort; il les élèveroit avec soin; il les caresseroit avec tendresse; & il verroit avec la joie la plus douce, dans les charmes naissans de ses enfans, le gage assuré de leur prochain établissement, & les ressources les plus heureuses pour son crédit, pour sa fortune & pour sa vieillesse. Il n'y auroit plus de parens assez injustes & assez cruels pour forcer des filles, & souvent des filles comblées de grâces & de charmes, de se faire Religieuses. On ne peut s'empêcher de frémir ici, avec l'Auteur de cet écrit, quand on songe qu'il y a dans le

Cloître des filles charmantes qui mesurent avec des yeux égarés la hauteur des murailles où elles sont enfermées; qui versent un torrent de larmes; qui tombent dans des douleurs muettes & stupides, & qui, pour sortir de leur état violent & cruel, n'ont d'autre issue que le tombeau.

Dans le système où les femmes n'apporteroient d'autre dot à leurs maris que de la beauté & des talens cultivés, les jeunes filles jolies auroient un très-puissant motif d'être sages. La beauté seroit pour elles un des dons les plus précieux de la nature; au lieu que dans nos mœurs actuels c'est souvent un présent très-funeste. Dans les rangs inférieurs de la société, la beauté engage un très-grand nombre de femmes dans le désordre. Persuadées que sans fortune les agrémens de la figure ne sont bons à rien pour le mariage, les jolies filles de nos Artisans ne résistent point aux jeunes séducteurs qui se présentent. Le premier pas franchi, elles ne savent plus s'arrêter; bientôt elles disparaissent de la maison de leurs pères, & viennent dans les grandes Villes augmenter le nombre des Courtisanes. Dans les rangs supérieurs de la société, la beauté est

Dij

encore un présent funeste. Rarement une jolie fille épouse l'homme qu'elle aime le plus; c'est toujours au plus riche de ses Amans qu'elle est livrée. Avec un mari qu'elle n'aime point, une femme peut-elle avoir des mœurs; & quand elle ne peut s'estimer elle-même, peut-elle être heureuse? Cette loi des femmes sans dot seroit donc un moyen de réconcilier les mœurs & la beauté. De plus, dans ce système enchanteur, où il seroit permis à un jeune homme de choisir de bonne heure celle qu'il se destine pour épouse, la beauté deviendrait la gardienne des mœurs. Un jeune homme qui commence ses relations avec les femmes, par le commerce des Courtisannes, vainement formeroit ensuite une inclination : il est totalement perdu pour les bonnes mœurs. Au lieu que celui qui commence ses relations avec les femmes par l'inclination la plus tendre pour une fille de son âge, se respecte autant qu'il la respecte elle-même. Entouré en quelque sorte par tous les charmes de sa maîtresse, il est défendu par eux de la séduction des autres femmes. Quel empire d'ailleurs un père n'auroit-il pas sur son fils par l'entremise d'une maîtresse ! Tous

les Citoyens, pères de familles, qui habitent la même Ville, pourroient se rendre mutuellement les plus grands services, en chargeant leurs filles d'avertir leurs amans des torts qu'on leur reproche. Les réprimandes des pères sont pour l'ordinaire si dures, si violentes, que rarement elles obtiennent des fils ce que les pères voudroient ; mais s'ils employoient l'organe d'une maîtresse pour proposer à leurs fils les réformes qu'ils desireroient dans leur conduite, ils réussiroient infailliblement.

L'hypothèse de la loi ici proposée, en dépouillant toutes les femmes des biens de la fortune, les réduit, sans distinction, à la position laborieuse du jeune Artiste qui a une fortune à faire. Mais en forçant les femmes d'acquérir des talens, on augmente leur bonheur, on étend l'empire de leurs charmes, on leur assure des consolations & des douceurs dans leur vieillesse.

Nous sommes d'accord avec vous ; dira-t-on à l'Auteur du projet, que dans votre système toutes les filles qui auront de la beauté seront assurées d'être établies, & cet avantage considérable est un

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

motif très pressant pour que votre système soit admis : mais que ferez-vous des laides ? L'Auteur répond que son système une fois établi, il n'y aura plus de laides femmes. « Quoique je four-
 » nisse, dit-il, aux jolies filles un motif
 » très pressant de se perfectionner, les
 » laides auront un motif encore plus
 » pressant de s'instruire ; il sera question
 » pour celles ci de faire oublier quelques
 » traits désagréables qu'elles auront dans
 » la figure, par la supériorité des talens
 » & des grâces. On s'accoutume au visage
 » le plus beau. Mais, dans une femme,
 » l'art de se faire admirer par une dé-
 » marche noble, de prendre dans toutes
 » les positions une attitude gracieuse, de
 » n'avoir rien de gauche dans le mouve-
 » ment des bras, de sourire à propos, de
 » se taire avec esprit, de parler avec
 » agrément, de montrer un intérêt flat-
 » teur à tout ce qui se dit autour de soi,
 » de développer enfin toutes ces grâces
 » sans affectation, cet art charmant, di-
 » vin, & qui est si rare, exerce sur les
 » hommes un enchantement continuel &
 » toujours nouveau. Une laide qui auroit
 » toutes les grâces dont je viens de par-
 » ler, dont l'esprit seroit encore nourri

» par la lecture, & qui sachant la musique
 » parfaitement, chanteroit & s'accom-
 » pagneroit elle même, d'une manière
 » supérieure, avec le clavecin ou la gui-
 » tarre, une laide aussi intéressante, aussi
 » charmante, feroit certainement oublier
 » les imperfections de sa figure, & trou-
 » veroit encore plus d'admirateurs que
 » la plus belle femme qui ne seroit
 » point ornée, comme elle, de la sé-
 » duisante parure de tous ces talens en-
 » chanteurs ».

L'Auteur de la loi proposée prévient
 ici une grande objection, en faisant voir
 que de toutes les filles du Royaume, ce
 seroit les filles de qualité à qui son
 système seroit le plus favorable. Les
 grands Seigneurs n'ayant plus à préten-
 dre, en se mariant, aucune augmentation
 de fortune, épouseroient presque toujours
 une fille de leur classe. Où trouveroient-
 ils une demoiselle mieux élevée & plus
 aimable qu'une fille de qualité? En sup-
 posant d'ailleurs que cette liberté eût
 quelques inconvéniens, comme les bon-
 nes mœurs doivent être préférées, sans
 ménagemens, à tout autre motif, il vaut
 beaucoup mieux qu'une femme de basse
 extraction & d'une beauté extraordinaire

Div

soit l'épouse d'un Grand, que de voir ce Grand vivre publiquement avec cette femme, en qualité de maîtresse, tandis qu'il a une épouse chez lui. Il y a plus; pour le bonheur public, beaucoup plus digne de considération que l'orgueil des Grands, il seroit fort à désirer que les très-belles femmes qui naissent dans les classes inférieures, fussent mariées toutes de manière à contenter leur vanité, afin de sauver à la société le mal qu'elles y feroient en qualité de courtisannes.

L'Auteur n'ignore pas toutes les objections que l'on pourroit faire contre les loix qu'il propose, & n'entreprend point de les réfuter, cela le conduiroit trop loin; il consent même qu'on le considère comme un Prédicateur qui se fatigue sans fruit; &, dans cette supposition, il continue de faire voir les avantages multipliés de son nouveau système de législation, dans l'espérance peut être que dans deux ou trois mille ans d'ici, le luxe étant moins actif, & le tribunal de l'opinion ayant enfin perdu un peu de son autorité, on pourra adopter les réformes qu'il propose.

Dans la seconde partie de ce même

SEPTEMBRE. 1776. 81

Ouvrage, l'Amateur du Colisée décrit les amusemens du genre le plus intéressant & le plus noble qu'on pourroit donner à la Nation, dans le Colisée. Toujours échauffé par l'amour du bien public, il change cet édifice, aujourd'hui le rendez-vous des oisifs & des courtisannes, en un temple de la vertu. Il y fait prononcer par le Magistrat l'éloge de ceux qui ont bien mérité de la patrie ou de la société. Cet éloge, dans lequel l'Ecrivain nous rappelle avec sentiment plusieurs belles actions de nos Concitoyens, ne fait pas moins d'honneur à son cœur qu'à son esprit. Il nous donne enfin à la place de ces niaiseries offertes à la curiosité du Parisien, le spectacle enchanteur de la vertu honorée par des hommages publics. Il est fâcheux que tout ceci ne soit qu'un beau songe.

Guillaume de Nassau, ou Fondation des Provinces-Unies; par M. Bitaubé, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. Nouvelle édition, considérablement augmentée & corrigée. Volume in-8°. très-bien imprimé, & orné d'un frontispice dessiné & gravé par J. M. Moreau le

D v

32' MERCURE DE FRANCE.

jeune. A Paris, chez Prault, Imprim.
quai de Gêvres.

L'action que M. Bitaubé s'est proposée dans ce poëme en prose, divisé en dix chants, est *Guillaume fondant la République des Provinces Unies*. Cette action se termine à l'union d'Utrecht. Tout ce qui est au-delà n'entre dans le plan que comme en perspective. L'Ecrivain s'est placé au milieu de l'action; le nœud est en récit; les obstacles & le dénouement arrivent à peu près dans le cours d'une année.

La première édition de ce poëme a été publiée en 1773, & on a rendu justice au choix du sujet, qui a cette grandeur digne de l'épopée & cette importance indépendante de tout intérêt, de tout système, de tout préjugé national. En effet, la haine de la tyrannie est si généralement enracinée dans les cœurs, que le spectacle d'une Nation qui la combat & qui en triomphe, ne peut être étranger. L'Auteur, écrivain laborieux & qui ne néglige rien de ce qui peut lui mériter de plus en plus l'estime des Gens de lettres, a fait dans cette nouvelle édition des changemens & des corrections

qui contribueront à rendre la lecture de son poëme plus intéressante. L'histoire lui a fourni de nouveaux matériaux, & il a mis à profit de nouveaux embellissemens que lui présentait l'imagination. M. Bitaubé a sur-tout réussi à jeter plus d'action dans le poëme. Une partie considérable de ses corrections regarde le style, qui, en plusieurs endroits, paroissoit trop coupé & chargé d'inversions peu naturelles.

Un dialogue est ici substitué à la préface de la première édition. Dans ce dialogue, qui est supposé être entre l'Auteur & un Journaliste, M. Bitaubé se fait faire les principales objections ou critiques, dont le fond & la forme de son Ouvrage pouvoient être susceptibles. Est ce une histoire, un roman, ou un livre d'un genre nouveau ? lui demande le Journaliste. L'Auteur répond qu'il n'en fait rien, que c'est au Public à le nommer ; d'ailleurs qu'il s'embarrasse peu du genre, & qu'il est de l'avis de celui qui a dit qu'il n'y avoit de mauvais que le genre ennuyeux. Alors, réplique le Journaliste, on dira que c'est un poëme en prose, ce qui amène des discussions sur ces sortes de poëmes. Il en résulte que M. Bitaubé

D vj

84 MERCURE DE FRANCE.

prétend seulement avoir écrit en prose poétique. « Cette prose, continue-t-il, » est aussi noble & quelquefois plus hardie que la prose oratoire : ses inversions » peuvent être plus fréquentes & plus audacieuses ; ses épithètes plus nombreuses & plus pittoresques. Elle n'a » pas besoin, autant que le style oratoire, de cacher l'art : cependant il » ne lui conviendrait pas de revêtir tous les ornemens de la poésie ; elle sortirait » de son genre & deviendrait ampoulée. » On pourroit la placer entre la poésie » & le genre oratoire, puisqu'elle emprunte quelque chose de l'une & de l'autre. Malgré le sentiment de ceux » qui veulent que l'on traduise les Poètes en vers, on lit avec plaisir les bonnes » traductions en prose. Il ne seroit donc pas impossible d'écrire un Ouvrage original, dans le style que d'habiles Ecrivains ont employé avec succès pour traduire les Poètes ».

Les poèmes en prose ont été inconnus aux Anciens. « Cette objection, répond » M. B. est elle bien philosophique ? Ne » nous sera-t-il jamais permis de nous » écarter de la route qu'ils nous ont tracée ? Sommes-nous dans les mêmes

» circonstances? Avons-nous la même
 » langue? N'est-il pas au moins proba-
 » ble que si les anciens avoient eu,
 » comme nous, le joug de la rime, il se
 » seroit trouvé plusieurs Ecrivains qui,
 » sur-tout dans des Ouvrages de quelque
 » étendue, auroient cherché à s'en af-
 » franchir? Quand ils ne l'auroient pas
 » tenté, leur exemple eût-il été une loi
 » inviolable? Ils n'ont point eu de comé-
 » dies en prose & nous en avons. Mais
 » que voulez-vous dire? Platon ne prend-
 » il pas quelquefois le ton élevé de la
 » poésie, & ne l'a-t-on pas regardé com-
 » me le Poëte des Philosophes? On
 » doute si nos poësies sacrées, ces odes
 » dont aucun Poëte n'a pu égaler l'éléva-
 » tion, sont écrites en vers; & il semble
 » que le langage de David est, comme
 » celui de Job, le langage d'une prose
 » mesurée, qui, par rapport au nôtre,
 » tient le milieu entre la prose ordinaire
 » & la versification, mais qui, par la gran-
 » deur des idées, peut suppléer à ce qui
 » lui manque. Ceux qui vantent le plus
 » les Anciens, ne sauroient se flatter de
 » les avoir étudiés avec plus de goût que
 » Fénélon; & cependant, en imitant les
 » beaux endroits d'Homère, de Sopho-

86 MERCURE DE FRANCE.

« cle & de Virgile , il écrivit en prose ». On objecte à M. Bitaubé que Fénélon ne prétendit pas faire un poëme. « Que nous » importe , répart l'Ecrivain , pourvu » qu'en s'abandonnant à son génie il ait » fait un Ouvrage qui ressemble , non à » un poëme médiocre , mais au plus excellent des poëmes ; tandis qu'on dispute dans quel rang on le placera , on le lit plus que bien des poëmes épiques. La prose poétique ne pourroit-elle pas suppléer aux vers blancs , qu'on n'oseroit actuellement introduire dans notre langue , & que possèdent la plupart des Nations modernes qui cultivent les lettres , en sorte que leurs Poètes peuvent , suivant la pente de leur esprit , recevoir ou rejeter la rime ».

M. Bitaubé se fait faire encore quelques objections , auxquelles il répond ; mais ses réponses ne sont point toujours sans réplique. On aura de la peine à se persuader qu'un Ecrivain qui veut composer un poëme épique en françois , dans une langue par conséquent d'une prosodie peu sensible , & privée des inversions & autres avantages que possédoient les langues grecques & latines , puisse se passer de

l'harmonie résultante de la mesure & du retour des mêmes sons. L'épopée étant le récit d'une action héroïque & merveilleuse, suffit-il que le langage que l'on emploie s'élève au dessus du langage ordinaire? Ne faut-il pas qu'il soit encore le plus pittoresque & le plus harmonieux que l'on puisse prendre, puisque le but des beaux-arts est de nous dérober, en quelque sorte, à la foule des objets qui nous environnent, & de nous présenter l'image de la perfection? Il semble donc aujourd'hui décidé qu'un poëme épique françois écrit en prose, & privé par conséquent des attraits de la versification, doit être relégué dans la classe des Romans ou des fictions historiques; & l'Ouvrage de M. Bitaubé obtiendra, sous ce titre, un rang distingué dans cette classe.

Don Quichotte femelle; traduction libre de l'Anglois; 2 vol. in-12. prix 2 l. 8 s. br. A Lyon; & se trouve à Paris, chez Lacombe, Lib. rue Christine.

Le *Don Quichotte femelle* est une jeune Angloise de qualité, née & élevée à la campagne, éloignée de toute espèce de

88 MERCURE DE FRANCE.

société, qui n'ayant, pour charmer son ennui, que les Romans héroïques de Mademoiselle de Scudéry, traduits en Anglois, & autres semblables, en fait son unique étude, les regarde comme des tableaux vrais de l'humanité, & se fait un système d'héroïsme sur les portraits outrés qu'ils renferment. Une différence entre Arabella, l'héroïne de ce Roman, & Don Quichotte, c'est que la jeune visionnaire intéresse par sa beauté, sa jeunesse & sa candeur, en même temps qu'on s'amuse de la peinture de son ridicule. Faisant, comme son modèle, des raisonnemens très-sages sur toute autre matière, elle est de même entêtée des idées chimériques qu'elle a puisées dans ses lectures, & les applique à toutes les circonstances. Sa façon de voir, de penser, d'agir, sont également romanesques. On sent que ce caractère une fois établi, l'Auteur a su en tirer parti dans les différentes circonstances où il place Arabella. La tête remplie d'idées d'enlèvemens, elle prend tous les jeunes gens qui l'approchent & cherchent à lui faire leur cour, pour des ravisseurs prêts à l'enlever. Elle va même jusqu'à prendre un garçon jardinier d'assez bonne mine,

pour un Amant déguisé. Enfin se promenant un jour sur le bord d'une rivière, elle se persuade que quelques hommes qu'elle voit venir du côté où elle est, sont dans le dessein de l'enlever, & se jette dans la rivière pour la passer à la nage, afin d'échapper à leur prétendue poursuite. Elle est sur le point de se noyer. On la retire de l'eau, & on la ramène chez elle malade, & en très-grand danger. Elle en réchappe cependant. Un Prêtre respectable, qu'on avoit appelé auprès d'elle, parvient, pendant sa convalescence, à dissiper, par des raisonnemens sages, les chimères de son imagination & à guérir entièrement sa manie. Arabella, doublement rétablie, finit par donner sa main à un homme aimable auquel elle étoit destinée, & dont le bonheur dépendoit de sa guérison.

Malgré les changemens avantageux que le Traducteur a fait à ce Roman, qui, traduit littéralement, n'auroit guère pu réussir dans notre langue; on trouvera peut être encore que l'Auteur a quelquefois trop outré le ridicule de son Héroïne. Quoi qu'il en soit, on lit cet Ouvrage avec intérêt & avec agrément.

L'Excellence de la méthode Sultonienne d'inoculer la petite vérole, ou Réponse aux objections faites contre cette méthode, & recueillies dans la Dissertation de M. Pressavin, Maître en Chirurgie à Lyon; par Michel ô Ryan, D. M. de Montpellier.

*Qui fragili quærens illidere dentem,
Offendit solido.*

HOR.

Brochure in-12. A Avignon; & se trouve à Paris, chez Didot jeune, quai des Augustins.

Cette Réponse doit être jointe à la Dissertation de M. Pressavin contre l'inoculation angloise. C'est par de pareils écrits-contradictoires que celui qui, étranger à tout système, cherche sincèrement le vrai, peut s'instruire & s'éclairer.

Coup d'Essai d'un Ecolier, ou poësies de M. d'Espî***. A Paris, chez Vincent, Impr.-Libr. rue des Mathurins, hôtel de Clugny, 1773; in 8°.

Ce Recueil est composé d'odes, d'épi-

tres, d'épigrammes & de poësies diverses. Toutes ces piéces annoncent de la facilité, de la fécondité & un vrai talent pour la poësie, si l'on considère sur-tout l'extrême jeunesse de l'Auteur, qui ne paroît pas avoir plus de quinze à seize ans, s'il faut s'en rapporter à la lettre d'un Académicien de Marseille, imprimée à la tête du volume, & à une note dont elle est accompagnée, suivant laquelle l'Auteur n'a pas encore achevé ses études. Aussi les fruits de sa veine paroîtront-ils en général un peu précoces. On y trouve, comme on peut bien le penser, des traces fréquentes du Poëte adolescent. Ils annoncent des dispositions heureuses, mais qu'il faut laisser mûrir. Nous allons rapporter quelques strophes d'une *ode sur la Mort*, qui nous ont paru très-propres à donner une idée favorable de ces dispositions.

Toi que je dois attendre, & dont l'aspect m'étonne,
 Qui soumetts à tes loix la chaumière & le trône,
 O mort ! terrible mort ! fléau de l'Univers !
 Accablé sous le poids des maux où je succombe,
 J'ose, au bord de la tombe,
 Elever jusqu'à toi mes accens & mes vers.

Des volontés de Dieu, ministre redoutable ;

92 MERCURE DE FRANCE.

Quelle est de ton pouvoir l'étendue *incroyable*?
Sommes-nous tous entiers en butte à ton cour-
roux?

Au-delà de nos corps n'est-il point de limites,
Par Dieu même prescrites,
Qui puissent arrêter la fureur de tes coups?

En ouvrant au soleil nos paupières craintives,
Jetés, abandonnés sur une mer sans rives,
Es-tu cet heureux port que notre cœur attend?
Ou bien, sans nous offrir que l'horreur du nau-
frage,
Vils jouets de ta rage,
Nous dois-tu replonger aux gouffres du néant?

Non, je ne le crois point. Non, malgré l'étendue
De ce doute effrayant dont mon âme est émue,
O mort! mon front serin jamais ne pâlera.
Quoi! d'un Dieu bienfaisant la sagesse infinie,
M'auroit donné la vie
Pour me rendre au limon d'où sa main me tira!

L'âme, essence d'un Dieu, peut-elle être matière?
C'est d'un cœur empesté que part ce sentiment.
A l'aspect des forfaits dont tu fouilles la terre,
La crainte du tonnerre
Te fait seule, ô mortel, désirer le néant.

Tremble, ton heure approche & ton sort se prépare.

La mort, qui sur ton front lève sa faux barbare,
Va tirer le bandeau dont tes yeux sont couverts.

Le temps fuit; elle avance, & son bras invisible

Montre, au moment terrible,

Ta sombre vérité cachée à l'Univers.

Ces vers ne sont pas, à beaucoup près, exempts de défauts; mais de pareils *Coups d'essai* de la part d'un Ecolier, sur-tout dans un genre aussi difficile, promettent certainement beaucoup pour l'avenir.

Molière, Drame en cinq actes, en prose, imité de Goldoni, par M. Mercier; prix 3 liv. A Amsterdam; & se trouve à Paris chez les Libraires qui vendent les nouveautés; 1776, in 8°.

Ce Drame est imité d'une pièce italienne de Goldoni, intitulée, *il Molieré*.
« J'ai pensé, dit M. Mercier dans sa
» préface, que cette pièce passeroit avec
» avantage sur notre scène, parce que le
» sujet étant national & rappelant la mé-
» moire d'un de nos grands hommes,

» doit nous plaire & nous intéresser
 » de préférence. L'on ne verra pas, je
 » crois, sans quelque plaisir, le père de
 » la Comédie Française monter à son
 » tour sur ce même Théâtre qu'il a rendu
 » si illustre, & figurer parmi les person-
 » nages enfans de son génie. Il paroîtra
 » revivre sous de fidèles crayons, &
 » d'ailleurs il offrira, par ses mœurs pein-
 » tes au naturel, un tableau de la vie
 » privée de l'homme de lettres; ce point
 » de vue n'est point à dédaigner. Il de-
 » vient sur-tout très-piquant, lorsqu'il
 » s'agit d'un de ces Écrivains célèbres
 » dont la curiosité publique aime à s'en-
 » tretenir; la curiosité alors devient iné-
 » puisable, tant sur les traits de leur
 » caractère que sur les aventures parti-
 » culières de leur vie ».

Avant de rendre compte du Drame
 de M. Mercier, nous allons rapporter
 quelques-unes de ses observations sur le
 génie de Molière. « Molière est parmi
 » nous le Poète qui ait consulté davan-
 » tage la nature, & qui ait mis sur notre
 » scène le plus d'expression & de vérité.
 » Peintre fidèle & franc, il a caché l'art
 » que les autres montrent trop; chez lui
 » on ne voit, on n'entend que ses per-

» sonages, & le tableau ne paroît si
 » juste que parce que la manière est in-
 » gène. Aussi conserve-t-il parmi les
 » Poètes dramatiques la physionomie que
 » La Fontaine a parmi les Fabulistes ; &
 » l'homme instruit qui, vers la quaran-
 » tième année, se dégoûte ordinairement
 » de la Tragédie françoise, qu'il apper-
 » çoit peuplée d'êtres factices, découvre
 » une certaine profondeur dans les Pièces
 » de notre Poète ; il quitte volontiers le
 » romanesque pour porter son attention
 » sur des passions plus naturelles & des
 » caractères qu'il peut retrouver dans le
 » monde. . . . Vu du côté du génie, dit
 » plus bas M. Mercier, c'est certainement
 » le premier des Dramatistes, en ce qu'il
 » est original & naïf ; cette dernière qua-
 » lité est si rare & si précieuse, c'est un
 » caractère si frappant, si distinctif qu'il
 » fait tout-à-coup d'un Auteur un homme
 » à part, & l'on compte au premier
 » coup d'œil les rares Ecrivains doués de
 » ce talent suprême : il cesse alors d'être
 » soumis à la discussion qui tyrannise
 » les renommées subalternes. D'ailleurs
 » enjoué & profond, philosophe aimable,
 » plein de grâces & de force, en
 » frondant les travers de l'homme, il le

96 MERCURE DE FRANCE.

» console, & souriant le premier à ses
» foiblesses, il lui en fait goûter la sa-
» ture ».

La scène du Drame est à Paris, dans la maison de Molière. On fait que ce grand homme avoit traduit *Lucrèce* en entier, & qu'il avoit beaucoup travaillé sa traduction, qui lui étoit plus chère qu'aucun autre de ses Ouvrages. Un jour un Domestique en prit par mégarde un cahier pour en faire des papillotes. Molière en fut si ému, que dans sa colère il jeta le reste au feu & ne tarda pas à s'en repentir. Cette anecdote est mise en action dans les six premières scènes du premier acte. Dans la septième, on voit paroître *Chapelle*, dont le caractère gai & léger, contraste parfaitement avec celui de Molière. Cette scène renferme l'exposition de la pièce, dont le fonds roule sur deux circonstances de la vie de Molière qu'on a rapprochées : la représentation du *Tartuffe*, à laquelle les faux dévots apportèrent des obstacles, qui furent levés par l'ordre exprès du Roi; & l'amour de Molière pour la fille de la *Béjart*, Comédienne, qu'il épousa, & qui paroît ici sous le nom d'*Isabelle*. Elle survient dans la scène neuvième, au
moment

moment où Chapellet vient de quitter Molière & s'entretient avec ce dernier de leur mutuel amour, & des craintes que lui causent la jalousie & les violences de sa mère. Ils feignent de répéter des rôles en appercevant la Béjart, qui, après avoir fait sortir sa fille, s'efforce de sonder les dispositions de Molière qu'elle voudroit épouser, mais dont elle soupçonne l'inclination. Molière élude adroitement toutes ses questions, & se voit tirer d'embarras par l'arrivée de la Thorillière, Comédien de sa Troupe, & son ami, qu'il avoit dépêché vers le Roi, & qui apporte l'ordre de laisser jouer le Tartuffe. Molière transporté de joie à cette nouvelle, ordonne qu'on aille arracher sur le champ les affiches, qu'on en substitue de nouvelles, & qu'on annonce pour le même soir la représentation de *l'Imposieur*.

Dans le second acte, Pirlon, faux dévot, ennemi de Molière, se glisse dans sa maison en son absence, & parvient à mettre le trouble dans son ménage. Il commence par séduire sa servante la Forêt, en lui promettant une meilleure condition, & s'introduit auprès d'Isabelle & de la Béjart. Il assure à

E

98 MERCURE DE FRANCE.

la première que Molière est infidèle, & persuade à la seconde qu'il doit enlever sa fille après le spectacle; se proposant par cette imposture de les empêcher de jouer, & de faire manquer la représentation de la pièce. Cette fourberie lui réussit, sur-tout auprès de la mère, qui est furieuse. Molière arrive; la Béjart le reçoit très mal, & lui déclare que ni elle, ni sa fille ne joueront dans la pièce nouvelle. Molière reste stupéfait : mais son ami la Thorillière se charge de faire entendre raison aux deux femmes & sort dans ce dessein.

Au troisième acte, la Thorillière revient. Il a déterminé, non sans peine, les deux femmes à jouer. Il découvre à Molière la fourberie de Pirlon; il en a tiré l'aveu de la Forêt, qui, séduite par les promesses de l'hypocrite, avoit d'abord demandé son congé; mais qui se repent d'avoir ajouté foi aux discours de ce méchant homme. Molière imagine, pour se venger, de tâcher de se procurer le manteau & le chapeau de Pirlon, pour jouer le rôle du Tartuffe. La Forêt se charge d'exécuter ce projet. Pirlon vient; elle le fait asseoir en l'assurant qu'il n'y a personne dans la maison, & lui fait

quitter son chapeau & son manteau, sous prétexte de la trop grande chaleur. On entend du bruit; la Forêt, feignant que c'est Molière qui revient, fait cacher Pirlon à la hâte dans un petit cabinet, où elle le ferme à clef, & où il reste fort mal à son aise; & porte le chapeau & le manteau à Molière, qui s'en affuble avant de partir pour la Comédie.

La pièce se joue dans l'intervalle du troisième au quatrième acte, & va *aux nues*. La Forêt délivre Pirlon, qui a resté enfermé pendant tout le temps du spectacle, & lui rend son manteau & son chapeau en se moquant de lui. Il sort furieux, & rentre un moment après, priant la Forêt de le cacher encore, parce qu'il a été reconnu, en sortant, par plusieurs personnes, qui ont commencé à s'attrouper autour de lui & à le poursuivre avec des huées. Après quelques difficultés, elle le fait cacher dans une chambre voisine. On revient de la Comédie. Molière voit avec peine les mauvais traitemens que la Béjart, toujours jalouse, fait souffrir à sa fille. La Thorillière paroît surpris qu'un si grand homme, dans un moment où il ne doit s'occuper que de sa gloire, s'abandonne aux

Eij

soins d'une passion amoureuse. *Mon ami*, répond Molière, *la gloire est belle, mais elle altère & ne rafraîchit point.* Le quatrième acte se termine par la scène d'un Marquis & d'un Comte que Chapelle amène chez Molière, qu'ils viennent complimenter sur le succès de sa pièce. Ce sont deux ignorans du bel air qui se piquent de juger de tout sans se connoître à rien, & qui font gauchement à Molière des éloges ridicules de sa pièce, dont ils n'ont vu que la dernière scène; le Comte ayant passé presque tout le temps de la représentation au foyer, auprès d'une *petite Danseuse*, & le Marquis dans la rue à *prendre l'air*. Molière les retient à souper avec Chapelle.

Au cinquième acte, Molière, qui s'est levé de table avant les autres convives, paroît travaillant dans son cabinet. Une jeune personne honnête, pressée par le malheur, vient se présenter à lui avec une lettre de recommandation, pour le prier de la recevoir Comédienne dans sa Troupe. Il la détourne de cette résolution, & lui donne une lettre pour le Chef d'une Manufacture, qu'il charge d'en avoir soin, & de lui apprendre un métier. A peine remis à son travail, il

est interrompu une seconde fois par Isabelle, qui vient implorer sa protection contre les violences de sa mère, qui veut la faire partir dès le lendemain. Elle est résolue de tout oser pour se soustraire à cette tyrannie; mais Molière, loin de se prêter à aucune démarche irrégulière, l'exhorte à ne pas manquer à ce qu'elle doit à sa mère & à elle même. On entend du bruit : Molière veut fait cacher Isabelle dans la même chambre où la Forêt avoit déjà fait cacher Pirlon, qui est découvert, & auquel Molière fait les reproches les plus sanglans, croyant qu'il s'est glissé furtivement dans sa maison pour épier sa conduite. La Béjart entre furieuse au même instant, & accuse Molière d'avoir séduit sa fille. Pirlon démentant son caractère & se repentant de sa conduite, rend hommage à la vérité, & justifie Molière en racontant ce qu'il vient d'entendre, pendant qu'il étoit caché. Toute la compagnie qui étoit à souper chez Molière, montre une grande surprise de tout ce désordre. Molière leur en ayant expliqué la cause, chacun presse la Béjart de ne plus s'opposer au bonheur de sa fille & de l'illustre Poète dramatique. Elle se rend enfin, & consent à leur union.

Tel est ce Drame , qui fait honneur à M. Mercier, & qui est un hommage de sa part à la mémoire de Molière.

Recherches sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de santé & dans l'état de maladie; par M. Fabre, Maître en Chirurgie, Professeur Royal du Collège de Chirurgie. A Paris, chez Delalain, Libraire, rue & à côté de la Comédie Française.

Cet Ouvrage, rempli d'observations de physiologie, de physique & même de métaphysique, a pour but d'expliquer les principaux phénomènes du corps humain, & de comparer quelquefois, en réfutant les systèmes qui sont relatifs aux différens objets dont l'Auteur entreprend l'examen. L'Auteur regarde la sensibilité physique comme le principe de l'existence qui nous est commune avec les bêtes, & qui suffit seule pour exécuter les principales fonctions de l'économie animale, sans le concours d'aucun être intelligent. Il n'en soutient pas moins la spiritualité de l'ame comme un dogme généralement avoué des Sages, auquel

la pratique même & l'exercice journalier de l'art de conserver & de rétablir la santé, doit ramener à tout moment. Tout ce qu'il observe sur les fonctions vitales, naturelles & animales ne le conduit nullement à adopter l'opinion de ceux qui ont recours, soit au système des nerfs, soit aux mouvemens volontaires des muscles, soit au cours des esprits animaux, pour expliquer toutes les actions de l'homme même les plus spirituelles. Les observations anatomiques, loin de détruire l'importante vérité de la spiritualité de l'ame, nous montrent au contraire qu'il est impossible que les sensations, les actions de l'homme & les mouvemens de sa machine, aient pour cause physique une ame matérielle. Comment pourroit-on prouver qu'un être aussi limité suffiroit à cette variété infinie d'actions & de mouvemens de tout genre? Cet être feroit agir physiquement tous les nerfs, & il en ignorerait totalement la structure intérieure & le jeu qu'il y déploie. Il feroit mouvoir tous les muscles du corps, malgré la variété infinie des plans divers, selon lesquels leurs fibres charnues sont disposées; il feroit tout, il régleroit tout. Et

néanmoins cette espèce de divinité n'auroit point la plus sombre connoissance des merveilleux ressorts qu'il feroit jouer. Voilà les absurdités qu'il faut dévorer en admettant une ame matérielle. La mécanique des fonctions vitales, & de toutes celles qu'on remarque dans l'homme, n'a point conduit notre Auteur à de pareilles conséquences. C'est faute d'avoir connu, dit il, la ligne de séparation, que le Créateur a tirée entre l'ame & le corps, que l'on est tombé dans une foule d'erreurs sur la nature de l'homme. Tous les viscères & toute leur force motrice, combinés ensemble, ne sauroient remplir l'intervalle immense qu'il y a entre la pensée & le sentiment, entre l'homme & la bête.

L'Auteur des Recherches s'explique non seulement avec exactitude & avec clarté sur ces vérités importantes; mais il en tire aussi les conséquences les plus utiles pour la même pratique. En effet, les premières vérités de la métaphysique sont essentiellement liées aux premières notions de la morale. Dans une analyse philosophique, comme on l'a judicieusement observé, on ne sauroit les séparer; aussi cet Ecrivain se fait un devoir

d'insister sur les puissances impérieuses
 de notre ame, sur les organes des mou-
 vemens soumis à la volonté. Elle a ainsi
 le pouvoir de régler la conduite de
 l'homme, suivant les principes de la
 morale & de la religion, malgré le vice
 de la constitution naturelle, malgré l'in-
 fluence d'une mauvaise éducation, du
 climat, de l'exemple, &c. Quoi qu'elle
 ne puisse pas changer la nature de l'im-
 pression que ces objets extérieurs font sur
 les sens, elle est la maîtresse d'en arrêter
 les effets; & c'est ainsi, dit l'Auteur,
 qu'elle dompte, quand elle veut, les
 passions les plus effrénées. « Que l'hom-
 » me se connoisse donc enfin; qu'il ne
 » se réduise point à la condition des
 » animaux, dont les actions sont néces-
 » sairement déterminées par le mécha-
 » nisme de leur organisation. Oui, je
 » me sens au-dessus de cette fatalité,
 » ajoute ce Philosophe; j'ai le sentiment
 » intime d'une volonté libre; & si je
 » n'agis comme les bêtes, que par l'im-
 » pulsion de mes sens, je suis un lâche
 » qui dégrade la noblesse de mon être ».

C'est ainsi que s'exprime cet Auteur,
 qui nous a déjà donné un autre Ouvrage
 intitulé : *Essais sur plusieurs points de*

E v

philosophie , de pathologie & de thérapeutique, où se trouvent plusieurs articles relatifs à l'Ouvrage clair & méthodique que nous annonçons.

Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands, à M. de Voltaire; quatrième édition. A Paris, chez Moutard, rue du Hurepoix.

Nous ne pouvons que souscrire au jugement du Censeur Royal, M. l'Abbé du Voisin, Docteur de Sorbonne. « Une
 » érudition, dit-il, profonde & variée,
 » des vues neuves, une critique toujours
 » décente, un développement heureux
 » des loix de Moyse, ont assuré le succès
 » & la réputation de cet Ouvrage ». Les
 Juifs, Auteurs de ces Lettres, réunissent
 à beaucoup de connoissances & de recherches, une manière d'écrire agréable & intéressante. Ils réfutent solidement l'Ecrivain célèbre qu'ils combattent; mais c'est toujours avec une modération, une honnêteté & une politesse rares dans les Ouvrages polémiques. Ils comblent leur Adversaire de tant d'éloges, qu'on a osé la leur reprocher. Mais, disent agréablement les Editeurs, en répondant dans

leur avertissement à un Ecrivain périodique qui a fait le même reproche aux Auteurs, « s'il est aisé à des Chrétiens, » dans des pays chrétiens, de s'abandonner à l'ardeur de leur zèle, des Juifs opprimés, proscrits, livrés au mépris & à la haine des Peuples, doivent être plus circonspects. La critique la plus douce paroît toujours si amère ! Il est si dur d'être obligé de dire à quelqu'un (sur-tout à un homme cèlèbre) qu'il a tort, de le lui prouver, & de l'en convaincre au point qu'il ne peut se le dissimuler à lui même ! Qu'est il besoin d'ajouter la vivacité à la démonstration ? Des sentimens si honnêtes devroient être ceux de tous les Critiques : ils feroient honneur à la littérature.

Cette quatrième édition est augmentée d'un volume. On y trouvera, outre les diverses réponses éclaircies & fortifiées, plusieurs additions intéressantes faites aux articles circoncision, langues, Salomon, &c. ; une lettre sur la croyance de l'immortalité de l'ame chez les anciens Hébreux (nous y avons remarqué des idées justes & neuves ;) enfin plusieurs nouvelles Lettres sur la législation

E v j

Mosaïque. Parmi le grand nombre de sujets importans savamment discutés par les Juifs, celui-ci est un de ceux qu'ils paroissent avoir traité avec plus de soin & avec plus de complaisance. Ils avoient déjà donné la plus haute idée du Législateur Hébreu; ils l'augmentent encore par leurs nouvelles observations sur les loix politiques, militaires & civiles.

Loix Politiques. Après avoir développé ce plan de gouvernement conçu par ce grand homme, & en avoir montré la force, la solidité, combien il devoit être cher au Peuple, les précautions prises pour maintenir l'union entre les Tribus, &c. nos Auteurs font remarquer la sagesse dans le choix des frontières du pays qu'il promet aux Hébreux, & la fixation de ses limites. « Ce sont, disent-ils, des bornes naturelles, par conséquent moins sujettes aux contestations & aux guerres avec les Nations voisines. Au couchant, c'est la grande mer; au midi & au levant, la rivière d'Egypte, le golfe Elanitique & l'Euphrate, des montagnes & des déserts. Au nord, les vallées profondes & les rocs escarpés du Liban jusqu'au pays d'Emath. Ces frontières, aussi difficiles

» à franchir qu'aisées à défendre, for-
 » moient une barrière puissante contre
 » les incursions étrangères; elles renfer-
 » moient d'ailleurs un pays assez spacieux
 » pour y élever un grand & puissant
 » Etat..... Et elles prouvent bien que
 » l'esprit de conquête n'étoit point du
 » tout l'esprit de sa législation; & que
 » loin de vouloir faire de nos pères un
 » de ces peuples ambitieux, fléaux des
 » autres Nations, il ne cherchoit qu'à
 » leur assurer, par de bonnes frontières,
 » la jouissance tranquille du pays où ils
 » alloient s'établir ».

La sagesse du Législateur n'éclate pas
 moins dans la distribution qu'il leur fait
 des terres, & dans la loi qui rendoit
 ces terres & ces fermes nécessaires à leur
 exploitation, absolument inaliénables.
 « La plus sage distribution, disent nos
 » Juifs, n'eût été qu'un bien de peu de
 » durée, sans l'inaliénabilité; & l'inali-
 » nabilité sans la sagesse de la distribu-
 » tion, n'eût fait que perpétuer le désor-
 » dre. La réunion de ces deux loix fut
 » le coup de génie qui devoit assurer
 » pour toujours le bonheur de notre Ré-
 » publique. Quand le Législateur Juif
 » n'auroit fait que ce bien à son peuple,

Mosaïque. Parmi le grand nombre de sujets importans savamment discutés par les Juifs, celui-ci est un de ceux qu'ils paroissent avoir traité avec plus de soin & avec plus de complaisance. Ils avoient déjà donné la plus haute idée du Législateur Hébreu; ils l'augmentent encore par leurs nouvelles observations sur les loix politiques, militaires & civiles.

Loix Politiques. Après avoir développé ce plan de gouvernement conçu par ce grand homme, & en avoir montré la force, la solidité, combien il devoit être cher au Peuple, les précautions prises pour maintenir l'union entre les Tribus, &c. nos Auteurs font remarquer la sagesse dans le choix des frontières du pays qu'il promet aux Hébreux, & la fixation de ses limites. « Ce sont, disent-ils, des bornes naturelles, par conséquent moins sujettes aux contestations & aux guerres avec les Nations voisines. Au couchant, c'est la grande mer; au midi & au levant, la rivière d'Egypte, le golfe Elanitique & l'Euphrate, des montagnes & des déserts. Au nord, les vallées profondes & les rocs escarpés du Liban jusqu'au pays d'Emath. Ces frontières, aussi difficiles

» à franchir qu'aisées à défendre, for-
 » moient une barrière puissante contre
 » les incursions étrangères; elles renfer-
 » moient d'ailleurs un pays assez spacieux
 » pour y élever un grand & puissant
 » Etat..... Et elles prouvent bien que
 » l'esprit de conquête n'étoit point du
 » tout l'esprit de sa législation; & que
 » loin de vouloir faire de nos pères un
 » de ces peuples ambitieux, fléaux des
 » autres Nations, il ne cherchoit qu'à
 » leur assurer, par de bonnes frontières,
 » la jouissance tranquille du pays où ils
 » alloient s'établir ».

La sagesse du Législateur n'éclate pas
 moins dans la distribution qu'il leur fait
 des terres, & dans la loi qui rendoit
 ces terres & ces fermes nécessaires à leur
 exploitation, absolument inaliénables.
 « La plus sage distribution, disent nos
 » Juifs, n'eût été qu'un bien de peu de
 » durée, sans l'inaliénabilité; & l'inalié-
 » nabilité sans la sagesse de la distribu-
 » tion, n'eût fait que perpétuer le désor-
 » dre. La réunion de ces deux loix fut
 » le coup de génie qui devoit assurer
 » pour toujours le bonheur de notre Ré-
 » publique. Quand le Législateur Juif
 » n'auroit fait que ce bien à son peuple,

110 MERCURE DE FRANCE.

» il méritoit d'être mis à la tête des
» plus habiles politiques ». La loi jubilaire venoit à l'appui de ces admirables dispositions. Par cette loi, toute aliénation, même de l'usufruit des terres, expiroit de cinquante en cinquante ans. Dès ce moment, tout propriétaire renetroit de plein droit dans son patrimoine, franc & quitte de toute hypothèque. « Ainsi, disent nos Auteurs, par » une seule loi, de demi-siècle en demi- » siècle tout rentroit dans l'ordre primitif. Sans ces demandes séditionnelles de » nouveaux registres & de nouveaux par- » tages, si fréquentes dans la Grèce & » dans Rome, tous les cinquante ans la » distribution étoit rappelée : la Républi- » que recouvroit des membres perdus » pour elle dans l'esclavage ; & ces infor- » tunés, rendus à la patrie & rétablis dans » leurs possessions, en reprenant le titre » de Citoyen, se trouvoient à portée d'en » remplir les fonctions & d'en supporter » les charges : loi singulière qui réalisoit » dans l'Etat Hébreu le système social le » plus digne d'envie, cherché en vain » par tant de Législateurs, & regardé par » la plupart des politiques comme une » belle chimère.

Cette Lettre finit par une exposition éloquente des vues de Moyse sur les vraies richesses des Nations, sur le commerce, la population, les arts, &c.

« Voulez vous favoir quelle étoit à ses yeux la véritable opulence des Nations?

« C'étoient les subsistances, le bled, le vin, les fruits, les bestiaux, tout ce

« qui sert à nourrir & à vêtir l'homme.

« Voilà les richesses qu'il ambitionne

« pour son peuple, les biens qu'il lui

« annonce & qu'il veut lui procurer....

« Le commerce intérieur est l'ame des

« grands Etats. Il leur est nécessaire, &

« presque toujours, ou du moins très-

« long-temps, il leur suffit. Ce sage Lé-

« gislateur le favorise, l'anime, & par

« l'entière liberté qu'il lui laisse, & par

« les routes commodés qu'il lui ouvre,

« & en rassemblant trois fois par an, sous

« les yeux de toute la Nation, des mon-

« tres au moins & des essais de différen-

« tes productions du pays... Il n'interdit

« pas les arts à ses Concitoyens, comme

« firent quelques Législateurs; mais dans

« l'esprit de sa législation, ce devoit être

« plutôt l'occupation des étrangers & des

« esclaves. Il leur laisse ces professions

« qui attachent l'homme sur la selle,

» ou le renferme dans l'air insalubre des
 » ateliers & des fabriques. L'agriculture
 » est l'art auquel il veut que les Hébreux
 » s'appliquent. C'est à l'air libre & pur,
 » aux travaux fortifiants, à la vie saine
 » de la campagne qu'il les appelle. Les
 » Législateurs de Rome & de la Grèce
 » pensèrent de même, &c. »

Loix Militaires. Cet article est augmenté de quelques observations sur l'âge fixé par la loi pour les enrôlemens; sur le soin qu'elle prescrit d'entretenir dans les camps la propreté & d'en bannir les désordres; sur les défenses faites aux Troupes de causer aucun dommage dans les terres des Citoyens ou des Alliés, & aux Généraux de s'engager dans le pays ennemi sans avoir pris des guides & les renseignemens nécessaires, &c.

Loix Civiles. Nos Juifs traitent ce sujet avec beaucoup plus d'étendue qu'ils n'avoient fait. Ils y consacrent neuf Lettres, & il n'y en a aucune où l'on ne trouve beaucoup de choses bien vues. Le détail de tous ces objets seroit infini. Nous ne pouvons qu'en indiquer rapidement quelques-uns.

Dans les Lettres IV & VII, on voit le Législateur assurer la vie, la liberté,

les biens des Hébreux par de sages loix contre l'homicide & les violences, contre le vol d'hommes, de fonds, d'effets mobiliers, &c. & par des réglemens pleins d'équité sur les faux poids & les fausses mesures, les dépôts, les choses trouvées, les dégâts & les dommages. La cinquième le montre occupé du soin de conserver la santé de son Peuple. Dans cette vue, il leur défend les viandes grossières, indigestes ou dangereuses; le sang, les graisses, la chair des bêtes suffoquées ou mortes de maladie. Il les précautionne contre les endémies régnantes, & les oblige à la plus grande propreté sur leurs personnes, dans leurs maisons & dans leurs villes. La sixième Lettre a pour objet les loix qui tendoient à procurer aux Hébreux l'abondance: l'agriculture en est la mère. Le Législateur Hébreu en inspire le goût à son peuple. La sage distribution des terres, la stabilité des propriétés, la préférence qu'il donne aux biens de la campagne sur ceux de la ville, sont les moyens qu'il emploie pour les y attacher. Et les loix du repos des terres, du triage des semences, du ménagement des bestiaux, de la conservation des arbres, & les privilèges im-

portans qu'il accorde aux plantations ;
 &c. contribuent à en assurer le succès.
 Nous remarquons à la fin de cette Lettre
 une note qui paroît s'éloigner de la façon
 de penser de bien des gens, & qui n'en
 est peut être pas moins vraie. On y donne
 les grands fermages comme « un vrai
 » désordre politique, également destruc-
 » tif de l'agriculture & de la population.
 » Diviser les fermes, multiplier les atte-
 » liers rustiques, c'est le seul moyen de
 » peupler les campagnes & même les
 » villes. C'étoit le principe de Moyse. Il
 » est d'une vérité politique incontestable.
 » On aura beau s'agiter, calculer, sys-
 » tématifer, il faudra toujours en revenir
 » là ». Une critique assez vive du peu
 de soin qu'on a de l'agriculture en cer-
 tains Etats, amène cet éloge du Roi.
 « Heureuse votre patrie, Monsieur, sous
 » un jeune Roi juste & ferme ! Que n'a-
 » t-elle point à se promettre d'un Mo-
 » narque qui , à la fleur de l'age, dédai-
 » gne le faste & tourne ses vues vers
 » l'utile. Le premier des arts attirera
 » sans doute ses regards bienfaisans ; &
 » par les soins d'une administration
 » éclairée, la France verra l'agriculture
 » refleurir , l'abondance] renaître , &

« un peuple content se multiplier ».

Nous voudrions suivre nos Auteurs dans ce qu'ils disent Lettres VIII & IX, &c. des soins du Législateur Hébreu pour lever les obstacles ordinaires de la population, la misère, le luxe, l'esclavage, la guerre, &c.; & des moyens qu'il prend pour l'augmenter, en encourageant les mariages, & en proscrivant tous les délits qui nuisent à leur bonheur & à leur fécondité; l'adultère, le viol, la prostitution, les désordres contre nature, les mariages entre proches parens, &c. tous ces objets sont très-intéressans. Et l'habile Interprète de MM. les Juifs les discute avec goût & avec cette érudition exquise, qui fera rechercher avec avidité, tout ce qui sort de sa plume. L'élégance de son style & la modération de sa critique, lui ont concilié tous les suffrages, & le rendront le modèle de tous les Écrivains polémiques.

Commentaire sur l'Edit du mois de Mai 1768, ou Traité des portions congrues, conformément à la Jurisprudence actuelle des différentes Cours du Royaume; par M. Camus, Avocat au Parlement; 2 vol. in-12. A Paris, chez

la veuve Desaint, Libr. rue du Foin
St Jacques.

La Jurisprudence moderne, sur ce qui a rapport à la portion congrue, n'est nullement conforme à l'ancienne; & l'Edit de 1768 a apporté des changemens considérables aux loix, d'après lesquelles avoient travaillé un petit nombre de Jurisconsultes. Un nouveau Traité sur la matière devenoit donc nécessaire. Personne n'étoit plus capable de la bien discuter que M. Camus, qui a été si souvent dans le cas d'examiner & de résoudre les difficultés que l'on a élevées sur l'Edit de 1768. Ce Jurisconsulte, qui s'est livré aux matières canoniques, & qui a puisé dans les bonnes sources les principes d'après lesquels il discute les affaires, a suivi dans ce nouvel Ouvrage la méthode de M. Jousse dans ses commentaires sur nos principales Ordonnances. Il a distribué son Ouvrage conformément à l'ordre de l'Edit, & l'a fait précéder par une introduction historique, où sont exposés tous les usages de la discipline ecclésiastique dans les différens siècles, soit par rapport à la desserte des Eglises Paroissiales, soit par rapport à la subsistance des Pasteurs

du second ordre. Le célèbre Dumoulin a souvent remarqué dans ses Ouvrages que l'on négligeoit trop la partie de l'histoire relative à l'étude du droit, quoiqu'elle fût si nécessaire pour l'éclaircir. L'Auteur du nouveau Commentaire, d'après cette observation si judicieuse, examine comment, dans les différens âges de l'Eglise, les Eglises Paroissiales ont été desservies, & comment, à ces mêmes époques successives, on a pourvu à la subsistance des Pasteurs. Rien n'étoit plus propre que cette introduction, à répandre la lumière sur cet objet, que l'Auteur traite d'abord d'une manière générale, & qu'il discute en détail, en suivant les termes de chaque article de l'Edit. Cet Auteur, loin de se borner à la jurisprudence particulière du Parlement de Paris, a cru devoir faire connoître aussi les usages des autres Cours, en remarquant les différences qu'ils pouvoient occasionner dans l'application des textes de l'Edit. Et pour compléter cet Ouvrage, où toutes les questions sont approfondies, on a joint aux Arrêts d'enregistrement de l'Edit de 1768, le texte entier des loix relatives à la subsistance des Curés, & l'on n'a point omis les Déclarations interprétatives de l'Edit de

118 MERCURE DE FRANCE.

1768, données en la même année 1768, en 1771 & en 1772. Il ne manquoit plus que de pouvoir joindre à ces loix la Déclaration que le Clergé, assemblé en 1775, a demandée au Roi pour que la portion congrue des Vicaires amovibles soit portée à 250 livres. Rien n'est plus propre à augmenter le respect dû aux premiers Pasteurs, que leur zèle & leur sollicitude paternelle pour tout ce qui peut concourir à adoucir les peines inséparables des Ministres de l'Eglise.

Lettres sur la profession d'Avocat, & sur les études nécessaires pour se rendre capable de l'exercer; avec un catalogue raisonné des livres utiles à un Avocat.
A Paris, chez Méquignon le jeune, au Palais Marchand, perron Saint Barthelemi, vis-à-vis la Salle Dauphine.

Cet Ouvrage, qu'on a attribué à l'Auteur du Commentaire dont nous venons de parler, est également utile aux Juges & aux Avocats. Un jeune Magistrat qui connoît toute l'étendue des obligations que lui impose son nom, a prouvé, avec éloquence, dans son discours prononcé à la rentrée

du Parlement, que ce ne seroit pas avoir une juste idée des qualités de la profession d'Avocat, que de mettre des bornes à la science qu'elle exige nécessairement. Il a exhorté le barreau à faire revivre ces temps si glorieux à l'ordre, où le mérite distingué de plusieurs de ses Membres les enlevoit à leurs travaux, pour les appeler aux délibérations les plus importantes; où l'étendue & la profondeur de leur science leur faisoit souvent quitter leur profession pour les élever à la dignité de Législateur; & où l'on empruntoit le secours de leur plume pour perfectionner ces constitutions respectables, qui ne sortoient de leurs mains que pour devenir des loix publiques du Royaume.

Réflexions sur la Peinture; par M. de Hagedorn; traduit de l'Allemand par M. Huber; 2 vol. A Léipzick, chez Fritsch.

Il y aura dans tous les temps des âmes sensibles pour les chef-d'œuvres de la peinture. La sensibilité des Anciens pour tout ce qui constituoit la perfection dans les beaux-arts, a été remarquée par tous les Ecrivains qui nous ont fait connoître.

les grands hommes de l'antiquité. Pausanias ne parcouroit les Villes de la Grèce que pour contempler les tableaux & les statues, & pour en faire l'histoire. Plin passoit insensiblement des pierres précieuses & des marbres, aux Artistes célèbres qui ont mis en œuvre ces riches matières, & n'oublioit rien pour faire connoître les plus excellens Peintres. Enfin Homère & Virgile s'attachoient par préférence aux magnifiques cizelures des boucliers de leurs Héros, & fixoient le Lecteur dans la contemplation des ces figures, tracées avec autant de goût que de génie. Plusieurs Auteurs modernes ont aussi imité cet enthousiasme, & n'ont parlé qu'avec transport des beautés de la peinture. Voyez la foule qui se presse tous les ans pour comparer & admirer tous les tableaux de différens genres qu'on expose publiquement. Combien de Peintres viennent *incognito* entendre tous les discours des spectateurs, & ne dédaignent pas de retoucher leurs ouvrages, en mettant à profit des observations judicieuses qui s'y font à chaque heure de la journée. Appelle & Praxitèle vouloient que le Public fut juge de leurs tableaux. Mais pour avoir droit de juger de la beauté
d'un

d'un tableau, il faut être instruit des véritables règles de la peinture, avoir étudié les meilleurs morceaux, & s'être rendu sur-tout familières les excellentes réflexions des bons Auteurs. Telles sont celles de M. Hagedorn, qu'un habile Traducteur (M. Huber) vient de donner au Public. Nous ne pouvons mieux faire connoître cet Ouvrage qu'en rapportant les propres expressions d'un Critique judicieux & d'un philosophe profond, M. Mosès Mendelson. « Ceux, dit-il, qui » aiment à se représenter les beaux-arts » dans cette liaison étroite formée par » la nature, ne peuvent qu'applaudir aux » recherches d'un connoisseur éclairé qui » répand un nouveau lustre sur un de ces » arts. C'est sous ce point de vue que » j'envisage les *Réflexions sur la peinture* » de M. Hagedorn. Qu'on ne s'attende » point de me voir entrer dans une ample » discussion sur le mérite de cet Ouvrage. » Je l'étudie pour moi comme un livre » élémentaire qui, à chaque pas que je » fais, étend mes vues, & qui promène » tour-à-tour mon esprit de l'atelier du » Peintre dans les cabinets de peintures. » Je dis que j'étudie cet Ouvrage, car » celui qui se borneroit à n'en faire qu'une

F

122 MERCURE DE FRANCE.

» lecture rapide, courtroit risque de man-
» quer le but de l'Auteur, & même de
» ne pas l'entendre. Rebuté par quelques
» difficultés, il pourroit porter un juge-
» ment moins favorable de son vérita-
» ble prix. Le champ qu'il cultive est
» trop vaste pour l'embrasser dans toute
» son étendue; il veut un homme qui
» l'ait déjà parcouru. Il suppose un Ar-
» tiste, l'esprit nourri des règles, & un
» Amateur capable de sentir les diffé-
» rentes applications des préceptes. L'Au-
» teur, familiarisé avec les ouvrages les
» plus célèbres de l'art, demande un Lec-
» teur déjà au fait des belles choses, &
» en état de s'orienter, lorsqu'on lui cite
» pour exemple quelques compositions
» d'un grand Maître. Quiconque sera
» entièrement novice dans ces choses,
» trouvera son style embarrassé, & ne
» saura jamais sa façon de penser. De-là
» nous plaignons certains Artistes, trop
» faciles à rebuter; de peur de trop ap-
» prendre dans cet Ouvrage, ils n'y vou-
» dront rien apprendre du tout.

» Pour le peu que j'ai lu de ce livre avec
» attention, je vais rapporter quelques re-
» marques générales que j'ai faites durant
» la lecture. Il est certain qu'à l'égard des

» principes universels du sentiment , M.
 » Hagedorn dit des choses capables d'éten-
 » dre les réflexions de l'Artiste & de for-
 » mer, si je puis m'exprimer ainsi, son goût
 » théorique. Mais je ne crois pas qu'il
 » ait tellement épuisé cette matière pour
 » le Philosophe, qu'il ne lui laisse plus
 » rien à desirer. De ce nombre sont les
 » chapitres qui traitent *du beau & de la*
 » *grace*. Pour ceux qui ont pour objet
 » *l'union du poétique & du mécanique*
 » *dans la peinture*, je voudrois bien les
 » recommander à certains Littérateurs ,
 » qui aiment si fort à philosopher à *priori*,
 » sans se mettre en peine des bornes &
 » des ressources de l'art ; la tête remplie
 » d'une certaine chimère idéale, ils font
 » aux Artistes des demandes que ces der-
 » niers, qui connoissent intuitivement
 » les limites & les ressources de leur pro-
 » fession , doivent trouver très-justes.
 » L'inconvénient qui en résulte, c'est
 » que l'Artiste prend occasion de là d'en-
 » durcir son esprit contre les avis les plus
 » judicieux des Gens de lettres.

» Il suffit de dire que l'Auteur n'a né-
 » gligé aucune partie de la peinture. Il
 » donne d'excellens préceptes au Peintre
 » d'histoire ; mais son goût particulier

„ pour le paysage perce dans tout le cours
 „ de l'Ouvrage, & ce genre y est traité
 „ avec prédilection. A l'article des ta-
 „ bleaux de conversation, il ouvre une
 „ nouvelle carrière aux spéculations de
 „ l'observateur & aux conceptions du
 „ Peintre ; il tâche d'élever ce genre à
 „ un plus haut degré de perfection. Dans
 „ les parties mécaniques de la peinture,
 „ dans ses divisions concernant le dessin,
 „ le clair-obscur, le coloris, on voit
 „ constamment l'homme capable de don-
 „ ner des instructions aux élèves. Enfin
 „ je regarde les réflexions de M. Hage-
 „ dorn comme l'Ouvrage le plus complet
 „ que nous ayons sur la peinture ».

C'est ainsi que M. Mosès, ce profond
 Philosophe, apprécie les deux volumes
 que nous annonçons. L'esprit philoso-
 phique, comme l'observe si judicieuse-
 ment M. d'Alembert, est utile dans
 les matières même de goût, quand il
 remonte à leurs vrais principes. Il n'est
 dangereux que lorsque égaré par une fausse
 métaphysique, il analyse froidement ce
 qui doit être senti.

Exercice des Commerçans, contenant des
assertions consulaires sur l'Edit du

SEPTEMBRE. 1776. 125.
mois de Novembre 1563, le Titre
XVI de l'Ordonnance du mois d'Avril
1667; ensemble sur l'Edit du mois
de Janvier 1718, portant établisse-
ment d'une Jurisdiction Consulaire
en la Ville de Valenciennes; avec les
Déclarations interprétatives, & des
Arrêts de Réglemens. A Paris, chez
Valade, Lib. rue St Jacques, vis-à-vis
celle des Mathurins.

On doit avouer que de toutes les par-
ties de la jurisprudence, celle qui a rap-
port au commerce a été la moins culti-
vée. Cependant rien de plus propre à
augmenter la splendeur & la prospérité
d'un Empire, que de faciliter les opéra-
tions du commerce, en conservant l'exé-
cution des loix qui y ont rapport. Rien
de plus nécessaire au bonheur des Sujets,
que de faire une juste application des
loix qui doivent décider de leurs fortu-
nes, de leurs prétentions, de leurs en-
gagemens. Or, pour produire ces heu-
reux effets, on doit établir l'uniformité
de la Jurisprudence, éclaircir toutes les
difficultés, dissiper tous les sophismes
que la cupidité suggère pour éluder la
loi. L'ignorance des principes & de la

F iij

126 MERCURE DE FRANCE.

législation relatives au commerce, est une source intarissable d'abus, de procès & de chicanes, qui gênent le commerce, qui retardent les paiemens, qui mettent des obstacles aux entreprises, qui multiplient sans nécessité les procédures, & qui rendent tous la bonne-foi victime de la friponnerie & de l'avarice.

A mesure que le commerce est devenu, par les richesses qu'il procure, la source de la splendeur des Empires, & qu'il s'est étendu dans les différentes Provinces du Royaume, il a fallu multiplier les loix & les Tribunaux; & ce sont ces mêmes loix qu'on a obscurcies par de fausses interprétations. On a cherché aussi à décliner les Juridictions qui ont été établies pour juger les contestations. L'ouvrage que nous annonçons a pour objet d'éclaircir tout ce qui a rapport aux loix du commerce, & de rétablir une jurisprudence uniforme qui, seule, peut produire des décisions équitables. Il est divisé en deux parties. La première contient des assertions consulaires, très-étendues, sur l'Edit de 1563, portant création des Juges-Consuls à Paris par le Roi Charles XI, les Edits & Déclarations de nos Rois sur les Juridictions Consulaires;

les Arrêts du Parlement servant de Règlement; de nouvelles observations sur le Titre XVI de l'Ordonnance de 1667, & des assertions & remarques sur l'Edit du mois de Janvier 1718, portant établissement d'une Jurisdiction Consulaire à Valenciennes. La seconde, beaucoup plus considérable, est partagée en deux paragraphes; le premier traite, avec la plus grande étendue & avec clarté, de tout ce qui concerne les lettres-de-change & billets de commerce. Le second paragraphe est une collection précieuse de parères sur les questions de commerce les plus épineuses; & la diversité & l'opposition qu'on remarque dans plusieurs avis, prouvent combien il seroit nécessaire d'établir une Jurisprudence uniforme, d'étendre & de rendre commune à tout le Royaume une partie des sages dispositions qui sont particulières à quelques Villes, & sur-tout plusieurs des règles établies par l'Edit de 1718 pour Valenciennes.

Cet Ouvrage si utile, soit aux Magistrats & Avocats, soit aux Commerçans, a déjà été bien accueilli du Public. La plupart des morceaux qui le composent ont paru successivement dans le Journal du Commerce, & c'est un service rendu

F iv

au Public de les avoir réunis en un seul & même corps. Ce sont autant de Dissertations suivies aussi complètes qu'instructives, sur les matières les plus intéressantes, lesquelles forment comme une espèce de *nouveau Code Marchand*, qui sera également utile au Royaume & aux Pays étrangers, où l'on a adopté une partie des loix de France sur le commerce. C'est aux travaux & aux lumières de M. P. J. Nicodème, Négociant à Valenciennes, que le Public est redevable de cet exercice des Commerçans, qui pourra être regardé comme le livre classique de ceux qui se destinent au commerce.

L'accord de la Philosophie avec la Religion. A Paris, chez Mourard, Lib. de la Reine, quai des Augustins.

L'Auteur entreprend d'abord de dévoiler les démarches de l'incrédulité, ses variations systématiques dans les combats qu'elle ne cesse depuis long-temps de livrer à la Religion. On s'est lassé, dit-il, de former des attaques directes; & l'on a senti qu'une répétition fastidieuse des mêmes objections, avoit enfin émoussé le goût des Lecteurs. On a donc

pris une nouvelle route; on s'est enfoncé dans les profondeurs de l'érudition; on a cherché dans l'histoire des révolutions du globe, de quoi ébranler, s'il étoit possible, la certitude des Livres Saints. On a fouillé dans tous les anciens monumens, & dès qu'on a rencontré un événement qui avoit un faux air de ressemblance avec ceux qui sont l'objet de la foi, l'on n'a pas manqué d'en conclure que toutes les Religions avoient eu également leurs miracles, leurs oracles, leurs martyrs; & l'on s'est reposé sur le Lecteur du soin d'en faire les applications & d'en tirer les conséquences. L'incrédulité a employé, pour sapper le Christianisme, un autre moyen qui lui a paru également efficace, ç'a été de mettre en opposition l'histoire naturelle avec la révélation, & d'insinuer que toutes les révolutions du globe, dont on réunissoit les prétendus indices, ne s'accordoient pas avec le récit de Moyse, & devoient nécessairement en affoiblir l'autorité. C'est encore une des maximes de l'incrédulité, que tout fait qui suppose une infraction inutile aux loix fixes & constantes de la nature, doit être réputé fabuleux; elle insiste beaucoup sur ce prétendu principe, parce

qu'elle y voit le renversement de tous les miracles. Elle emploie aussi la méthode injuste & déraisonnable de soumettre la certitude des faits aux règles de la vraisemblance : & elle s'en est servie pour nier plusieurs faits favorables à la cause du Christianisme , & pour se retrancher dans un Pyrrhonisme qui anéantit les preuves les plus décisives de la Religion. On convient qu'une Religion qui contrediroit l'Histoire , qui ne présenteroit dans ses monumens que des choses fausses ou absurdes , ne peut être vraie. La raison & la révélation ne sauroient être contraires. Ce sont deux canaux différens , mais qui ne doivent nous transférer que les eaux d'une même source. Au reste , l'expérience nous prouve sensiblement que la raison , obscurcie comme elle est par les passions , est plus propre à détruire qu'à édifier ; qu'elle est infiniment féconde en difficultés , & très-foible pour les résoudre & pour se fixer immuablement au vrai. Sous prétexte de faire valoir les droits de la raison , on en a méconnu les bornes & perverti l'usage. A une critique judicieuse , qui n'admet dans le genre extraordinaire que ce qui est bien prouvé , a succédé une

critique hardie, qui rejette ce qu'elle n'entend pas, par cela seul qu'elle ne le peut comprendre. Elle mesure la certitude des faits non sur le nombre, la gravité, la fidélité des témoins, mais sur la possibilité ou l'impossibilité apparente de la chose. Au lieu de dire : Ce fait est possible, puisqu'il est constaté, elle décide qu'il n'est point arrivé, parce qu'il lui plaît de le juger impossible. Mais Dieu ne se manqueroit-il pas à lui même, & l'ordre naturel ne seroit-il pas entièrement renversé, s'il existoit un fait miraculeux ? Crainte frivole : Dieu, en prescrivant des loix à la nature, n'a pas renoncé au pouvoir de les changer & de les suspendre dans les occasions qu'il jugeroit importantes. Ces exceptions rares aux loix constantes de la nature, ne troublent point l'harmonie universelle ; elles n'annoncent aucune variation en Dieu, parce qu'elles sont entrées dans son plan, & qu'elles sont, aussi bien que les événemens ordinaires, l'exécution de ses desseins. Certains Philosophes, sans attaquer la possibilité des miracles, prétendent qu'ils sont inutiles, & que le discernement d'avec les phénomènes naturels en est impossible, à cause, disent-

Fvj

ils, que nous ne connoissons ni toutes les loix de la nature, ni les forces des êtres malfaisans appliqués à séduire les hommes. Mais il est aisé de détruire ce système. Quoique le miracle ne soit pas la seule preuve de la Religion, on ne doit pas conclure qu'elle soit inutile : elle est au moins nécessaire à ceux qui n'ont ni assez de loisir, ni assez d'intelligence pour suivre de longs raisonnemens ou pour se livrer à de hautes spéculations. Il y a d'ailleurs, pour discerner les miracles d'avec ce qui n'en auroit que l'apparence, des principes sûrs & avoués par les vrais Apologistes de la Religion. Quoiqu'il en soit des loix inconnues de la nature, il n'est pas moins certain qu'il y a des loix fixes & constantes qui nous sont clairement connues. Or c'est la suspension de ces loix constantes qui forme proprement le miracle. L'ordre de la nature est, à la vérité, le résultat de plusieurs loix qui se modifient les unes les autres. Il ne se manifeste que par degrés ; nous ne le connoissons pas tout entier. Un Physicien peut, à l'aide de l'expérience & de la réflexion, démêler de nouvelles propriétés dans les corps ; mais à mesure que ces nouveaux effets

se manifestent, ils viennent se ranger sous cet ordre uniforme & invariable de la nature. Quant aux miracles de Moïse, de Jésus Christ, des Apôtres & de tous les autres Thaumaturges, ils sont évidemment contraires aux loix connues de la nature, & appartiennent par conséquent à un ordre de choses tout-à-fait différent.

On se sert encore de la puissance des êtres malfaisans pour infirmer & obscurcir, s'il étoit possible, la grandeur & l'éclat des vrais miracles; mais le langage des divines Ecritures & de la tradition sur cet objet, est également clair & unanime. Elles nous enseignent que les miracles qui ne peuvent se faire que par la puissance de créer, ou en s'élevant au-dessus des loix imposées à la nature, ou en opérant quelque chose de réel contre l'ordre primitif & permanent qui régit les effets des êtres matériels, sont supérieurs au pouvoir de tout être créé. Les Pères, d'après les Livres Saints, ont toujours soutenu que le pouvoir des Démons, quoique plus étendu que le nôtre, n'en étoit pas moins limité par des loix prescrites par la Providence, & qu'il n'étoit réservé qu'à l'Auteur des loix de

la nature de pouvoir les renverser à son gré. Les Apologistes de la Religion Chrétienne, ont tous déclaré aux Payens qu'ils consentoient à reconnoître leurs Dieux pour de vrais Dieux, s'ils pouvoient prouver qu'ils eussent jamais rendu la vue à des aveugles, ou opéré quelque autre miracle. Les Juifs d'Antioche, pour attirer les Chrétiens dans leurs Synagogues, se vantoient qu'ils s'y opéroit des miracles de guérison. Saint Chrysostome prévint le Peuple contre tous ces pièges, en lui prouvant dans ses discours que les Synagogues des Juifs n'étoient plus que des demeures de Satan, & que Satan n'avoit pas le pouvoir de guérir nos maladies : *Ils peuvent nous tendre des embûches, dit ce Saint Docteur, & nous nuire, mais jamis nous guérir.*

On a trouvé un autre moyen pour éluder l'autorité des miracles, en soutenant que le discernement en étoit très-difficile ; & l'on a oublié que les miracles étoient essentiellement preuve de la vérité & fondement de la révélation, & que ce seroit leur ôter toute force persuasive que de prétendre qu'il falloit, avant de les croire, être en état de discuter tous les points de la doctrine, per-

ser les mystères de la nature, apprécier ses opérations, calculer ses forces, entrer en compte avec l'Eternel, afin de savoir s'il a voulu, par ses miracles, nous instruire ou nous tenter, nous éclairer ou nous aveugler. La preuve de la vérité doit être plus précise, plus palpable & plus à la portée de toutes sortes d'esprits. Jamais elle ne dépendra de discussions métaphysiques, de l'examen de points obscurs & cachés. Les miracles ont toujours été regardés comme l'argument des simples, l'alphabet des ignorans; on ne doit donc pas les représenter comme un signe équivoque & comme une voie hérissée de difficultés & d'épines. C'est un sentiment gravé dans tous les cœurs, qu'un prodige est la voix d'un être supérieur qui nous parle. Avant toute réflexion, le premier mouvement est de s'y rendre attentif & de demander ce qu'il signifie. Qu'on ne déprise point la valeur des miracles par le motif que le Peuple s'y laisse plus facilement entraîner; c'est l'éloge du Peuple, & la preuve qu'il y a moins de malice que de foiblesse dans son cœur; qu'il peche avec moins de réflexion, & qu'il n'emploie pas sa raison à faire taire sa conf-

136 **MERCURE DE FRANCE.**
science. Heureux qui est Peuple en ce point, & qui ne cultive pas son esprit aux dépens des sentimens de religion qui nous sont restés après notre ruine ! C'est ainsi que s'expriment les Apologistes de la Religion Chrétienne.

L'Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, après avoir vengé la cause de la Religion, en conservant aux miracles & aux prophéties toute leur force & tout leur éclat, fait également servir à son triomphe les événemens principaux de l'histoire, les diverses opinions des Philosophes de chaque siècle, en un mot, tout les progrès de l'esprit humain. Les différentes époques qu'il se propose de parcourir, & la diversité des matières qui entrent dans son plan, rendront l'Ouvrage également intéressant & solide. Ce sera une manière neuve de présenter la Religion & de la concilier avec la saine philosophie, qui ne pourra que piquer la curiosité des Lecteurs, & raffermir ceux que les sophismes ont ébranlés.

Panègyrique de Saint Amé, l'un des Fondateurs du Chapitre de Remiremont.
Discours prononcé devant le Chapitre de cette Eglise, le 20 Septembre 1775.

Saint Amé comptoit parmi ses Ancêtres
des Sénateurs & des Consuls Romains :
il ne se crut pas pour cela dispensé d'ac-
quérir une noblesse personnelle : « Il
» savoit que l'homme élevé par sa nais-
» sance au-dessus du vulgaire, contracte
» avec sa patrie l'engagement tacite de
» faire revivre en lui la grandeur de ses
» aïeux..... Le Noble héréditaire reçoit
» d'avance le prix des services qu'il doit
» rendre un jour à la société; le respect,
» la considération publique viennent le
» chercher jusqu'au sein maternel; ils
» environnent son berceau, l'accompa-
» gnent dans tous les périodes de sa vie.
» Mais, parvenu à l'âge mûr, s'il mé-
» connoît ses engagemens, alors, & les
» hommages qu'il reçoit & ceux qu'il a
» reçus, sont des hommages usurpés; il
» fait chaque jour un vol à ses Conci-
» toyens, puisque chaque jour il en reçoit
» un tribut sans jamais s'acquitter envers
» eux....

» La noblesse héréditaire appartient à
» la société; elle la donne ou la refuse
» quand il lui plaît : la noblesse person-

138 MERCURE DE FRANCE.

» nelle appartient à l'individu qu'elle
» décore : il la tire en quelque sorte de
» sa propre substance. Devant Dieu, la
» noblesse personnelle est seule quelque
» chose , parce que Dieu n'apprécie
» l'homme que par ses œuvres & non
» par celles d'autrui ; parce que les vertus
» de chaque homme peuvent seules cons-
» tituer le mérite & obtenir les récom-
» penses. Ainsi, Mesdames, vos bonnes
» œuvres seront les seuls titres de no-
» blesse que l'Eternel inscrira dans le
» livre de vie ; & sa justice inexorable
» en éloignera ces chartres, ces diplô-
» mes, ces généalogies, monumens d'une
» illustration factice ; vains simulacres qui
» s'évanouissent comme l'ombre , dès
» qu'on arrive aux portes de l'éternité ».

Lorsque Saint Arné naquit , l'Empire Romain subsistoit encore : mais il n'étoit plus tel qu'on l'avoit admiré sous les premiers Césars. « Ce géant formidable, » qui avoit enchaîné les Rois à son char » & foulé aux pieds toutes les Nations, » étoit, à son tour , abattu sous le fer des » Sauvages du Nord ; ils déchiroient à » l'envi ses entrailles palpitantes, & s'en- » tregorgoient pour le partage de ses mem- » bres épars. Déjà les Gaules avoient

» changé de Maîtres ou plutôt de Tyrans ;
 » tout étoit bouleversé dans les loix ,
 » dans les opinions, dans les propriétés ,
 » dans le gouvernement. Les Gaulois
 » venoient de perdre jusqu'à leur nom ,
 » ce nom si célèbre dans les fastes de
 » l'héroïsme : à la corruption Romaine ,
 » ils avoient réuni tous les vices des
 » *Franks*, qui n'avoient brisé leurs chaî-
 » nes que pour leur en donner de plus
 » accablantes ».

Le Cloître alors étoit presque la seule
 école où l'homme pût se former aux
 sciences & à la vertu. Saint Amé reçut
 sa première éducation dans le Monastère
 d'Aganne. « Le Cloître, asyle de l'indi-
 » gente noblesse, formoit des Héros à
 » la patrie, des Apôtres à la Religion ,
 » des hommes utiles pour tous les états.
 » Parmi cette multitude de Religieux
 » qui composoient ces maisons fameuses,
 » les uns s'occupoient à recueillir l'esprit
 » de la Grèce & de Rome enseveli sous
 » les ruines de la barbarie, les autres ras-
 » sembloient les arts fugitifs dans leurs
 » retraites, qu'ils embellissoient des ou-
 » vrages d'une innocente industrie. Un
 » grand nombre partageoient avec les
 » serfs les pénibles travaux de l'agricul-
 » ture, desséchant les marais, défrichant

» les déserts, réparant par leur constance
 » les dévastations de la guerre. Tous ces
 » hommes, ennemis du luxe & de la
 » mollesse, fuyoient l'oïveté & le com-
 » merce d'un monde corrompu, vivoient
 » sans intrigues & sans autre ambition
 » que celle d'être utiles. Tous enfin, ani-
 » més par l'esprit de l'Evangile, servoient
 » & la patrie & la Religion avec ce
 » zèle, avec ce désintéressement que les
 » Chrétiens de nos jours ont mieux loué
 » que suivi ».

Saint Amé parut tour-à-tour dans la
 lice des Théologiens & dans la chaire
 de vérité. Dans l'une on croyoit voir un
 Jérôme, un Augustin; dans l'autre, un
 Prophète, un Apôtre. « La morale & la
 » controverse lui sont également fami-
 » lières; & soit qu'entouré d'une foule de
 » Peuples, il verse dans leur âme les
 » paroles consolantes de l'Evangile, soit
 » qu'au milieu d'un cercle de Théolo-
 » giens, il approfondisse une question
 » dogmatique, Amé réunit toujours les
 » suffrages; il les réunit d'autant plus
 » sûrement, qu'il paroît moins les ambi-
 » tionner ».

Après avoir passé plusieurs années dans
 le désert, il l'abandonne à la sollicitation
 de l'Abbé de Luxeuil. Les Vosges sont

le premier théâtre de son apostolat ;
 „ mais à l'aspect des rochers , des préci-
 „ cipices & des torrens qui forment cette
 „ contrée sauvage ; à la vue de ces hom-
 „ mes plus féroces que les animaux aux-
 „ quels ils disputent une nourriture aussi
 „ brute qu'eux , tout autre qu'Amé auroit
 „ senti chanceler son courage. Courage
 „ de la foi ! quelle est donc ta puissance ?
 „ Tout cede à ton action mystérieuse ;
 „ les Rois & leurs ouvrages , la nature &
 „ les Empires. Par toi l'homme timide
 „ & foible commande aux élémens , dis-
 „ sipe les orages , éteint la foudre mena-
 „ çante , suspend les vagues de la mer &
 „ s'ouvre un passage à travers ses abysses ;
 „ arrête le soleil au milieu de sa course ,
 „ disperse les armées comme l'aquilon ,
 „ dissipe la poussière & les nuages. Par
 „ toi l'homme obscur devient tout-à-
 „ coup l'oracle des Nations : il s'avance
 „ comme un conquérant au milieu des
 „ cités , & à sa voix les idoles chancel-
 „ lent , les temples de l'imposture tom-
 „ bent , la croix s'élève jusques sur le
 „ trône des Maîtres du Monde. Armé
 „ de ton céleste flambeau , l'Apôtre de
 „ l'Austrasie pénètre au milieu des plus
 „ épaisses ténèbres de la barbarie , réunit
 „ en société des brigands ennemis de

142 MERCURE DE FRANCE:

» toute subordination , & donne enfin
» des mœurs & l'esprit de fraternité à
» des hordes de sauvages , que ni la for-
» ce , ni le besoin , ni la politique des
» Rois n'avoient pu jusqu'alors huma-
» niser ».

Il étoit difficile de traiter ce sujet avec autant d'intérêt ; il suffit pour prouver que M. l'Abbé Remi a tous les talens , & tous les avantages propres à le faire distinguer dans la carrière qu'il veut parcourir.

Journal historique & politique de Genève , composé de trente-six cahiers par an , paroît exactement trois fois par mois ; savoir le 10 , le 20 & le 30. On souscrit en tout temps & à telle époque que l'on veut , à Paris , chez Lacombe , Libraire , rue Christine. Le prix de la souscription , pour une année entière , est de 18 liv. franc de port. MM. les Souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres d'avis & de leur argent , & d'envoyer leur nom & leur adresse écrits lisiblement.

Ce Journal jouit de la réputation la mieux méritée. Exactitude dans les faits , simplicité élégante dans le style , attention

singulière de recueillir tout ce qu'il y a de nouveau, de curieux & d'intéressant; l'art de présenter les principaux événemens & de donner à penser au Lecteur, des réflexions peu prodiguées, mais lumineuses, tout concourt à faire regarder ce Journal comme l'histoire la plus fidèle & la plus complète du temps; histoire bien importante dans la crise actuelle des affaires, & qui mérite d'être conservée, parce qu'elle embrasse non-seulement les grands intérêts des Nations, mais encore les intérêts particuliers des hommes qui figurent sur le théâtre du monde, ainsi que tout ce qui est remarquable dans l'ordre civil, politique, physique & moral. On doit aussi avertir que les Rédacteurs se sont fait, depuis quelques mois, un devoir de rapporter en entier les Edits, Ordonnances, Arrêts, Manifestes & autres pièces relatives aux Gouvernemens, & qu'ils augmentent même, dans certaines circonstances, leur Journal pour prévenir la curiosité & les besoins de leurs Lecteurs. Nous avons fait connoître plusieurs de ces discours éloquens & remplis de grandes vues, qu'ils placent, dans certaines époques, à la tête de leur Journal, pour rassembler & rapprocher les grands événemens, pour en

144 MERCURE DE FRANCE.

ouvrir le spectacle aux Hommes d'Etat & aux Politiques, pour faire connoître les causes de ces grands accidens, les effets qu'ils ont produits, & les présages de ce qu'ils peuvent faire craindre ou espérer. Enfin ce Journal a l'avantage d'être consacré tout entier aux faits, & de publier dans des périodes très courts, tout ce que l'on cherche à connoître dans les divers papiers publics.

Une justice particulière que le Public rend au Directeur, c'est que dans aucune circonstance, l'expédition des cahiers n'a été retardée d'un seul jour, exactitude unique & qui mérite d'être remarquée.

ANNONCES LITTÉRAIRES.

LETTRES intéressantes du Pape Clement XIV (Ganganelli), traduites de l'Italien & du Latin; nouvelle édition (c'est la troisième) exactement revue, corrigée, augmentée de la traduction des passages latins, d'une table alphabétique des matières, & ornée d'une nouvelle planche en taille-douce, où est le portrait, fort ressemblant, de ce Pape; 2 vol. grand in-12. 5 liv. br. 6 liv. reliés en veau. A Paris,

Paris, chez Lottin le jeune, Lib. rue St Jacques, vis-à-vis celle de la Parcheminerie; à Lyon, chez Rosset, Lib.; à Rouen, chez Bénitier.

On ne peut trop répandre ces Lettres édifiantes, ingénieuses & variées, où la raison, la morale & le bon esprit parlent un langage que l'on aime à entendre, & dont le cœur se pénétre avec délices.

Affaires de l'Angleterre & de l'Amérique.
N°. VI.

On souscrit pour cet Ouvrage, imprimé à Anvers, à Paris, chez Pissot, Lib. quai des Augustins. Les Personnes qui ont déjà des premiers Numéros, en diminueront le prix en souscrivant. La souscription est de 24 livres pour les vingt Numéros.

Les diminutions considérables accordées sur les Ordonnances, 11 volumes in fol.; l'Académie des Inscriptions, 74 vol. in 12. à 129 l. au lieu de 222 l.; la Collection Académique, 17 vol. in-4°. à 119 liv. au lieu de 204 liv., n'auront plus lieu à la fin de Septembre prochain. Il faut s'adresser à l'Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

G

46 MERCURE DE FRANCE.

La Fortification perpendiculaire, ou Essai sur plusieurs manières de fortifier la ligne droite, le triangle, le quarré & tous les polygones, de quelque étendue qu'en soient les côtés, en donnant à leur défense une direction perpendiculaire; où l'on trouve des méthodes d'améliorer les Places déjà construites, & de les rendre beaucoup plus fortes, &c. Ouvrage enrichi d'un grand nombre de planches, exécutées par les plus habiles Graveurs; par M. le Marquis de Montalembert, Maréchal-des-Camps & Armées du Roi, Lieutenant-Général des Provinces de Saintonge & Angoumois, &c. Tome I. in-4°. gr. pap. br. 28 liv., rel. 30 liv. Les personnes qui désireroient avoir les planches enluminées, payeront le volume relié 96 liv. A Paris, chez Pierres, Imp.-Lib. rue St Jacques.

Nous rendrons compte de cet Ouvrage très-important dans le Mercure prochain.

Nouvelles Historiques, par M. d'Arnaud, Tome I; troisième Nouvelle: *Le Sire de Créqui*; avec fig. in-8°. A Paris, chez Delalain, Lib. rue de la Comédie Française, 1776.

Le Sire de Créqui est la troisième Nouvelle Historique, & complète le premier

volume. Le second volume de cette collection sera composé de même de trois Nouvelles, lesquelles vont paroître incessamment.

Le quatrième volume in-12 de ces Nouvelles vient de paroître chez ce Libraire. Cette édition est propre aux personnes qui trouvent celle de l'in-8^e trop chère.

Nous parlerons de cette troisième Nouvelle dans le prochain Mercure.

Le Maître Toscan, ou nouvelle méthode pour apprendre la langue Italienne, contenant les élémens généraux de toute langue, les principes de la langue Toscane, développés d'une manière curieuse & facile; les règles de la syntaxe Italienne, & douze dialogues familiers très-intéressans pour ceux qui souhaitent de parler l'Italien correctement en très-peu de temps; par M. l'Avocat Marcel Borzacchini, Professeur de langue Italienne & Angloise à Paris. A Londres; & se trouve à Paris, chez l'Auteur, aux Boulevarts, rue Basse, Porte St Denis; maison de M. Blondeau, Sculpteur; chez d'Houtry, Imprimeur, rue de la vieille Bouclerie; & Molini, Libraire, rue de la Harpe.

143 MERCURE DE FRANCE.

Anecdotes des Beaux-Arts, contenant tout ce que la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, la littérature, la musique, &c., & la vie des Artistes, offrent de plus curieux & de plus piquant chez tous les Peuples du monde, depuis l'origine de ces différens arts jusqu'à nos jours; Ouvrage qui facilite d'une manière aussi instructive qu'amusante, la connoissance des arts, &c.; avec des notes historiques & critiques, & des tables raisonnées, &c. &c. Par M. ***. Tomes I & II. in-8°. rel. 12 liv. A Paris, chez Bastien, Lib. rue du Petit Lion, Fauxb. St Germain; à Strasbourg, chez Petit, Lib.

La Bonne Femme ou le Phénix, parodie d'Alceste, en deux actes, en vers, mêlés de vaudevilles & de danses; prix 24 s. chez la veuve Duchesne, rue Saint Jacques.

Mes Bagatelles ou les torts de ma jeunesse, recueil sans conséquence, contenant une nouvelle édition du Phaëton, poëme héroï-comique en six chants, imité de l'allemand de M. Zacharie; avec des changemens considérables; d'autres poëmes & des pièces fugitives; par M. Fal-

SEPTEMBRE. 1776. 149
let, Auteur de la traduction des Aven-
tures de Chœrée & Callirhoë; in-8°;
avec fig. A Londres; & à Paris, chez
Costard, Lib. rue St Jean de Beauvais.

*Recueil de divers Ouvrages relatifs à
l'agriculture & à la médecine domestique
& vétérinaire; savoir : Méthode pour
bien connoître la nature de chaque espèce
de terres & les façons les plus sûres pour
les rendre fertiles. Pharmacopée des pau-
vres, contenant les recettes les plus sim-
ples pour les différentes maladies. Méde-
cine des chevaux, tirée des écrits des
meilleurs Auteurs & confirmée par l'ex-
périence, avec des observations sur la
clavelée des bêtes à laine; avec fig. in 12.
prix rel. 2 liv. 10 f. A Paris, chez Nyon
ainé, Libraire, rue St Jean-de-Beauvais.*

*Examen analytique des eaux minérales
des environs de l'Aigle, en haute Nor-
mandie, avec leurs propriétés dans les
maladies; par M. Terrade, Docteur en
Médecine, Médecin ordinaire de la ville
de l'Aigle. A Amsterdam; & à Paris,
chez Vincent, rue des Mathurins.*

*Lettre de l'Ami des François à M.
Groubert de Groubentall, Ecuyer & Avoc
G iij*

156 **MERCURE DE FRANCE.**

cat, &c.; contenant quelques questions sur la Brochure intitulée : *La Finance Politique*. A Londres.

Nouvelles Espagnoles de Michel de Cervantes, traduction nouvelle, avec des notes, ornée de figures en taille-douce; par M. le Febvre de Villebrune. *Théodose & Léocadie*, Nouvelle III^e. A Madrid; & se trouve à Paris, chez Costard, Lib. rue St Jean-de-Beauvais.

Histoire de Loango, Kakongo & autres Royaumes d'Afrique, rédigée d'après les Mémoires des Préfets Apostoliques de la Mission Française; enrichie d'une carte utile aux Navigateurs: dédiée à MONSIEUR; par M. l'Abbé Poyart. Prix 3 l. rel. en veau. A Paris, chez C. P. Berton, Lib. rue Saint Victor; N. Crapart, Lib. rue de Vaugirard. A Lyon, chez Bruyset Ponthus, Imp.-Lib. rue St Dominique.

Les Bienfaits du Sommeil ou les quatre rêves accomplis. A Paris, chez Brunet, Lib. rue des Ecrivains, cloître St Jacques de la Boucherie.

Les Jeux de Calliope ou collection de poèmes Anglois, Italiens, Allemands &c

SEPTEMBRE. 1776. 151
Espagnols , en deux, trois & quatre
chants. Première partie. A Londres ; & à
Paris , chez Ruault, Libraire, rue de la
Harpe.

Traité de l'usure & des intérêts, aug-
menté d'une défense du traité & de di-
verses observations sur les écrits qui l'ont
combattu. A Lyon ; chez Pierre Bruyset
Ponthus, rue St Dominique, près du
cloître des RR. PP. Jacobins. 1776. Avec
approb. & privilège.

Géographie de Busching, abrégée dans
les objets les moins intéressans, augmen-
tée dans ceux qui ont paru l'être, retou-
chée par-tout, & ornée d'un précis de
l'histoire de chaque Etat ; par M. Beren-
ger. Tome I, qui comprend le Dane-
marck, la Norwége, l'Islande, le Groen-
land, la Suède, la Russie, la Prusse, la
Pologne & la Hongrie. A Lausanne,
chez la Société Typographique, 1776.

Mémoires concernant les Chinois. Prix
8 liv. 12 s. br. & 12 l. rel. A Paris, chez
Nyon, Lib. rue St Jean-de Beauvais.

Observations sur les maladies épidémia-
Giv

ques. Année 1770. A Paris, de l'Impr.
de Vincent, rue des Mathurins, Hôtel
de Clugny.

A C A D É M I E S.

I.

ACADÉMIE FRANÇOISE.

L'ACADÉMIE FRANÇOISE a tenu sa séance publique le 25 Août jour de Saint Louis. M. le Chevalier de Chasteilux, Directeur, a fait un discours éloquent, dans lequel il démontre principalement la nécessité de rappeler les jeunes gens à l'étude des grands modèles de l'antiquité; c'est dans cette vue que l'Académie avoit proposé pour sujet du prix de poésie une traduction en vers d'un morceau choisi d'Homère. Ce prix a été partagé entre MM. Gruet & André de Murville; ils ont traduit l'un & l'autre les *Adieux d'Hector*, dont les jeunes Poètes ont imité & transporté dans notre langue les beautés. Ces poèmes ont été lus par M. de la Harpe & ont été fort applaudis. M. Doigni du Ponceau a ob-

SEPTEMBRE. 1776. 153

reçu l'accessit par son Poëme intitulé :
Priam aux pieds d'Achille.

L'Académie a cité avec éloge une
pièce de M. de Saint-Ange.

L'Académie a annoncé pour le sujet
du prix d'éloquence de l'année pro-
chaine, l'*Eloge de Michel de l'Hôpital*,
Chancelier de France.

M. l'Abbé Arnould a lu des observa-
tions sur la richesse de la langue grecque
& sur le génie d'Homère. On ne peut
donner une idée plus grande & plus ap-
profondie, soit de la langue, soit du
Poëte Grec, que celle tracée dans cet
écrit, plein de goût, de sagacité & d'éru-
dition. M. d'Alembert a lu ensuite une
lettre fort érudite que M. de Voltaire
adresse à l'Académie, au sujet de Sha-
kespear, que les nouveaux Traducteurs
ont annoncé comme le génie par excel-
lence du Théâtre, & que M. de Voltaire
remet à sa place, en faisant voir que si
le Poëte Anglois s'est élevé au dessus de
la barbarie de son siècle, il n'a pu se
défendre dans ses compositions drama-
tiques, du mauvais goût & de l'oubli des
règles & des bienséances théâtrales. Enfin
M. d'Alembert a lu l'*Eloge de Néricault
Destouches.* Cet Eloge, en faisant con-
naître les talens, les mœurs & l'histoire

G v

privée du Poëte Comique, donne en même temps des principes de goût, des observations très-fines sur l'art dramatique, & sur les différens genres de Comédies.

I I.

LA ROCHELLE.

L'Académie Royale des Belles Lettres tint son assemblée publique le 24 Avril dernier. M. l'Abbé Gervaud, Professeur de Rhétorique au Collège Royal, Directeur de l'Académie, en fit l'ouverture par un *précis des événemens relatifs à l'Académie pendant l'année dernière*. Il fit l'*Eloge de M. Mesnard de la Garde*, ancien Directeur de la Monnoie, & de M. Boutiron, Avocat, tous deux Académiciens, décédés depuis la dernière séance publique; & il n'oublia pas M. Arcere, de l'Oratoire, ancien Secrétaire Perpétuel, qui venoit d'obtenir un *accès* de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

M. le Chevalier de Lunchamp, Chancelier de l'Académie, lut ensuite l'*Epithalame de Stella & de Violentille*, traduit de Stace.

M. le Chevalier de Malartie, Major

S E P T E M B R E. 1776. 155
du Régiment Provincial de Montauban,
& de l'Académie de la même ville, lut
une dissertation sur ce sujet : *sans les
mœurs & sans la vertu, il n'est point de
véritable Philosophie.*

M. Dupaty de Clam, Chevalier d'hon-
neur au Bureau des Finances, continua
la séance par la lecture d'*observations sur
la vraie Philosophie.*

M. Martin de Chassiron, Trésorier
de France, lut un *Discours sur les avan-
tages des Académies pour le jeune homme
qui s'adonne aux lettres, & sur leur agré-
ment pour l'homme de goût.*

M. le Chevalier de Malartie termina
la séance par une pièce de vers sur le
Triomphe de la Constance.

L'Académie n'a reçu qu'après la séance,
un ouvrage de M. Jougneau Desloges,
Avocat à Poitiers, nouvel associé.

I I I.

L Y O N.

L'Académie des Sciences, Belles-Let-
tres & Arts de Lyon, distribuera cette an-
née deux Prix, dont l'un a pour Sujet *les
découvertes les plus importantes dans le
règne végétal, relativement à la matière*

G y j

médicale ; & l'autre la question de sçavoir si l'Électricité de l'atmosphère a quelque influence sur le corps humain , & quels seroient les effets de cette influence ? La proclamation de ces prix devoit être faite dans le courant du mois d'Août ; mais le nombre des Mémoires envoyés au concours , la nécessité de répéter des expériences , & l'indisposition de deux des Commissaires chargés de l'examen des Mémoires , ont engagé l'Académie , sur le rapport qui lui en a été fait , de renvoyer la distribution ci-dessus à la séance publique qu'elle tiendra à sa rentrée après les Fêtes , le 3 Décembre prochain.

I V.

La Société & Correspondance Royale de Médecine , établie à Paris par Arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 29 Avril dernier , & présidée par M. de Laffone, Conseiller-d'Etat, premier Médecin de la Reine & du Roi en survivance, a tenu sa première séance le Mardi 13 Août, dans laquelle, après avoir déterminé la forme de ses travaux , elle a annoncé le sujet d'un prix de la valeur de 300 liv. qui sera distribué dans la séance du second Mardi d'Août 1777, à l'Au-

SEPTEMBRE. 1776. 157
teur du Mémoire qui sera jugé avoir le
mieux répondu à la question suivante :
*déterminer dans les fièvres exanthéma-
tiques les circonstances dans lesquelles le ré-
gime rafraîchissant est préférable à celui
qui est échauffant, & celles où il faut em-
ployer une méthode contraire.* Les Mé-
moires seront adressés, francs de port,
avec des billets cachetés, contenant le
nom des Auteurs, avant le premier Juin
1777, à M. Vicq d'Azyr, Médecin
Consultant de Monseigneur le Comte
d'Artois, premier Correspondant avec
les Médecins du Royaume, demeurant
rue du Sépulcre.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE
a donné quatre représentations des *Romans*, ballet héroïque en trois entrées.
On a applaudi à l'ouverture, qui est
d'un style agréable, à plusieurs morceaux
de symphonie bien dessinés, & à quel-
ques airs de chant & de danse. Mais le
défaut d'intérêt & d'action dans les poë-
mes, a sans doute nuï au Musicien, qui

1, 8 MERCURE DE FRANCE

n'a pu employer qu'une expression vague sur des paroles qui ne lui offroient ni sentiment énergique à peindre, ni passion vive à rendre. Cependant ce spectacle étoit étayé par de longs ballets, dans lesquels les grands talens de la danse & sur-tout celui de Mlle Allard, charmante Danseuse & plus excellente Pantomime, ont fait beaucoup de plaisir; on a sur-tout applaudi la marche des Chevaliers & de leurs Dames, dans le second acte.

On a remis à ce Théâtre *Alceste* & *l'Union de l'Amour & des Arts*, qui sont joués alternativement, en attendant des *Fragmens anciens* & des *Ballets Pantomimes* de M. Noverre, qui doit d'abord faire représenter son ballet des *Horaces* & des *Curiaces*, ensuite la *Toilette de Vénus*. Ce Maître, plein de génie, doit donner des spectacles d'autant plus attrayans, qu'ils parlent aux yeux, qu'ils sont entendus de la multitude, qu'ils offrent une succession de tableaux animés, qu'ils excitent la curiosité sans l'altérer, & soutiennent l'attention sans la fatiguer. C'est ce même genre de spectacles qui étoit si recherché par les Grecs & par les Romains, mais qui parvint à dominer, & ensuite à éclipser tous les autres arts d'amusemens.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné, le 14 Août, la première représentation de *C. Marcius Coriolan*, Tragédie nouvelle en quatre actes de M. Gudin.

Le sujet de cette Tragédie est simple ; Coriolan, maltraité par le Sénat & les Tribuns Romains, chassé de sa patrie injustement, se retire chez les Volques, les soulève contre Rome, & leur fait remporter plusieurs victoires. Il éprouve bientôt de la part des Chefs des Volques l'ingratitude & la jalousie, qui accompagnent presque toujours la gloire des succès. Les Romains profitent de ces dispositions de l'ennemi pour faire conspirer contre Coriolan. Ils envoient des Sénateurs proposer la paix aux Volques, & en même temps engager les Chefs à leur livrer Coriolan. Cependant ce Général reçoit les Députés avec la fierté d'un vainqueur, rejette leurs soumissions & leurs propositions. Après avoir ainsi parlé en maître, il retient un des Sénateurs Romains, son ami ; il

épanche dans son cœur tous les sentimens qui agitent le sien ; cet ami veut en vain lui persuader de rendre un Héros à sa patrie ; il persiste dans son ressentiment. Sa mère, zélée Républicaine, vient livrer à sa tendresse l'assaut le plus terrible ; elle se précipite au-devant de son fils ; elle le conjure , par tout ce qui peut l'émouvoir d'oublier son ressentiment. Sa haine contre les Romains l'emporte encore sur la piété filiale : mais lorsque , transporté par l'amour & l'intérêt de la patrie , cette mère lui donne sa malédiction , Coriolan ne peut résister à cette imprécation foudroyante ; il s'abandonne à tout ce qu'une mère qu'il aime exige de lui. Les Chefs des Volques , également furieux de sa gloire & de sa désertion , conspirent contre Coriolan , & le percent de leurs javelots. Les Romains sont vainqueurs ; & Coriolan vengé des traîtres qu'il a servis , & témoin de la gloire de son pays lorsqu'il a cessé de l'attaquer , déteste les emportemens de sa haine & de son ressentiment ; il expire entre les bras de sa mère & de son ami.

M. Gudin a saisi les beautés de son sujet ; il a traité supérieurement , & avec

SEPTEMBRE 1776. 161

le plus grand pathétique , la superbe scène de Coriolan avec sa mère ; mais trop resserré par son plan , il n'a pu développer un grand intérêt , ni soutenir quatre actes sans se répéter.

Mademoiselle Sainval l'aînée, MM. Molé & Monvel, ont rempli leurs rôles avec beaucoup d'applaudissemens.

D É B U T.

M. VALVILLE a continué & fini , avec succès , ses débuts sur le Théâtre de la Comédie Française. Il a joué les rôles de Philidor dans les trois Frères Rivaux, d'Orgon dans le Tartuffe , d'Oronte dans Crispin rival , de Thaler , dans Démocrite , de Comte dans l'Impromptu de campagne , d'Orgon dans le Consentement forcé , de Baron dans le Dissipateur , de Francaleu dans la Métromanie , de Lucas dans l'Esprit de contradiction , de Géronte dans le Philosophe marié , de Piétremine dans la Famille extravagante , de Géronte dans le Méchant , & de Guillaume dans l'Avocat Patelin.

Nous avons rendu compte , dans le premier volume du Mercure de Juillet , des talens de cet Acteur.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont donné le Lundi 19 Août, la première représentation de *Fleur d'Epine*, Opéra comique en deux actes, mêlé d'ariettes. Les paroles sont de feu M. l'Abbé de Voisenon, & la musique de Madame Louis, célèbre Virtuose, femme de l'habile Architecte de ce nom.

Le sujet de cet Opéra comique est tiré d'un conte bien connu de Hamilton. C'est une Fée malfaisante qui tient dans l'esclavage Fleur d'Epine, jeune beauté, qu'elle se plaît à tourmenter, & dont elle se fait aider dans la préparation d'un philtre magique. Fleur d'Epine aime le Prince Tarare, protégé par une Fée bienfaisante, qui vient éprouver ces Amans sous la figure d'une vieille, & ayant connu leur charité & leur humanité, elle leur fait des présens utiles contre les enchantemens de sa rivale. La méchante Fée surprend le Prince Tarare avec Fleur d'Epine, & a la vanité de croire qu'elle l'a enchanté. Alors elle destine Fleur d'Epine au Prince son fils. Elle assemble même

sa famille, composée de Fées & de Génies tous contrefaits. Le Prince Tarare laisse dans son illusion la Fée persécutrice, & en profite pour traverser ses mauvais dessein. Son pouvoir consiste principalement dans la conservation de deux talismans, qui sont la jument sonnante & le chapeau lumineux. Elle entend les sonnettes de sa jument, qui l'avertissent qu'on l'emmène; avant de courir après, elle confie la garde du chapeau lumineux à son fils, & lui attache une clef à son habit : mais cet imbécille ne s'amuse de rien & la musique l'endort. Fleur d'Epine profite de ce secret pour l'assoupir. Alors le Prince Tarare, éveillé comme l'Amour, vient doucement lui dérober la clef, & va ravir le chapeau lumineux. Le charme ou le pouvoir de la Fée malfaisante est détruit. Fleur d'Epine est délivrée de sa servitude; la Fée bienfaitrice reprend son ascendant : elle paroît dans toute sa gloire, & vient combler les vœux des deux Amans.

Il y a de la gaieté dans cette pièce, quelquefois un peu forcée par les jeux de mots. La musique en est agréable; plusieurs morceaux ont été fort applaudis, tels qu'un écho en dialogue intrigué,

164 MERCURE DE FRANCE.

un air du sommeil, un grand air d'exécution. Mesdames Trial & Moulinghen, MM. Trial, Julien & Michu y remplissent les principaux rôles avec beaucoup de talent.

RÉPERTOIRE des Pièces qui doivent être jouées à Fontainebleau devant Leurs Majestés.

Jeudi 10 Octobre. *Zema*, Tragédie nouvelle de M. le Fevre. *Les Curieux de Compiègne*, de Dancourt.

Vendredi 11. *Fleur d'Epine*, Opéra Comique, paroles de M. l'Abbé de Voisenon; Musique de Madame Louis. *La Soirée des Boulevards*, de M. Favart.

Mercredi 15. *L'Avare Fastueux*, Comédie nouvelle, de M. Goldoni. *Le Charivari*, de Dancourt.

Jeudi 17. *Wenceslas*, Tragédie de Rotrou. *Le Dramomane*, Comédie nouvelle de M. le Chevalier de Cubières.

Vendredi 18. *La Nouvelle troupe*, de Messieurs Favart & Anseaume. *L'aveugle de Palmire*, paroles de M. Desfontaines; Musique de M. Rodolphe.

SEPTEMBRE. 1776. 163

Mardi 22. *Le Malheureux imaginaire*, Comédie nouvelle de M. Dorat. *Le souper mal apprêté*, d'Autroche.

Vendredi 24. *Warwick*, Tragédie de M. de la Harpe. *Le retour imprévu*, Comédie de M. Renard.

Samedi 25. *Le Mort marié*, Comédie nouvelle de M. Sedaine. Musique de M. Bianchi. *Achmet & Almanzine*, de le Sage, revue par M. Anseaume, musique de M. Dorneval.

Mardi 29. *Béverley*, de M. Saurin. *Le Procureur arbitre*, de Poisson.

Jeudi 31. *Mustapha & Zéangie*, Tragédie nouvelle de M. de Champfort. *Le Préjugé vaincu*, de Marivaux.

Lundi 4 Novembre. *Théodore*, Acte d'Opéra, musique de M. Floquet. *La Provençale*, musique de Muret & Trial.

Mardi 5. *Le Philosophe marié*, de Destouches. *Le Fat puni*, du Marquis Pontle-Vel.

Jeudi 7. *Sémiramis*, Tragédie de M. de Voltaire. *Le Veuvage trompeur*, Comédie nouvelle de M. de la Place.

Vendredi 8. *La fausse délicatesse*, Comédie nouvelle de M. Marfolier, musique de M. Hinner. *L'Inconnu persécuté*, Parodié par M. Moline, musique de M. Anfossi.

Mardi 12. *La Coquette corrigée*, de la Noue. *La Coupe enchantée*, de la Fontaine.

Jeudi 14. *Gabrielle de Vergy*, Tragédie nouvelle de Belloy. *Le Sicilien*.

Samedi 16. *Les Sultanes*, de M. Favart. *Eglé*, Acte d'Opéra de M. Laujon, musique de M. la Garde.

Mardi 19. *L'Egoïsme*, Comédie nouvelle de M. Cailhava. *La Rupture ou le mal-entendu*, Comédie nouvelle de Madame de Lorme.

Jeudi 21. *Bérénice*, Tragédie de Racine. *Crispin Rival*, de le Sage.

Samedi 23. *Les trois Fermiers*, Comédie nouvelle de M. Monvel, musique de M. Dezaidès. *Le Devin du Village*, de M. Rousseau.

VERS de M. de Voltaire à M. le Kain.

ACTEUR sublime & soutien de la scène,
 Quoi ! vous quittez votre brillante Cour,
 Votre Paris embelli par la Reine !
 De nos beaux-arts la jeune Souveraine

Vous fait partir pour mon triste séjour !

On m'a conté que souvent elle-même ,

Se déroba à la grandeur suprême ,

Sèche en secret les pleurs des malheureux.

Son inoindre charme est , dit-on , d'être belle.

Ah ! laissons-là les Héros fabuleux ;

Il faut du vrai : ne parlons plus que d'elle.

A R T S.

G É O G R A P H I E.

DEUXIÈME SECTION en 12 feuilles de
l'Atlas Itinéraire portatif de l'Europe ,
adapté pour la France , aux Diligences &
Messageries Royales ; par M. Brion ; In-
génieur Géographe du Roi : prix , 3 liv.
chaque Section ; à Paris , chez Langlois ,
Libraire , rue du Petit-Pont , près la rue
S. Severin , & chez l'Auteur , même mai-
son , au premier.



ARCHITECTURE

L'on distribue présentement chez le sieur le Rouge, Ingénieur-Géographe du Roi; rue des Grands Augustins, la deuxième partie du quatrième Cahier des Jardins Chinois, 15 planches; prix 6 l. Ce Cahier entier composé de 30 Planches : 12 livres.

Plus, un Traité des Edifices, Kiosques, meubles, machines, utensiles & habillemens des Chinois en 20 planches, avec la description par Chambers, Architecte Anglois, qui a demeuré à Canton, traduit en notre langue; vol. in-4°, 18 liv. relié. 15 liv. broché.

Chambers parle beaucoup des Jardins de la Chine, ce qui rend ce livre analogue à la construction de nos Jardins modernes.

L'Amérique Angloise en 8 feuilles, traduite en François, 9 liv. Il reste un exemplaire de l'Original, imprimé à Londres, pour le Docteur Mitchel qui en est l'Auteur, prix 72 livres.

Tableau

P E I N T U R E.

Tableau allégorique de l'Amour Conjugal,
présenté au Roi & à la Reine, le Mer-
credi, 14 Août, veille de la fête de
la Reine.

M. DE MONTPETIT ayant eu pour but de mettre la Peinture au rang des Arts utiles, s'est appliqué depuis plus de 30 ans à en perfectionner le physique; la constance de ses travaux & son zèle patriotique, l'ont engagé à soumettre le fruit de ses expériences à l'examen de MM. de l'Académie Royale des Sciences. L'approbation qu'ils en ont donnée, assure à l'Auteur le mérite du procédé par lequel il est parvenu à faire passer la Peinture à l'huile avec toute sa fraîcheur, aux siècles à venir: il en consacre les prémices à perpétuer les portraits de l'Auguste Famille qui nous gouverne, en remontant jusqu'à François premier, & au-delà, s'il est possible.

Il ne suffit pas de transmettre à la postérité les seuls traits d'un Monarque; ses vertus qui doivent, du trône, éclairer &

H

170 MERCURE DE FRANCE.

instruire les humains , fournissent des exemples qui sont d'autant plus séduisans , qu'ils frappent les sens. Or , la Peinture est un grand Orateur qui parle à toutes les Nations , par l'organe de la vue. Dans cette idée , le premier exemple de Morale que le sieur de Montpetit a voulu perpétuer , est l'Amour-Conjugal , vertu si rare dans ce siècle. Pour ne point suivre un chemin trop rebattu d'allégories presque toujours froides , tirées de la Fable , il a choisi une composition simple , galante & agréable , dont le sujet est pris dans les propres vertus des deux Augustes Epoux qui occupent glorieusement le Trône de la France.

Description.

Un amour vêtu d'une gaze légère , le front ceint d'un bandeau gris de-lin , surmonté d'une plaque d'or , représentant dans une gloire deux cœurs couronnés , sur l'un desquels est une L. & sur l'autre une M. , lettres initiales des noms des deux Majestés Royales.

Cet Amour est dans une attitude active , étendant un de ses bras en avant pour exprimer son empressement , portant de l'autre un fagot de roses mêlé de mirthe & de lys ; dans un de ces lys le

SEPTEMBRE. 1776. 171

plus apparent, se voit un portrait du Roi, grandeur de bracelet, le tout entrelacé négligemment d'un ruban bleu, dont un bout flottant par-dessus le bras, annonce, par une inscription, que ce bouquet simple & sans art est envoyé à la Reine par son Auguste Epoux.

Les roses sont sans épines & sans flétrissures; ce qui ajoute à la perfection de l'allégorie, ainsi que les gouttes d'eau qui peignent la fraîcheur voluptueuse des fleurs.

L'amour court sur un tapis de velours pourpre, pour faire entendre que c'est sur le Trône que règne l'amour-conjugal, & sert d'exemple à toutes les familles, dont la tranquillité, la prospérité & l'honnêteté dépendent de cette vertu sans laquelle toutes les autres sont affoiblies.

Ces deux Augustes Epoux fournissent journellement à l'Auteur bien d'autres traits vertueux à immortaliser; il tâchera d'en faire passer quelques-uns à la postérité, autant que sa santé & la longueur de l'exécution le lui permettront.

Ce Tableau intéressant, a été accueilli par Leurs Majestés, & est placé dans le cabinet de la Reine. Ce morceau est le plus grand que l'Auteur ait fait en ce

H ij

genre ; il a tâché de réunir le plus précieux fini , & la fraîcheur de la couleur , à la solidité de son procédé , qui rend la peinture inaltérable.

GRAVURES.

I.

Portrait de Jean-Georges Wille, Graveur du Roi, de leurs Majestés Imp. & R., de S. M. le Roi de Danemarck, des Académies de Paris, Vienne, &c ; Gravé d'après le tableau original de J. B. Greuze, Peintre du Roi, par J. G. Muller, Graveur du Roi, & Pensionnaire de S. A. S. Mgr. le Duc de Wittenberg. Prix, 3 liv., à Paris, chez les principaux Marchands d'Estampes, & à Stutgard, chez l'Auteur.

CE PORTRAIT, de format in-4°, est vu des trois-quarts. Il nous rappelle avec satisfaction les traits d'un Artiste, que la Gravure met au nombre de ses plus chers favoris. Ce portrait ne peut donc manquer d'être accueilli des Amateurs & des Artistes. Ils applaudiront à la beauté du caractère de tête, à la souplesse du bu-

SEPTEMBRE. 1776. 174
rin de M. Muller , à la pureté de ses
travaux , & à l'intelligence avec laquelle
il a su les varier , pour rendre les étoffes
du Portrait , & faire valoir avec plus
d'avantage les précieux détails de la tête.

I I.

La Jardinière en repos. Estampe agréa-
ble d'environ 19 pouces de hauteur , &
13 de largeur , gravée avec beaucoup de
talent , d'après un tableau de M. Peters ,
par M. J. Ch. le Vasseur , Graveur du
Roi ; prix , 2 liv. 8 s. ; à Paris , chez
l'Auteur , rue des Mathurins.

I I I.

*Portrait en petit médaillon , d'Armand
de Bourbon , Prince de Conty , mort à Pe-
zenas , le 20 Février , 1666 , âgé de 37
ans ; gravé d'un travail précieux & fini
par M. Vangelisty , rue & près S. Jac-
ques , maison de Madame Ogiers , Apo-
thicaire.*

I V.

L'occupation du Ménage. C'est une jeu-
ne femme qui fait la lessive , & un en-
fant qui souffle des boules de savon ; es-
tampe d'un bon effet de couleur , & trait

H 11j

174 MERCURE DE FRANCE.

rée artistement, de 18 pouces de hauteur, entre 14 de largeur, gravée d'après un tableau de M. Aubry, par M. Blot, & dédiée à M. Blondel d'Azaincourt; prix, 3 liv.; à Paris, chez l'Auteur, rue de la Juiverie, maison du Batteur d'Or.

V.

Quatre têtes de femmes en médaillon, gravées en couleur, avec une bordure imprimée en or imitant le nouveau procédé de Louis Marin; chacune du prix de 3 l. A Paris, chez Bonnet, Graveur, rue St Jacques, au coin de celle de la Parcheminerie.

V I.

M. David, Graveur, rue des Noyers, vis-à-vis celle des Anglois, annonce que la première impression de l'estampe du *Médecin aux Urines*, d'après M. le Prince, étant toute distribuée, il vient d'en faire faire une seconde, & fixe le prix de ces dernières épreuves, à 8 l.

Le plaisir interrompu, d'après Ostade,
1 l. 4 s.

Portrait de Mademoiselle, née le 5 Août 1776; gravé sous la direction de M. David, prix, 12 s.

SEPTEMBRE. 1776. 175
On lit au bas ces vers de M. Maréchal.

François, de jour en jour s'accroît notre espérance,
Nous en avons pour gage un rejeton nouveau :
Sous l'aile de l'Amour & l'œil de la Prudence.
Comme va s'embellir cette Grace au berceau !

M U S I Q U E.

I.

TROIS MESSES à quatre parties, sous les titres : *Lætamini in Domino. Nos qui vivimus benedicimus Domino, & Lumen ad revelationem gentium* ; de la composition du sieur Rousseau, Maître de musique de la Cathédrale de Tournay, connu avantageusement par ses talens dans ce genre. Ces trois pièces recueillies & publiées par le sieur Quignon, Maître de Chant, à Beauvais, réunissent au mérite de la gravure, celui d'une musique noble & touchante, analogue au sujet, & faite pour être exécutée avec autant de facilité que de succès.

Les Exemplaires se trouvent à Paris, chez le sieur le Gros, l'un des membres

H iv

176 MERCURE DE FRANCE.
de l'Académie Royale de musique. Prix,
36 liv. pour les trois Messes.

I I.

Recueil de Romances, Brunettes, &c.
autres petits airs avec accompagnement
de Guitare ; la musique & les accom-
pagnemens, par M. Coulon, maître de
Chant & de Guitare. Prix, 7 liv. 4 s.
à Paris, chez Bignon, place du Louvre,
à l'Accord Parfait ; chez l'Auteur, rue
du Chantre, chez M. Feuillet, Serrurier
du Roi.

I I I.

Six Sonates pour la Harpe, avec ac-
compagnement d'un Violon, *ad libitum*,
dédiées à Madame la Comtesse de Bou-
fflers, composées par M. Hochbrucker,
œuvre VI. Prix, 12 liv., aux adresses
ordinaires de musique.

COURS public de Géométrie pratique.

M. DUPONT, Ingénieur du Roi, Pro-
fesseur de Mathématique, nommés par Sa

Majesté pour faire la visite des fouilles & Carrieres tendantes à la sûreté des routes publiques & habitations, continue dans son Ecole, rue neuve S. Médéric, ses Cours sur les Elémens & sur toutes les parties de la haute Géométrie. La protection que le Ministre & le Gouvernement ont bien voulu accorder au sieur Dupont, le met à portée de faire des leçons de Géométrie-pratique, des plus complètes, (joint à une des plus belles collections d'instrumens nécessaires qu'il a acquis). M. Dupont donnera pour cet effet une leçon à la campagne une fois par semaine, & il visitera avec ses Elèves déjà instruits, les Arteliers, les ouvrages de Méchaniques & d'Hydraulique. Ceux qui se détermineront aux Arts avec un peu de théorie, trouveront ces leçons très-avantageuses.

M. Dupont recommencera dans le courant de Septembre prochain, ses Cours sur les Elemens & sur les autres parties, ainsi que ses leçons gratuites, qu'il donne aux ouvriers les Dimanches. Il a chez lui un des premiers Maîtres de Dessin pour la Carte & le paysage.

On trouve chez M. Dupont, plusieurs jolies chambres toutes meublées.

H v

COURS DE LANGUE, D'HISTOIRE, &c.

M. CARPENTIER , Maître ès Arts de l'Université de Paris , Professeur public de Langue Françoisè , de Géographie , d'Histoire & de Belles-Lettres , avoué par le Gouvernement , a recommencé le 18 du mois d'Août 1776 , ses leçons gratis de langue , d'ortographe , de ponctuation & de construction Françoisè , pour les personnes de tout âge & de tout sexe. Il n'épargne ni étude ni travail pour se rendre de plus en plus utile à sa Nation. Il donne aussi des leçons non gratis , & plus de vingt années de pratique , le mettent dans le cas de s'annoncer comme en état d'enseigner toutes les différentes parties de l'éducation , tant chez lui qu'en Ville. Il est Auteur d'une nouvelle Grammaire Françoisè , d'un nouveau Plan d'éducation , d'une Histoire Universelle & d'une Didactique générale où se trouvent toutes faites les leçons des différentes parties qui peuvent entrer dans le Plan d'éducation le plus étendu. Il enseigne tous les calculs de Commerce , par une Méthode très-courte.

COURS DE LANGUE ITALIENNE.

M. L'ABBÉ FONTANA , reprendra son cours de Langue Italienne , le 10 Septembre , & le continuera tous les Mardis & Samedis , depuis six heures du matin ; jusqu'à dix. Les personnes qui voudront le suivre , sont priées de se faire inscrire de bonne heure en sa maison , rue Montorgueil , à côté de la rue Pavée. Il donne aussi des leçons particulières chez lui & en Ville.

LETTRE au Rédacteur du Mercure , sur un prétendu remède contre la pierre.

Vous avez annoncé , M. , dans le second volume du mois de Juillet , un remède que M. le Chevalier de la Porte a trouvé pour fondre la pierre dans la vessie. Depuis long temps les plus grands Médecins ont fait des recherches à ce sujet ; mais , jusqu'à présent , sans aucun succès. Sans doute M. le Chevalier de la Porte a été plus heureux qu'eux dans cette découverte ; mais en le publiant par la voie des Nouvelles & d'autres Ouvrages périodiques , il auroit dû expliquer ce

H v j

qu'il entend par fleurs de *luna major mâle*, & par racine de *luna major femelle*: car je vous avoue qu'on ne connoît pas ces plantes, ni parmi les Botanistes, ni parmi les Herboristes, ni même parmi les Villageois, sous ce nom; on ne sait pas ce qu'il entend par *flocellis*. Avant de publier une pareille recette, il étoit donc à propos d'expliquer les termes dont il se sert pour pouvoir rendre cette recette plus à la portée du Public; d'ailleurs elle ne paroît pas avoir la prétendue propriété que lui attribue M. le Chevalier de la Porte, si on en juge par les drogues connues qui y entrent. En attendant que M. le Chevalier nous ait donné des preuves plus authentiques de l'efficacité de son remède, & nous l'ait fait connoître plus particulièrement, nous vous prions, M., même au nom de l'humanité, de désabuser le Public sur de pareilles recettes, qui loin de fondre la pierre, ne serviroient qu'à occasionner des irritations considérables. Les remèdes trop irritans dans ces sortes de maladies sont plus dangereux qu'efficaces. On ne peut trop se tenir en garde contre les dispensateurs de recettes, qui ne sont, hélas! de nos jours que trop communs, & qui sont plus à craindre que le fer. La plupart de ceux qui les indiquent n'en connoissent ni la nature, ni les effets; & souvent ils ne le font ou que pour se donner un ton & en imposer au Public, ou par la manie de se donner pour Médecins, tandis qu'ils n'ont pas même la moindre connoissance de cette science.



*LETTRE de M. Framery à l'Auteur
du Mercure.*

Monsieur, je ne sais si vous avez quelque connoissance d'une petite brochure intitulée : *La Soirée perdue à l'Opéra*. On y trouve une phrase qui paroît avoir attiré l'attention du Public. C'est la seule qui m'intéresse, & la seule à laquelle je m'attacherais ; la voici :

« Voilà un chœur agréable (dit un Interlocuteur) mais il est pillé de l'Opéra de *Golconde*.
 « — Attendez, Monsieur ; il y a à la fin du second acte un des plus beaux airs qu'on n'ait jamais entendu sur aucun Théâtre lyrique, & dans cet air, l'inflexion la plus pathétique & la plus heureuse que l'art ait encore empruntée à la nature, eh bien ! ce même accent, ce même trait se rencontre dans l'*Olympiade* de M. Sacchini. Mais il faut que vous sachiez que longtemps avant la naissance de l'*Olympiade* de M. Sacchini & de l'Opéra de *Golconde*, celui d'*Alceste* avoit vu le jour & le grand jour ; c'est-à-dire qu'il avoit été représenté, gravé, publié.
 « Oh ! vous ne connoissez pas tous les vols qui ont été faits à ce pauvre Chevalier Gluck : on trouvoit, avec raison, qu'il étoit bien plus aisé de le piller que de l'imiter, &c. »

N'est-il pas vrai, Monsieur, que quand on accuse si ouvertement un homme comme M. Sacchini, de plagiat envers un homme comme M. Gluck, il faut être bien sûr de son fait ?

Je fais que l'Alceste italien a été représenté, il y a une douzaine d'années, sur le petit Théâtre de Bologne. J'ignore, avec toute l'Italie, si cet Opéra est gravé, ce qui n'est pas d'usage dans ce pays : mais s'il l'est, ou si seulement il est publié, rien n'est si facile que de convaincre M. Sacchini du crime qu'on lui reproche. Que l'on publie en France l'air original de M. Gluck, (je paierai, si l'on veut, les frais de gravure) & alors il sera démontré que M. Sacchini, oubliant sa réputation solidement établie dans toute l'Europe, s'est donné faussement pour le créateur d'un trait d'expression qui appartenait à un autre Opéra joué dans une petite Ville.

Un léger exposé historique éclairciroit peut-être bien des choses. Sur la fin de la saison de 1773, M. Sacchini étant à Londres, fut chargé d'arranger un *pasticcio* de l'Olympiade, c'est à-dire, un Opéra composé de morceaux de différents Auteurs. M. Millico, qui jouoit le rôle de Mégacle, pria le Maître de lui donner un air de lui sur ces fameuses paroles : *Se cerca, se dice*, &c. M. Sacchini avoit déjà fait une Olympiade à Rome, & une autre à Milan ; mais comme les Compositeurs Italiens ne sont pas dans l'usage de garder leur musique (encore moins celle des autres) M. Sacchini fit exprès l'air en question, lequel est écrit d'un style clair, simple, touchant, en un mot d'une facture entièrement différente de celle de l'air d'Alceste : mais le trait reproché s'y trouve.

M. Millico, enchanté de cet air & de son succès, vient à Paris, loge avec M. Gluck son ami, chante cette scène par-tout où M. Gluck le mène, la fait chanter par Mlle Gluck, & part avec eux pour Vienne.

Or, *il faut que vous sachiez*, Monsieur, que l'Alceste François est entièrement différent de l'Alceste Italien pour la musique. Presque tous les airs sont refaits à neuf. L'Alceste ne peut donc plus dater de *long-temps avant la naissance de l'Olympiade*.

Tout Ouvrier se connoît aux ouvrages de son métier. Je parodie des airs, & j'ai la prétention de m'y connoître. Je puis donc avancer, sans crainte d'être démenti, que l'air en question est fait sur des paroles. Un air parodié n'a point cette coupe, cette tournure : il est presque impossible de s'y tromper.

Veut-on me confondre ? J'en ai donné le moyen ; qu'on fasse graver l'air original, s'il existe.

Si M. Gluck est le héros de l'Anonyme, M. Sacchini est le mien ; c'est à moi de prendre sa défense, quand il n'est pas à portée de la prendre lui-même ; sa gloire me coûte assez pour continuer de la soutenir. J'y ai sacrifié mes veilles & le peu de prétention que j'aurais pu avoir au mérite littéraire dans *la Colonie* : le sacrifice que je fais aujourd'hui dans l'Olympiade à tous égards. On ne peut se faire une idée de la difficulté du travail que j'ai entrepris ; & quand cette difficulté sera vaincue, j'aurai tout fait pour la réputation de M. Sacchini & rien pour la mienne. J'essuierai toujours des reproches, sur-tout à l'égard du style, parce que toute la peine que j'ai prise d'ailleurs sera comptée pour rien. Mais je m'en consolerais en comptant pour beaucoup le plaisir d'avoir fait entendre de véritable musique sur notre grand Théâtre.

Il n'est donc pas généreux à l'Anonyme de chercher d'avance à prévenir le Public sur un ouvrage qui n'est pas encore soumis à son jugement.

J'ai l'honneur d'être , &c.

FRAMERY.

B I E N F A I S A N C E .

I.

LA Reine traversant, il y a quelques jours, le village de S. Michel, apperçut une vieille femme infirme qu'entouroient plusieurs petits enfans. Ce tableau, qui offroit à l'ame compatissante de Sa Majesté, ce que la nature humaine, dans ses deux extrêmes, offre de plus intéressant, l'émut aussitôt, & lui fit suspendre sa marche. Sa Majesté s'approcha de la vieille, l'interrogea avec autant de douceur que de bonté, & apprit que cette femme, grand'mère des enfans qui l'environnoient, étoit, dans sa caducité, & malgré sa misère, l'unique appui de ces orphelins de père & de mère. Ce ne fut point assez pour cette Souveraine, si digne d'être chérie, de

SEPTEMBRE. 1776. 185
lui faire distribuer sur le champ des secours d'argent , Elle jeta des yeux attendris sur le plus jeune de ces orphelins , âgé de trois ans , & déclara qu'Elle se chargeoit de lui , & qu'Elle en feroit prendre soin.

I I.

Un Marchand de Carlsrone, qui avoit mal fait ses affaires , & qui depuis trois ans subsistoit avec beaucoup de peine à Stockolm , où il s'étoit réfugié avec une femme, quatre enfans de l'un & de l'autre sexe , & une servante que le malheur de cette famille n'avoit pu détacher de son service, y mourut au commencement de ce mois. La veuve sans argent , sans appui & n'ayant pas même de quoi faire enter- rer son mari, en gardoit chez elle le ca- davre : mais le Grand Gouverneur , averti par les voisins qui étoient allé se plaindre de l'infection du corps mort , le fit enter- ter, & après s'être assuré de la pauvreté de la veuve, à laquelle il donna de l'ar- gent pour son deuil & celui de sa famille, il lui conseilla de venir au camp de La- dugard , se présenter avec ses enfans à la tente du Roi, & lui indiqua le jour &

186 MERCURE DE FRANCE.

L'heure où il seroit plus facile d'avoir accès auprès de Sa Majesté. Le Roi, instruit par le Grand Gouverneur de la situation déplorable de cette famille, l'accueillit avec une bonté paternelle : la Reine sa mère, témoin de cette scène attendrissante, se chargea de l'éducation de l'aînée des filles, les deux garçons furent aussi-tôt incorporés par le Roi dans le Régiment de ses Gardes, avec la paye de Bas Officier, & au souper qui suivit ce premier acte de bienfaisance, Sa Majesté fit une collecte au milieu de sa Cour en faveur de la veuve, sur la tête de qui Elle a placé, en outre une somme de 6000 dalers de cuivre dans la caisse de la maison des veuves : (le daler de cuivre vaut 18 s.)

Le compte qu'on avoit rendu au Roi de l'attachement & de la fidélité de la servante de ces infortunés, qui, pour soutenir ses Maîtres, avoit vendu jusqu'à la dernière de ses hardes, avoit frappé l'ame de Sa Majesté ; & pour perpétuer la mémoire d'un désintéressement si noble & si rare dans cet ordre de Citoyens, Elle ordonna au Grand Gouverneur de délivrer, dans l'Hôtel de Ville, à ce fidèle Domestique, la médaille en or de Vasa, avec cette légende : *pour l'humanité & la fidélité* ;

SEPTEMBRE. 1776. 187

ce qui fut exécuté au nom du Roi par le Magistrat qui harangua publiquement cette fille. A cette marque de distinction, le Roi ajouta 1200 dalers de cuivre, placées sur la Maison de Ville, à 6 pour 100 d'intérêt, & une pareille somme comptant pour qu'elle pût se vêtir suivant son état.

*Variétés, inventions utiles, établissemens
nouveaux, &c.*

I.

Clavecin perpendiculaire.

LES Facteurs de clavecins ont tenté différentes fois de faire des clavecins perpendiculaires, qui pussent se placer commodément dans un appartement, & être substitués aux clavecins dont la forme est peu régulière, & demande un emplacement étendu ; mais la quantité de ressorts qu'on a été jusqu'ici obligé d'y employer, ayant rendu ces nouveaux instrumens durs à toucher, les Maîtres de l'art les ont désapprouvés avec raison, & ont douté de la possibilité de leur parfaite exé-

188 MERCURE DE FRANCE.

cution. Le sieur Goffet, Luthier à Reims, rue des Fusiliers, déjà connu à l'Académie des Sciences par une graduation géométrique, applicable à tous les manches d'instrumens de musique, vient d'exécuter un clavecin perpendiculaire à deux unissons & à grand ravallement, dont le mécanisme est très-simple & sans aucun ressort. Tous les gens de l'art qui l'ont touché & entendu, conviennent de la bonté & de la solidité de cet instrument, dont le clavier est aussi doux au toucher qu'aucun autre. Ce clavecin est en forme de buffet ; sa dimension est de six pieds & demi de hauteur, sur trois pieds deux pouces de largeur. Il est porté sur un pied qui lui donne une hauteur totale de huit pieds neuf pouces. Le sieur Goffet n'a rien négligé pour décorer cet instrument, & lui donner une perfection à laquelle personne n'avoit atteint jusqu'ici.

I I I.

Batelets insubmergibles & inchavirables.

Le premier d'Août, on a fait au Port des Invalides, en présence du Prévôt des

S E P T E M B R E. 1776. 189
Marchands & du Corps de Ville, ainsi que d'un nombreux concours de Spectateurs de tous états, l'expérience d'un batelet de Saint Cloud rendu insubmersible par un procédé de l'invention du sieur de Bernières, l'un des quatre Contrôleurs-Généraux des Ponts & Chaussées, Membre de plusieurs Académies, &c.

On a mis en comparaison ce Batelet avec un autre Batelet ordinaire de Saint-Cloud, d'égale grandeur, tous deux ayant été construits il y a dix ans, & leur forme extérieure paroissant exactement la même. Cependant on a vu que huit hommes seulement étant sur le second Batelet qu'ils faisoient balancer & pencher d'un côté, l'ont bientôt rempli d'eau & fait couler à fond, en sorte que ces hommes ont été obligés de regagner la rive à la nage, tableau de ce qu'on peut redouter dans un Batelet ordinaire, soit par l'imprudance de ceux qui sont dedans, soit par la force des vagues & du vent, soit par un choc violent & inattendu, soit par toute espèce de surcharge.

Les mêmes hommes échappés du Batelet submergé, se sont mis sur le Bateau du sieur de Bernières, l'ont balancé & rempli d'eau comme le premier; mais au

lieu d'aller au fond, ce Batelet est resté à flot, quoique l'eau y fût bord à bord ; & ainsi chargé d'hommes & du volume d'eau qui le remplissoit, on l'a vu se promener à force de rames sur le bassin de la rivière sans aucun risque pour les personnes qu'il contenoit.

Le sieur de Bernieres a porté l'expérience plus loin ; il a fait établir un mât sur ce Batelet rempli d'eau, a fait attacher au haut du mât une corde, qui a été tirée jusqu'à ce que le bout du mât touchât la surface de la rivière, en sorte que le Batelet se trouvoit tout-à-fait sur le côté, position que les vents ni les vagues ne peuvent lui donner ; & dès que les hommes qui l'avoient fait incliner à cet excès eurent lâché la corde, le Batelet & le mât se redressèrent en moins d'un quart de seconde, ce qui prouve que ce Batelet joint à l'avantage d'être insubmersible, celui d'être encore inchavirable, & de réunir conséquemment toutes les sûretés possibles.

Ces expériences ont paru faire d'autant plus de plaisir au Public, que les avantages de cette découverte sont sensibles & de la première importance pour l'humanité.

Un pareil Batelet avoit déjà été éprouvé

SEPTEMBRE. 1776. 191

le 11 Octobre 1771, à Choisy, en présence de Sa Majesté Louis XV, de Monseigneur le Dauphin, aujourd'hui le Roi régnant, & de Monseigneur le Comte de Provence, aujourd'hui Monsieur, auxquels le sieur de Bernieres, aussi connu dans les Arts par son génie inventif, que par son désintéressement & ses vertus citoyennes, remit le Mémoire de les épreuves.

III.

Manufacture de Sparterie.

On vient d'établir, rue de Popincourt, Fauxbourg S. Antoine, une Manufacture de Sparterie. Cet établissement précieux par le nouveau genre d'industrie, & par l'usage de divers objets d'utilité qu'il introduit en France, a mérité la protection du Gouvernement, & peut aussi fixer l'attention des Médecins, relativement aux objets de salubrité qu'il offre.

Ce mot *Sparterie*, vient de *Spartium*, Genit. Il y en a de plusieurs espèces. *Le Genêt d'Espagne* ; *Genista juncea*, aut *Spartium junceum linnei*, est celui qu'emploie si utilement pour les Arts, M. Gavy de Berthe, à qui l'on doit cette entreprise intéressante. Le *Spart* supplée avec

avantage au Chanvre dans nombre de circonstances, & sur-tout pour la fabrication des cordages; en sorte qu'il va rendre au Commerce des Toiles, la quantité de chanvre employé dans les Corderies, & dont on exige, pour cet effet, l'espèce la meilleure.

Il économisera la laine & la soie, qu'il peut quelquefois remplacer.

Mais des avantages multipliés qu'on peut retirer de cette nouvelle invention, celui qui est le plus propre à fixer l'attention du Médecin, c'est la salubrité qui résulte de cette découverte.

Nous ne connoissons guères pour nous préserver de l'humidité, que des peaux d'animaux ou tapis de laine & des paillassons; moyens qui joignent à l'inconvénient des vers & des mittes, ceux de conserver une partie de l'humidité contre laquelle on les emploie, ainsi que de ne pouvoir se nettoyer par l'eau, & conséquemment de se pourrir assez souvent.

Les tapisseries & les tapis de Spart, au contraire, sont susceptibles de se laver. L'eau leur rend même le lustre qu'ils ont dans l'origine; preuve que cette substance résiste à l'humidité. Cela est si vrai, que Plin, liv. 19, ch. 2, dit en parlant de
cette

cette matière : *Le Spart se nourrit dans l'eau , comme pour se dédommager de la soif qu'il a soufferte dans le terroir aride où il est né.*

Ces tapis sont de divers espèces , & peuvent servir à nombre d'usages domestiques. Il y en a à peluches & sans peluches , propres aux salles à manger , bureaux , secrétaires , galeries , chambres , cabinets , aux équipages , &c. Ils gagnent au service , c'est à-dire , qu'ils deviennent plus beaux , plus fins , & conséquemment plus chauds à mesure qu'on les lave & qu'on les peigne.

On en fait également des nattes & des tapisseries susceptibles de faire ornement.

M. de Berthe , au moyen des procédés dont il se fera , sans doute , un plaisir de rendre compte , est parvenu à faire faire des cordages élastiques , qui n'ont pas , comme le chanvre , l'inconvénient de tacher les corps mouillés qu'on y étend , tels sont le linge , le papier , les étoffes nouvellement teintes , qu'il s'agit de faire sécher.

I V.

Observation de M. Martin, Apothicaire, rue & près la Croix des Petits Champs, sur la découverte d'une Pâte & couverte analogue, propre à former la Porcelaine.

Tout le monde voit aujourd'hui, avec la plus grande admiration, nos Manufactures de Porcelaine, composer des ouvrages supérieurs en tous genres, à ceux du Japon, de la Chine, de Saxe & des Indes. La Chimie, qui porte son flambeau par-tout, vient de procurer les moyens de composer une pâte & couverte analogue, dont les essais ont été faits sous les yeux des chefs de nos meilleures Manufactures, avec tout le succès qu'on avoit lieu d'attendre. Cette découverte paroît d'autant plus intéressante pour toutes les Manufactures, qu'elles y trouveront un avantage réel, tant pour le prix que pour la perfection de leurs ouvrages. La couverte qui est résultée des différentes analyses qu'on a faites, surpasse de beaucoup celles qui ont pu être composées jusqu'ici; en un mot, il en ré-

SEPTEMBRE. 1776. 195

sulte une Porcelaine dure , allant au feu , dont la blancheur & le brillant , effacent tout ce qu'on peut lui comparer en ce genre.

A N E C D O T E S.

I.

IL arriva une aventure assez plaisante à certain Peintre Européen qui voyageoit dans les Indes ; cette aventure pourra prouver jusqu'à quel point les Orientaux poussent la jalousie. Un Gouverneur de Surate avoit une femme charmante, pour laquelle il négligeoit toutes les beautés renfermées dans son sérail. Ayant entendu dire qu'il y avoit dans sa ville un Etranger qui savoit parfaitement bien peindre, & rendoit au naturel la ressemblance de tous les objets, il résolut de saisir cette occasion pour se procurer le portrait de celle dont il étoit si passionné, se flattant que cette image adouciroit ses chagrins, lorsqu'il seroit forcé de s'éloigner de sa bien aimée. Il manda le Pein-

I ij

une maison de campagne : ses mesures étoient prises, l'Architecte avoit fait tous les plans, & les Ouvriers étoient déjà au travail. Les habitans d'Hampstead se sont avisés de trouver mauvais, parce que Mistriss Lessingham est une Actrice, qu'elle fit bâtir une maison de campagne, & n'ont pas voulu permettre que l'ouvrage se continuât. « L'argent, ont-ils dit, qu'elle doit dépenser à cet ouvrage, est un argent qu'a fourni le Public ; » ils se sont permis toutes les réflexions qu'on peut attendre de la liberté Angloise ; & passant des discours aux effets, ont chassé les Ouvriers avec violence. Quelques-uns de ces malheureux ont été battus ; il y en a même eu de blessés. Cette affaire aura vraisemblablement des suites ; les Tribunaux ont déjà reçu les plaintes de l'Actrice, & les oppositions des habitans d'Hampstead.

V.

Lorsque Cromwel se décida à faire battre monnoie, il fit faire un échantillon de guinée, sur lequel on avoit empreint d'un côté, Dieu, & de l'autre, l'Angleterre. Il demanda à un vieux Of-

SEPTEMBRE. 1776. 199.
fixier son avis sur cette inscription. *Par
ma foi*, répondit le vieux Militaire, *il
n'y a rien à dire, sinon que Dieu tourne
le dos à l'Angleterre.*

V I.

Un Prêtre Anglois ayant été interdic
de tout bénéfice, parce qu'il étoit Non-
Conformiste, dit à ses Juges que le trai-
tement qu'on venoit de lui faire, coûteroit
la vie à plus de mille personnes. On l'ar-
rêta sur cette menace, & on lui en de-
manda l'explication. *Rien de plus simple*,
répondit il, *en m'ôtant la faculté de jouir
d'aucun bénéfice, vous ne me laisserez d'au-
tre ressource que de me faire Médecin.*

V I I.

Fait remarquable.

Une jeune fille de Gessenay, dans le
canton de Berne, âgée aujourd'hui de 14
ans, fut privée de la parole dans une ma-
ladie qu'elle essuya il y a sept ans, mais
ne perdit pas pour cela l'usage de l'ouïe.
Ses parens l'ayant depuis envoyée à l'é-
cole, elle y apprit à écrire, & participa

une maison de campagne : ses mesures étoient prises, l'Architecte avoit fait tous les plans, & les Ouvriers étoient déjà au travail. Les habitans d'Hampstead se sont avisés de trouver mauvais, parce que Mistriss Lessingham est une Actrice, qu'elle fit bâtir une maison de campagne, & n'ont pas voulu permettre que l'ouvrage se continuât. « L'argent, ont-ils dit, qu'elle doit dépenser à cet ouvrage, est un argent qu'a fourni le Public ; » ils se sont permis toutes les réflexions qu'on peut attendre de la liberté Angloise ; & passant des discours aux effets, ont chassé les Ouvriers avec violence. Quelques-uns de ces malheureux ont été battus ; il y en a même eu de blessés. Cette affaire aura vraisemblablement des suites ; les Tribunaux ont déjà reçu les plaintes de l'Actrice, & les oppositions des habitans d'Hampstead.

V.

Lorsque Cromwel se décida à faire battre monnoie, il fit faire un échantillon de guinée, sur lequel on avoit empreint d'un côté, Dieu, & de l'autre, l'Angleterre. Il demanda à un vieux Of-

SEPTEMBRE. 1776. 199.
fixier son avis sur cette inscription. *Par
ma foi*, répondit le vieux Militaire, *il
n'y a rien à dire, sinon que Dieu tourne
le dos à l'Angleterre.*

V I.

Un Prêtre Anglois ayant été inrerdit
de tout bénéfice, parce qu'il étoit Non-
Conformiste, dit à ses Juges que le trai-
tement qu'on venoit de lui faire, coûteroit
la vie à plus de mille personnes. On l'ar-
rêta sur cette menace, & on lui en de-
manda l'explication. *Rien de plus simple*,
répondit il, *en m'ôtant la faculté de jouir
d'aucun bénéfice, vous ne me laisserez d'au-
tre ressource que de me faire Médecin.*

V I I.

Fait remarquable.

Une jeune fille de Gessenay, dans le
canton de Berne, âgée aujourd'hui de 14
ans, fut privée de la parole dans une ma-
ladie qu'elle essuya il y a sept ans, mais
ne perdit pas pour cela l'usage de l'ouïe.
Ses parens l'ayant depuis envoyée à l'é-
cole, elle y apprit à écrire, & participa

aux autres instructions. On lui avoit donné une ardoise, sur laquelle elle écrivoit, & communiquoit ainsi ses pensées à ses parens, & à ses frères & sœurs. Il y a quelque-temps, que se trouvant avec sa mère, & se sentant plus agitée qu'à l'ordinaire, elle écrivit sur l'ardoise : *ma mère, j'espère de recouvrer bientôt, par la grâce de Dieu, l'usage de la parole.* Peu de jours après, cette fille s'étant couchée, sentit une émotion extraordinaire, & ne put fermer l'œil de toute la nuit. Son père s'étant levé de grand matin pour aller vaquer à son travail ordinaire, elle fit des efforts incroyables pour prononcer le mot de *père*, & ne pût y réussir qu'à l'instant où il venoit de partir. Elle appela alors sa mère, & tout le reste de la famille, dont on peut se figurer la surprise & la joie. Depuis ce temps, elle parle très-distinctement. Cette fille est grande & bien faite, a beaucoup d'intelligence, & s'est trouvée parfaitement instruite de tout ce qu'on avoit enseigné en sa présence aux autres enfans.



A V I S.

Savonnettes légères & incorruptibles, de pure crème de savon & aux fines herbes, du sieur Ferron.

IL est le seul possesseur du secret de la veuve Bailly ; il continue avec succès. Sa fabrique est à Paris, dans l'Abbaye Saint-Germain, près la Boucherie ; & au Palais du Luxembourg, vis-à-vis le Café. Ces savonnettes durent plus que les lourdes ; elles ne se mettent point en poussière ni en bouillie dans le bassin, & ne tachent point le linge. L'on vend de ces savonnettes sous la voûte du Louvre, du côté de Saint-Germain ; au Palais Royal, sous la voûte de la cour des fontaines, rue neuve Notre Dame ; à Versailles, au haut de l'escalier de marbre ; à Compiègne, à côté de la chapelle du Roi ; à Fontainebleau, galerie de François Premier ; à Rennes, chez le sieur Guillot ; à Rouen, sur le port, chez le sieur Guédra, Marchand d'estampes ; à Caen, chez le sieur Guyot, place royale.

Il fait aussi les pains de pâte de la Reine, qui sont d'une bonté admirable pour les mains. Il fait des envois pour la province. Les prix sont toujours les mêmes.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople , le 3 Juillet 1776.

ON a publié successivement dans les différens ports de cet Empire le firman que la sublime Porte a donné , portant défense , sous peine de mort , à tous les Musulmans de servir à bord d'aucun vaisseau étranger , en qualité d'écrivain , de pilote ou de matelot.

Il y a eu une espece de rébellion à Erzerom (dans la Turquie Asiatique) ; la soldatesque y a refusé de marcher , à moins qu'on ne lui donnât de l'argent , & l'on se dispose à lui en envoyer.

De Sainte-Croix de Ténériffe , le 21 Mai 1776.

La flotte Espagnole , destinée pour la Vera-Cruz , a passé avanthier à la vue de cette Isle. Elle est composée de dix-neuf vaisseaux , & commandée par Don Antonio de Ulloa.

De Warsovie , le 9 Juillet 1776.

Le comte de Stackelberg vient d'envoyer à toutes les Diétines , par des Officiers Russes , une lettre circulaire qui contient les intentions de l'Impératrice sa Souveraine pour l'entière liberré de la Noblesse dans l'élection des Nonces. Elle proscrie toute violence à cette liberré , & tout esprit de domination qui tenteroit de prévaloir

ou d'opprimer. Les Officiers chargés de ces lettres assisteront aux Diétines pour rendre compte de ce qui s'y passera, & pour prévenir les querelles & les désordres qui pourroient s'élever.

Dans plusieurs autres Diétines tenues dans la Grande-Pologne, il a été fait de doubles élections: un petit nombre de Gentilshommes choissoit à part les Candidats de la Cour, tandis que la multitude procédoit légalement à l'élection des Nonces.

De Copenhague, le 16 Juillet 1776.

Le Gouvernement, attentif à réprimer l'abus qu'on fait du pouvoir qu'il est obligé de confier pour l'administration de la Justice, a privé de leurs emplois quelques Baillis qui, au lieu de protéger les Peuples, les fouloient par des violences & des concussions.

De Stockholm, le 18 Juillet 1776.

Le 28 du mois dernier, la cérémonie de l'installation du nouveau Parlement de Vasa se fit dans la plus grande représentation. Après une courte harangue de la part du Roi, & lecture faite par le Chancelier des Instituts de ce nouveau Parlement, tous les Membres, ayant leur Président à leur tête, allèrent suivant leur rang au pied du trône, prêter au Roi le serment de fidélité.

On a donné sur le Théâtre de l'Académie royale de musique, *Lucile*, opéra comique, traduit du françois par la demoiselle Malmstedt.

I vj

L'auteur de cette traduction a conservé la musique françoise. Cette demoiselle, âgée de 22 ans, fait le latin, l'allemand, le françois, l'anglois & le suédois, qu'elle parle & écrit correctement. Elle est fille d'un Professeur de théologie à Upsale. Les ballets sont du sieur Gallodier. Cette pièce a généralement été bien jouée par les Acteurs de l'Opéra, & a eu beaucoup de succès.

De Lisbonne, le 16 Juillet 1776.

On vient de publier ici un édit qui défend à tout vaisseau Anglo-Américain d'entrer à l'avenir dans les ports du Portugal, & qui ordonne à tous ceux qui peuvent y être, d'en sortir sous huit jours, après avoir été préalablement visités; & dans le cas où les Commissaires examinateurs y trouveroient de la poudre ou des munitions de guerre, dont l'exportation a été prohibée par ordonnance du 21 octobre dernier, les déclare sujets à confiscation. Le même édit ordonne de faire retirer ceux qui, par la suite, voudroient y aborder, & défend de leur prêter aucun secours, de quelque nature que ce soit.

De Trieste, le 15 Juillet 1776.

Un Juif qui toutes les semaines rouchoit de très-groses sommes & faisoit à Vienne une dépense considérable, après avoir été obligé de modérer son faste, vient de recevoir ordre de sortir en vingt-quatre heurs des Etats de l'Impératrice-Reine : il se nomme Frestachof. Il avoit abjuré le Judaïsme dans le Levant, s'étoit fait baptiser & a renouvelé l'ancienne secte nommée

Zevi ; il a été retenu quelque temps prisonnier en Pologne, & s'est fait un grand nombre de prosélites, dont les contributions formoient de très-gros capitaux.

De Londres, le 23 Juillet 1776.

Une lettre de Saint-Vincent, du 13 mai, rapporte que les vivres y sont montés à un prix énorme, & qu'il y a tout à redouter, si on n'envoie pas plus régulièrement des provisions dans cette Isle, que les Nègres qui souffrent depuis long-temps de la cherté, ne se révoltent enfin.

On parle déjà d'un plan présenté au Roi & agréé par Sa Majesté, sur les moyens de contenir par la suite les Américains, lorsqu'on les aura contraints à rentrer dans leur devoir. Par ce projet du général Harvey, le Gouvernement y entretiendrait dix mille hommes d'infanterie, y compris deux bataillons d'artillerie & deux mille dragons ; mais on ne parle point encore des lieux particuliers où ces troupes seroient cantonnées & réparties ; & comme on pense que la chaleur immodérée des Prédicans Presbytériens a beaucoup contribué au soulèvement des esprits, le même plan propose d'ériger dans le continent deux Evêchés, dont les Titulaires seroient les protecteurs de l'Eglise Anglicane, & modéreroient par l'exercice de leur mission, l'effervescence du Clergé non conformiste.

On raconte un trait qui fait beaucoup d'honneur à un des Lords de l'administration ; c'est qu'ayant appris dernièrement qu'un Trésorier des Colonies du Nord de l'Amérique avoit emporté

l'argent qui lui avoit été confié & s'étoit venu rendre au parti du Roi, il a été d'avis que le Gouvernement, loin de profiter de cette lâcheté du Trésorier, devoit, à la première occasion, le renvoyer à ses Commettans, & que les Anglois, quoiqu'engagés dans une contestation sur différens points de constitution, dont il est fort à désirer de voir la fin, devoient sur-tout redouter de passer auprès des Américains pour les fauteurs de semblables brigandages.

Plusieurs familles Ecossoises chassées de la Virginie pour s'être jointes aux amis du Gouvernement, se sont retirées avec leurs effets à Saint-Domingue, en attendant qu'elles aient trouvé un pays où elles puissent s'établir en sûreté.

Si l'on en croit une lettre d'Halifax, depuis l'arrivée du Lord Howe & des troupes Angloises qui sont venues avec lui, le Congrès semble pencher vers la paix, & les contestations entre la Mere-Patrie & ses Colonies pourroient se terminer bientôt à l'amiable.

Il s'est répandu un bruit à Saint-James que le Lord Howe sera de retour ici avant la fin de ce mois, d'où l'on présume qu'il sera porteur de quelques ouvertures d'accommodement que les Provinciaux auront faites & qu'il aura approuvées. Quelques personnes croient qu'il ne revient que parce qu'il quitte le commandement de la flotte.

On lit dans une lettre d'Halifax du 12 juin, que le Colonel Harvey, à la tête de quatre mille Provinciaux & de quelques Sauvages, s'est retranché assez près de cette ville qu'il menace de détruire, & qu'on y a vu un Chef des Sauvages

qui rapporte que plusieurs Tribus se sont révoltées pour se joindre à l'armée des Insurgens, disposées à les venger cruellement de tous les partisans de l'administration qui tomberont entre leurs mains.

Suivant des lettres particulieres, le Congrès-Général, instruit de la quantité de prises que faisoient les vaisseaux royalistes sur les Américains, a publié des ordres pour rappeler les petits corsaires dont le service est peu avantageux, au lieu que les vaisseaux de trente à quarante canons peuvent se soutenir contre les frégates du Roi.

On a répandu ici une lettre du général Lée, adressée au général Wasington à Boston, & dont voici la fin : « Je suis actuellement devant la
 » Nouvelle-Yorck avec dix-huit mille hommes
 » de bonne troupes. A cinq milles d'ici, il y a une
 » forte batterie où sont neuf cents Indiens & seize
 » cents Provinciaux. Ce sera pour moi une ré-
 » serve en cas de nécessité. Les Indiens sont
 » répandus dans le pays où ils forment diverses
 » embuscades, & si je prenois le parti de me
 » retirer & que les Royalistes voulussent me pour-
 » suivre, je crois qu'il en resteroit peu pour rap-
 » porter des nouvelles de leur expédition ».

De la Haye, le 4 Août 1776.

On vient d'apprendre qu'il est arrivé ici un courier de l'Impératrice de Russie, apportant l'ordre de Ste Catherine à la princesse de Prusse, épouse du Stathouder, avec une lettre de Sa Majesté Impériale.

Le Ministre des cours de Bade, d'Anspach & de Darmstadt a notifié aux Etats-Généraux que la Princesse héréditaire de Bade étoit accouchée de deux Princesses, bâties le 14 juillet sous les noms de Catherine-Amélie-Christine-Louise, & de Frédérique-Guillielmine-Caroline.

De Versailles, le 24 Août 1776.

Le duc de Chartres, de retour du voyage qu'il vient de faire, a eu, le 21 de ce mois, l'honneur de faire sa cour à Leurs Majestés.

La fièvre tierce survenue à la Reine au château de Choisi, a accéléré le retour de Sa Majesté ici, où Elle est arrivée le 20 de ce mois. Cette incommodité ne donne heureusement aucune inquiétude sur une santé si précieuse.

De Paris, le 19 Août 1776.

L'Académie royale des Sciences, dans son assemblée du 7 de ce mois, a élu, d'une voix unanime, avec l'agrément du Roi, le marquis de Condorcet pour remplir la place de secrétaire perpétuel de cette Compagnie, vacante par la démission du sieur de Fouchy, qui a demandé & obtenu sa vétéranee.

Dans l'assemblée générale du Corps de Ville, tenue le 16 de ce mois, le sieur de la Michodiere a été continué dans la place de Prévôt des Marchands, & les sieurs Levé, quartinier, & Chapus, ancien négociant, ont été élus échevins.

Le Prévôt des Marchands & le Corps de Ville

de Paris viennent , dans leur assemblée du mardi 20 de ce mois , de permettre au sieur de Bernieres d'établir des bateaux insubmergibles sur la riviere au port qui est près du Pont Royal , & ont promis à l'Inventeur de ces bateaux toute la protection & les facilités qui dépendent de leur ministère. Au moyen de cette permission , le sieur de Bernieres fera tous ses efforts pour que le public puisse commencer à jouir d'un certain nombre de bateaux avant la fin de l'année prochaine.

Le duc régnant de Saxe-Weymard-Eisnack , a envoyé ici son portrait sur une boîte d'or au sieur d'Anle de Villoison , membre de l'Académie des inscriptions & belles-lettres.

PRÉSENTATION.

Le 4 de ce mois , le sieur le Prestre de Château-giron ancien des présidens du Grand-Conseil , a eu l'honneur de remettre au Roi le procès-verbal de la perte de la bibliothèque considérable de cette Cour , enveloppée dans l'incendie du Palais , du 11 janvier dernier.

PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES.

Le 10 août , le sieur le Pecque de la Clôture ,

docteur-régent de la faculté de médecine de Caen, médecin à Rouen, & adjoint à la société & correspondance royale de médecine établie principalement pour les épidémies, a eu l'honneur de présenter au Roi un ouvrage de sa composition, vol. in-4°. intitulé : *Observations sur les maladies épidémiques*, ouvrage rédigé d'après le modèle des épidémies d'Hipocrate, & publié par ordre du Gouvernement.

Les sieurs Macquer, chevalier d'Arcy, Lavoisier, Sage & Beaumé, commissaires nommés par l'Académie royale des Sciences pour le prix du salpêtre, ont eu l'honneur de présenter au Roi le recueil des ouvrages publiés jusqu'à présent sur cet objet, & des procédés usités dans les différens Etats de l'Europe pour la fabrication de ce sel, ouvrage qu'ils viennent de faire imprimer par ordre de Sa Majesté.

Les sieurs Potier & Paillasson, anciens professeurs de l'Académie royale d'écriture & écrivains du cabinet du Roi, ont eu l'honneur de présenter à Leurs Majestés, le 11 août, un tableau en traits d'écriture, en architecture, &c. représentant le commencement des fastes du Roi & de la Reine. Ce tableau, où la Famille royale est représentée, a paru satisfaire toute la cour.

N O M I N A T I O N S.

Le 23 juillet, l'évêque de Sagone, chargé de la procuration du sieur Doria, nommé à l'évêché

d'Ajaccio , prêta , pendant la messe du Roi , serment de fidélité entre les mains du Roi pour cet évêché.

Le Roi vient d'accorder l'évêché de Blois à l'abbé de Lauzieres-Thémines , aumônier de Sa Majesté & vicaire générale de Senlis , l'abbaye d'Hérivaux , ordre de Saint-Augustin , diocèse de Paris , à l'abbé d'Albignac de Castelnau , vicaire-général de Bayeux , aumônier du Roi , & la place d'aumônier du Roi , à l'abbé de Vintimille , vicaire-général de Soissons.

Le Roi vient d'accorder au duc de Chartres le gouvernement du Poitou , vacant par la mort du prince de Conti.

Sa Majesté a permis au comte de la Marche de prendre le titre de prince de Conti.

Le Roi a disposé de la dignité de commandeur de l'ordre de Saint-Louis , vacante par la mort du sieur de Villars de la Brosse , chef d'escadre , en faveur du comte de Breugnon , autre chef d'escadre.

Le Roi a accordé les entrées de sa chambre au marquis de Sérent.

Le Roi vient d'accorder l'abbaye de Flines , ordre de Cîteaux , diocèse d'Arras , à la dame de Sainte-Aldegonde , religieuse de cette abbaye.

M A R I A G E S.

Le 4 août , Leurs Majestés & la Famille royale

ont signé le contrat de mariage du vicomte de Sersmaisons, sous-lieutenant des Gardes-du corps du Roi, avec demoiselle de Laverdi.

Le 10 du même mois, Leurs Majestés & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du marquis de Vassan, mestre de camp de cavalerie, capitaine des levrettes de la chambre du Roi, avec demoiselle Legendre d'Ons-en-Bray.

Le lendemain 11, le Roi & la Famille royale ont signé le contrat de mariage du marquis de Bauffet, capitaine au régiment du Commissaire-général, cavalerie, avec demoiselle de Dombelles.

N A I S S A N C E.

Le 5 août, à une heure du matin, Madame la comtesse d'Artois est heureusement accouchée d'une princesse que le Roi a nommée *Mademoiselle*. Elle a été ondoyée par l'évêque de Cahors, premier aumônier de Madame la comtesse d'Artois, assisté du sieur de Broqueville, curé de la Paroisse.

M O R T S.

Louis-François de Bourbon, prince de Conti, grand-prieur de France & généralissime des trou-

pes du Roi , est mort , le 2 août , à quatre heures & demie après-midi , âgé de 58 ans 11 mois & 20 jours.

Le sieur René Villars de la Brosse-Raquin , commandeur de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis , chef d'escadre des armées navales , est mort à Rochefort , le 19 juin dernier , dans sa 71^e année. Depuis ce jour il ne s'est présenté aucun héritier paternel ou maternel. On a découvert dans quelques papiers , lors de l'apposition des scellés de la marine , que sa famille étoit originaire de la Palice en Bourbonnois ; que cette famille avoit des alliances avec la maison de Saint Geran , & qu'une dame de la Brosse-Raquin avoit fondé un annuel pour le repos de son ame au couvent des Religieuses hospitalières de l'ordre de Saint-Augustin dans la petite ville de la Palice. La succession mobilière peut être de 20 à 24 mille liv. , & l'on n'a connoissance d'aucun immeuble. On peut s'adresser au sieur Daubenton , intendant de la marine à Rochefort.

L O T E R I E.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Août. Les numéros sortis de la roue de fortune , sont 87 , 9 , 50 , 20 , 61. Le prochain tirage se fera le 5 Septembre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Sonnet,	<i>ibid.</i>
L'Ombre de Salomon,	6
Couplets,	8
La preuve d'Amour, conte,	9
Epigramme,	11
L'Epreuve d'un moment,	<i>ibid.</i>
Il ne faut pas juger sur l'apparence.	18
Amintas,	23
Jeanne d'Arc à Charles VII,	25
Couplets à la plus belle des Estampoises,	29
Ode d'Hracc,	30
L'Amour prisonnier,	32
Explication des Enigmes & Logogryphes,	33
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOGRYPHES,	15
Air,	37
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	40
Théorie des Jardins,	<i>ibid.</i>
Volsidor & Zulmenie,	55
Les rêveries d'un Amateur du Colisé,	73
Guillaume de Nassau,	81
Don Quichotte femelle,	87
L'excellence de la méthode Sultonienne d'inoculer la petite vérole,	90
Coup d'essai d'un Ecolier,	<i>ibid.</i>
Moliere, drame,	93
Recherches sur la nature de l'homme,	102

Lettres de quelques Juifs Portugais & Alle-	
mands à M. de Voltaire,	106
Commentaire sur l'Edit du mois de Mai	
1768,	115
Lettres sur la profession d'Avocat,	118
Réflexions sur la peinture,	119
Exercice des Commerçans,	124
L'accord de la philosophie avec la religion,	128
Panegyrique de Saint Amé,	136
Journal historique & politique de Geneve,	142
Annonces littéraires,	144
ACADEMIES.	152
Paris,	<i>ibid.</i>
La Rochelle,	154
Lyon,	155
SPECTACLES.	157
Opéra,	<i>ibid.</i>
Comédie Françoisé,	159
Comédie Italienne,	162
Répertoire des pieces qui doivent être jouées	
à Fontainebleau,	164
Vers de M. de Voltaire à M. le Kain,	166
ARTS.	167
Géographie,	<i>ibid.</i>
Architecture,	168
Peinture,	169
Gravures,	172
Musique.	175
Cours public de géométrie pratique,	176
Cours de Langues,	178
Lettre à l'Auteur du Mercure,	179
Lettre de M. Framery,	181
Bienfaisance.	184
Variétés, inventions, &c.	187
Anecdotes.	191

216 MERCURE DE FRANCE.

Avis,	201
Nouvelles politiques,	202
Présentations,	209
———— d'Ouvrages,	<i>ibid.</i>
Nominations,	210
Mariages,	211
Naissances,	212
Morts,	<i>ibid.</i>
Loterics,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le volume du Mercure de France pour le mois de Septembre, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, ce 1 Septembre 1776.

DE SANCY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe
près Saint Côme.

SEP 9 - 1940

